

LE
CHATEAU VERT.

Paris. — Imprimerie SCHNEIDER et Cᵉ, rue d'Erfurth, 1.

LE
CHATEAU VERT

PAR

MÉRY.

I

PARIS,
CHEZ LOUIS CHLENDOWSKI,
8, RUE DU JARDINET.

1847

A ALEXANDRE DUMAS FILS.

Mon cher Alexandre, vous avez oublié peut-être, sous les frais ombrages de Saint-Germain, les tamaris brûlants du Château-Vert. Cela se conçoit. Quand on redoute comme vous les excès ascendants de Réaumur, la lune fait oublier le soleil. Alors, je veux vous remettre en mémoire cette plage de la Méditerranée, immense miroir des étoiles, où nous allions si souvent improviser des tragédies et des chansons, loin du public, loin des coulisses, loin des acteurs. Au moment où votre avenir commence, je tiens à vous faire enregistrer,

dans les fraîches archives de votre cerveau, les premières pages de votre passé qui s'éloigne, surtout parce que ce passé se lie à des rivages que vous avez chéris, et qui vous ont aimé.

Quand votre glorieux père, notre meilleur ami, faisait périodiquement, toutes les années, une halte dans notre Provence, nous ne manquions jamais de donner deux convives de plus aux hôtelleries maritimes et champêtres de Courty et du Château-Vert. Nos repas s'élevaient souvent à la hauteur d'un festin que Balthazar aurait signé; nous les prolongions jusqu'aux heures suspectes qui épuisent les bougies; et nous nous racontions des histoires vraies comme des romans, dont le succès ne dépassait pas la nappe du festin. Votre père, ce prince des historiens, peut employer mille et une nuits à se donner ces amusements, et après

ce nombre, il renouvellerait son bail, au grand désespoir de M. Galand qu'on trouverait fort stérile à Paris, comme à Bagdad. Puis, tout à coup, notre Dumas nous a été enlevé par le Génie royal de Saint-Germain ; les Néréides de la Méditerranée ont été vaincues par les Nymphes de la Seine, et nous avons attaché un crêpe de douleur aux tables de Courty et du Château-Vert.

Enfin, vous êtes venu à votre tour vous asseoir à ces tables, tentes parfumées d'algue vive et de coquillages, et nous avons recommencé ensemble les mêmes causeries avec accompagnement de vagues marines et de mistral. Nous nous sommes dit cent fois, en guise de dessert, tout ce que nous savions, et surtout ce que nous ne savions pas, comme de véritables historiens. Nous n'avions d'autre sténographe que notre mémoire, laquelle pourrait épargner

à Clio l'achat d'une plume de fer. Aussi ne soyez pas étonné de me voir arriver un de ces matins chez vous avec des histoires que vous connaissez déjà, mais qui, cette fois, vous sont dédiées sous le titre de *Château-Vert*. Maintenant, vous n'aurez plus de prétexte pour oublier notre midi ; je vous impose le souvenir comme un devoir.

À vous de cœur,

MÉRY.

UN ACTE DE DÉSESPOIR.



Au traité de paix de 1814, tous les prisonniers français qui se trouvaient à bord du ponton de Kingston, en Irlande, furent rendus à la liberté. Presque tous traversèrent, le lendemain de leur délivrance, le

canal de Saint-Georges, pour regagner la France. Dans le petit nombre de ceux qui ne témoignèrent pas le même empressement à revoir la patrie, Dublin a conservé les noms des enseignes Célestin et Xaxier: c'étaient deux orphelins qui, par leur naissance, appartenaient plutôt à la mer qu'à la terre, et qui, n'ayant rien dans leurs souvenirs, ni caresses maternelles, ni clocher de village, ni fiançailles suspendues par la conscription, trouvèrent que Dublin était une ville qui méritait comme une autre d'être habitée, et ils résolurent de se fixer, du moins provisoirement, dans cette magnifique et hospitalière cité.

Il y avait d'ailleurs une raison majeure qui les portait à fonder un modeste établissement à Dublin. Dans leur longue captivité, ils mettaient à profit un très-remarquable talent d'artistes, en fine me-

nuiserie : ils avaient fait un musée complet, à pièces détachées, représentant chacune quelque point de vue à portée de leur bagne flottant ; et certes, le hasard de leur position les servit à souhait, car le travail des hommes et de la nature a prodigué des perspectives superbes entre Kingston et Dublin, jusqu'au promontoire de Howth-Hill.

Nos deux marins croyaient avoir une fortune à exploiter en montrant ce musée à la capitale de l'Irlande, et surtout en provoquant la politique munificence de quelque riche lord qui achèterait ce beau travail à un prix énorme. Célestin et Xavier n'avaient pas un *schelling* en poche ; mais ils n'auraient pas vendu leur musée pour vingt mille livres sterling : dans leur amour-propre d'auteurs, ils estimaient leur capital quatre fois cette valeur, au moins.

Ils louèrent une chambre d'entresol sur la place de *Christ-Church*, et placardèrent cette enseigne :

GREAT ATTRACTION!

VENEZ VOIR

TOUTES LES MERVEILLES DE LA RADE ET DE LA VILLE

DE DUBLIN!

CETTE FLEUR DE LA TERRE, CETTE PERLE DE LA MER!

UN SCHELLING LE BILLET.

La foule ne manque jamais aux exhibitions en Angleterre ; c'est un pays rempli de gens qui ne demandent pas mieux que d'échanger un schelling contre une émotion de deux minutes : les recettes étaient superbes. Célestin et Xavier faisaient des rêves d'or; en huit jours ils avaient déjà dans leur coffre cent livres sterling en bil-

lets de cinq livres, menue monnaie des *bank-notes.* Ils se voyaient millionnaires au bout de l'an, car leur plan était d'exploiter toutes les grandes villes de l'Angleterre, et de rentrer en France avec une chaise de poste et deux laquais.

Hasard ou haine détruisit en un clin-d'œil ces beaux projets.

Un incendie dévora le musée de Célestin et de Xavier; eux-mêmes faillirent perdre la vie en essayant d'arracher aux flammes leur fortune, hélas! trop combustible. La mode des assurances contre l'incendie était encore, à cette époque, à peu près inconnue à Dublin. D'ailleurs nos deux marins n'auraient pas songé à prendre cette précaution.

Ils perdirent tout, même leurs cent livres en billets de banque; à peine si leur bourse renfermait deux ou trois *souverains*

et quelques *couronnes* : c'était du pain pour quinze jours.

Kean et Kemble se sont bien souvent tordus de désespoir devant le public anglais ; mais la pantomime désolante de ces deux acteurs fut vaincue par les convulsions de nos deux pauvres marins. Dès qu'une parole put arriver aux lèvres cadavéreuses de Célestin, il s'écria :

— Tonnerre de sort ! (il était de Marseille) faut-il avoir été maudits au berceau ! Nous sautons, sur *l'Orient*, à Aboukir, on nous pêche et on nous envoie aux galères de Plimouth ! bien ! Nous nous échappons. A Trafalgar, on nous coule bas avec *l'Infernet* ! on nous repêche et on nous envoie à Kingston ! encore mieux ! Nous ramons dix ans sur les pontons, nous faisons vingt chefs-d'œuvre avec nos doigts, nos dents et du mauvais bois avarié ; cette

fois nous touchons à la fortune. Voilà que l'enfer nous envoie un échantillon de ses chaudières et nous brûle vifs ! Malédiction !

En parlant ainsi, Célestin traversait le pont de Saint-Stephens ; sous ses pieds grondait la rivière de Liffey, que la fonte des neiges avait considérablement grossie. Le marin lança un coup-d'œil d'à-plomb sur les eaux jaunâtres et torrentielles, et le même regard fatal rebondit sur le visage de Xavier.

— Je te comprends ! dit Xavier ; nous sommes destinés à périr dans l'eau douce. Embrassons-nous, et ainsi soit-il.

— Que je sois damné si je recule ! dit Célestin.

Et il s'élança sur le parapet de *Stephens-Bridge.* Xavier fit le même bond. Ils croisèrent fortement les bras sur leur poi-

trine, comme pour s'exprimer à eux-mêmes l'énergique résolution de ne pas nager comme de francs loups de mer qu'ils étaient, et ils se précipitèrent tête première dans la Liffey.

Le bruit affreux que fit cette double chute de deux grands corps réveilla en sursaut une meute de chiens de Terre-Neuve, qui depuis fort peu de temps avaient commencé leur service à la tête du pont. Lord O'Calligham, célèbre philanthrope irlandais, était le fondateur de ce corps-de-garde de chiens sauveurs, et ce jour-là précisément la meute terre-neuvienne faisait son début. Les agiles animaux arrivèrent au fond de la Liffey en même temps que Célestin et Xavier. Les deux marins se sentirent saisis aux basques de leurs habits par des gueules vigoureuses; mais, comme leur projet de suicide

était irrévocable, ils luttèrent contre leurs sauveurs avec une incroyable énergie. Hommes et chiens remontèrent subitement à la surface des eaux ; la rivière écumait sous ces convulsions précipitées de pattes, de bras et de pieds. Déjà deux chiens, plus exercés au sauvetage que les autres et plus acharnés sur les deux marins, allaient porter la peine de leur zèle et n'exhalaient plus de leurs gosiers que des cris étouffés semblables à ceux de l'agonie, car ils avaient avalé plus d'eau bourbeuse qu'il n'en faut à dix chrétiens pour se noyer, lorsque Célestin et Xavier, touchés subitement de compassion en faveur de ces deux pauvres bêtes agonisantes, les entraînèrent avec eux à la nage vers la rive de la Liffey et les sauvèrent de la mort.

Eux aussi se sauvèrent du même coup, par mégarde et sans le vouloir. La foule

accourue, témoin de cette scène, donna son admiration aux chiens et sa pitié aux deux marins. Le shériff Edmund Tacker, vieillard de soixante et dix ans, fit un petit discours de circonstance aux étrangers sauvés des eaux, et les conduisit processionnellement à l'église catholique de Saint-Patrick.

Célestin et Xavier jouissaient du bénéfice d'une seconde vie. Ils étaient morts une fois et ils ressuscitaient. Ces deux Lazares de la marine française avaient acquis à Dublin, surtout parmi le peuple, une juste célébrité, à cause de leur suicide avorté qui annonçait en eux un rare courage et une énergique organisation. Cette illustration, conquise dans les eaux de la Liffey, était pourtant assez stérile pour eux; elle ne leur rendait ni leur beau musée brûlé, ni la grande fortune qui était

au bout de cent exhibitions. Le shériff leur avait dit :

— Travaillez, mes enfants, gagnez votre pain, et vous retrouverez encore le bonheur.

Au fond, le shériff avait raison. A l'âge de trente ans, dans quelque position que ce soit, il y a toujours du pain au bout de deux bras. Mais Célestin et Xavier s'étaient placés, par un raisonnement faux, en dehors du devoir commun. Ils souffraient et travaillaient depuis l'âge de dix ans; ils s'étaient énervés dans l'immobilité nonchalante du ponton; les chefs-d'œuvre sortis de la pointe de leurs doigts n'avaient pu donner aucune énergie à leurs muscles; ce travail de broderie les avait, au contraire, efféminés et rendus impropres aux ouvrages virils. Ensuite, ils étaient arrivés, en marchant de la conjecture à la

conviction, à se persuader que l'incendie de leur musée n'était pas un événement de hasard, mais un crime combiné par jalousie ou vengeance au préjudice de deux Français; de sorte qu'ils croyaient voir leur incendiaire ennemi dans chaque passant. Ces deux malheureux, après avoir jeté une fois leur vie au fond de la Liffey, et croyant n'avoir plus aucun devoir à remplir sur la terre, et aucune punition humaine à redouter, combinèrent un plan infernal contre cette ville de Dublin qui les avait tués par l'eau et le feu.

— Écoute, Xavier, disait Célestin; j'ai entendu conter à bord, dans mon enfance, l'histoire de monsieur Roux, négociant de Marseille. Monsieur Roux avait à se plaindre des Anglais, comme nous. C'était un riche particulier qui prêtait de l'argent à Louis XVI; il ne connaissait pas sa for-

tune ; il aurait mis, pendant un quart-d'heure, des zéros à la suite d'un 1, sans donner le compte de ses richesses. Il avait une flotte de vingt vaisseaux marchands, je ne sais combien de corsaires. Monsieur Roux, voyant que Louis XVI restait tranquille, déclara la guerre, lui Roux, au roi de la Grande-Bretagne. Sa lettre, qui annonçait les hostilités, commençait ainsi: Moi, Roux Ier, a Georges III. C'était en règle. Roux Ier commença par faire beaucoup de mal aux Anglais; mais le roi d'Espagne et Louis XVI intervinrent entre les deux puissances belligérantes, et le traité de paix fut signé.

— Je connaissais cette histoire, dit Xavier, voyons où cette histoire doit nous mener?

— Tu ne le comprends pas, mon ami?

— Parle toujours, mon Provençal.

— Eh bien ! nous allons faire comme mon compatriote Roux Ier. Nous déclarons la guerre à Dublin.

— Déclarons.

— Nous avons un antécédent ; notre position est meilleure que celle de Roux Ier ; nous sommes dans le cœur de notre ennemi.

— Dans ses entrailles.

— Et si notre ennemi nous refuse nos contributions de guerre, nous le faisons sauter comme il nous a fait sauter à Aboukir ; cela est juste, Xavier, n'est-ce pas ?

— Célestin, du premier coup j'ai approuvé ton plan, hier quand tu me l'as indiqué sans développement...

— Je te le développerai, Xavier...

— Moi, pour y mettre quelque chose, je réduis ce plan à sa véritable expression

en le moralisant. Nous louons, dis-tu, un premier étage à *Sakeville-street.*

— Oui...

— Bien ! nous montons le vaisseau le *Sakeville* et nous allons nous battre contre le vaisseau le *Dublin.* Ce sera un combat naval sur terre.

— C'est cela.

— A quand donc la déclaration des hostilités, Célestin ?

— Quand nos batteries seront prêtes... A demain.

— Oui, à demain : je brûle de faire mon quart à bord du *Sakeville*, à l'ancre entre deux maisons ; je crains d'avoir le mal de terre ; je n'ai jamais navigué sur le continent. As-tu le pied terrestre, toi ?

— Xavier, on s'habitue à tout, quand on est mort une fois dans sa vie comme nous deux. Ecoute, tu as approuvé mon

plan, il faut le résumer en quelques mots.

— Avec nos achats faits en détail, çà et là, dans Dublin, nous avons un baril de poudre anglaise, première qualité; voilà la base de notre affaire.

Nous avons loué un premier étage à *Sakéville-Street*, entre les bureaux de la poste et la belle manufacture de Richard Schwab; c'est une position superbe; nous tenons le centre du plus riche quartier de Dublin; nous sommes en mesure d'incendier toute la correspondance de l'Irlande, quelques millions d'étoffes, et tout *Sakeville Street* par ricochet, corps et biens.

La nuit de demain, nous affichons aux quatre coins de Dublin un placard ainsi concu; il est adressé AUX HABITANTS :

« Les deux marins noyés et sauvés de la » Liffey déclarent la guerre à la ville de Du- » blin.

» Ils sont logés *Sakevillè-Street*, 27, en-
» tre *Post-Office* et la manufacture de Ri-
» chard Schwab.

» Le plancher de leur chambre contient
» un baril de deux cents livres de poudre,
» prêt à sauter dans les cas suivants :

» 1° Si les hommes de police font la
» moindre tentative pour entrer dans la
» chambre à poudre.

» 2° Si l'on arrête l'un des deux marins,
» celui qui se promènera dans Dublin, lors-
» que l'autre tiendra la mèche allumée sur
» le baril.

» 3° Si l'on n'apporte pas aux deux ma-
» rins toutes les choses nécessaires à leur
» existence et à leurs amusements, lorsqu'ils
» les demanderont.

» 4° Si les voisins s'écartent de leurs
» maisons comme pour les isoler, et les

» menacer ainsi de quelque attentat de la
» police.

» 5° Les deux marins promettent sur
» l'honneur de protéger nuit et jour la ville
» et les propriétés des habitants de Dublin,
» si les habitants de Dublin se comportent
» bien à l'égard de deux infortunés, hono-
» rablement connus dans la capitale de
» l'Irlande.

» 6° L'un des deux marins fera chaque
» jour dans Dublin sa promenade de midi
» à cinq heures; tous les citoyens sont in-
» vités à veiller sur lui; si à cinq heures et
» demie il n'était pas rentré, son camarade
» laisse tomber la mèche sur le baril, et
» *Sakeville* saute comme l'*Orient* à Abou-
» kir.

» Signé, CÉLESTIN et XAVIER. »

Lorsque leurs dispositions furent prises et toutes habilement calculées, Xavier sortit au milieu de la nuit avec une centaine de copies de cette proclamation, et il la placarda partout. Au lever du soleil, le shériff reçut une lettre des deux amis par laquelle il était invité à se rendre sur-le-champ chez eux, dans l'intérêt de la ville de Dublin.

A cette heure, Dublin n'avait pas encore ses yeux assez ouverts pour lire la proclamation des deux marins.

Le shériff, qui savait que ces deux enragés Français étaient capables de toutes les folies, oublia son rang, et se rendit à l'invitation. Il fut reçu dans la chambre à poudre avec une grande politesse de ponton. Célestin lui présenta un siége et lui dit :

— Mon honorable schériff, prenez la

peine de lire cet exemplaire de la proclamation que nous avons affichée aux quatre coins de Dublin.

Le shériff regarda Célestin, prit le papier, mit ses lunettes, et lut en faisant un bond sur sa chaise à chaque article.

— Honorable shériff, dit Célestin, vous connaissez maintenant notre petite affaire aussi bien que nous; il me reste à vous présenter notre palladium; c'est une Sainte-Barbe à domicile qui est là devant vous, à fleur de plancher; un petit volcan de poche.... n'ayez pas peur... et ne criez pas!.. au moindre cri, mon shériff, nous sautons par-dessus le clocher de Saint-Patrick. Regardez Xavier qui rapproche la mèche... une mèche qui brûle toujours, mon shériff; c'est le feu de Vesta. Les vestales ont changé de sexe seulement. Que dites-vous de l'idée, shériff?

Le vieux magistrat, immobile de surprise et d'effroi, regardait le cercle menaçant et noir, fortement scellé dans le plancher.

Célestin prit une poignée de grains de poudre et la présentant au shériff :

— Voyez, dit-il, c'est d'une qualité supérieure; jugez de notre Vésuve domestique par l'échantillon. Emportez cela chez vous pour le faire analyser par vos chimistes; ils vous diront si c'est de la graine d'oignon. Maintenant, nous vous rendons à votre liberté, monsieur le shériff.

Le vieillard se leva sans oser faire paraître sur sa figure le moindre sentiment qui pût blesser deux ennemis terribles, et sans prononcer une parole; car il ne pouvait parler que pour flétrir, en digne magistrat, le crime de ces projets incendiaires. Célestin et Xavier le conduisirent jusqu'à

l'escalier, l'un l'obligeant de prendre l'échantillon de poudre dans une boîte, l'autre lui présentant la mèche allumée comme une sentinelle présente les armes à son chef.

Quelques heures après, il était facile de voir que la proclamation avait produit son effet. Aux environs du monument de Nelson, et devant le palais des postes, la foule de tous les jours était réduite à quelques groupes inquiets. Les constables inondaient *Sakeville*, mais en affectant de ne rien avoir d'hostile et de menaçant dans leur attitude. Au lointain, on apercevait le shériff, qui s'était arrêté hors de la portée de l'éruption, et qui semblait, par ses gestes, recommander la prudence à ses interlocuteurs.

A midi, Célestin, en costume de marin de ponton, et la cocarde française à son

chapeau goudronné, sortit hardiment sur le pavé de *Sakeville*; et, quand il fut au milieu de cette rue d'une largeur immense, il se retourna pour échanger des saluts avec Xavier qui se montra un instant à la croisée, sa mèche allumée à la main.

Célestin marcha droit au shériff, et lui dit :

— La pièce est commencée, cela marche bien; Dublin sera sage, et nous serons reconnaissants.

— Monsieur, dit le shériff, le service de la poste souffre beaucoup; les boutiques ne s'ouvrent pas dans *Sakeville-Street* : voyez, il y a de l'inquiétude.

— Eh! de quoi s'inquiète-t-on, honorable shériff? nos intentions sont pures. Il fallait s'inquiéter lorsque la main d'un criminel incendia notre musée, et nous

réduisit à l'indigence. Aujourd'hui, que Dublin fasse son devoir, et tout ira bien. Je vais commander notre déjeuner à l'hôtel de Greamesh, le premier hôtel du monde. Il va sans dire, shériff, qu'à la moindre douleur d'entrailles, nous vous accusons d'empoisonnement, et *Sakeville* saute en cent millions de morceaux. Tout est prévu, shériff, tout, même la tentative d'empoisonnement.

— N'ayez point de crainte, monsieur...

— De crainte! bah! c'est à Dublin de trembler! De crainte! vous moquez-vous de moi?.. Depuis ma naissance à bord de l'*Indien*, je passe ma vie à mourir; j'ai vu l'enfer à cinq ou six reprises, comme je vous vois.

— Mais, monsieur, ajouta le shériff avec une voix douce et persuasive, renoncez à cette abominable folie!.. à...

— Schériff, n'ajoutez pas un mot, ou je fais un signe et nous sautons par-dessus les nuages.

Puis, s'adressant à la foule qui l'environnait, le marin ajouta :

— Messieurs, je vous ordonne de vous retirer, j'ai besoin d'air ; laissez-moi seul.

En un clin-d'œil la foule avait disparu ainsi que le schériff.

Célestin ressentit un juste sentiment d'orgueil en voyant avec quelle facilité une de ses paroles jetait la consternation dans le peuple de Dublin. D'un pas majestueux, il s'achemina vers l'hôtel de Greamesch, et il demanda d'une voix maritime et provençale qu'on lui servît à déjeuner.

Toute la domesticité des deux sexes, le *land-lord* en tête, courut aux ordres de Célestin ; on lui servit trente plats sur une table, et des vins d'Oporto, de Sherry et

de Claret. Le repas terminé, il fit un choix dans les plats intacts, les mit dans une corbeille, et appelant le *land-lord*, il lui dit :

— Monsieur, ceci est pour mon frère Xavier, c'est son déjeuner ; maintenant, donnez tout ce que j'ai laissé à ces groupes de pauvres femmes qui ont assisté par les croisées à mon déjeuner.

Le maître de l'hôtel s'inclina en faisant un signe très-expressif d'obéissance aux volontés du baril de poudre voisin, représenté par le marin français.

Célestin fit le signal convenu avant d'ouvrir la porte de la chambre volcanique, et Xavier approcha la mèche allumée du baril de poudre. Célestin referma la porte à triple tour, et déposa les provisions sur une table.

— Serre-moi les mains, Xavier, dit-il

en s'asseyant : tout marche bien ; la machine est admirablement bien montée ; Dublin est à nous... Quel déjeuner je viens de dévorer chez Greamesh ! quels vins ! quels domestiques charmants ! Déjeune, déjeune à ton tour, mon ami ; j'ai commandé notre dîner pour sept heures...

— Et le schériff? le schériff, dit Xavier en découpant un *rumpsteake* au jambon.

— Le schériff a peur ; il nous connaît, tout Dublin nous connaît, Xavier ; on sait que nous sommes gens à mettre le fait après la menace. La police est embarrassée ; elle cherche un expédient, elle ne trouve rien. En rentrant, j'ai rencontré un monsieur qui m'a abordé poliment et m'a dit : Au nom de Dieu, capitaine, n'oubliez pas de rentrer à cinq heures. — Quel intérêt avez-vous à cela ? lui ai-je demandé. — Je suis Richard Shwab, votre voisin.

— Ah ! je comprends, lui ai-je dit ; eh bien ! soyez tranquille, je serai sage ; mais que Dublin soit sage aussi ! M. Richard m'a répondu de la sagesse de Dublin.

— Parbleu ! s'écria Xavier, si Dublin nous vexe, nous l'enverrons promener dans la lune.

— Oh ! il le sait bien. Vraiment, je suis enchanté de la vie qui s'ouvre devant nous. J'ai cent projets dans la tête... D'abord, je vais demander en mariage la fille de Richard Shawb, notre voisin.

— Ah ! mon Dieu ! Célestin !...

— Et je te marie, toi aussi, du même coup ; je te donne la fille de M. Greamesh, une rousse charmante qui a douze mille livres de dot, cent mille écus !...

— Mais que nous importe la dot, Célestin ! nous sommes emprisonnés ici pour toute la vie ; comment jouir d'une dot ?

— Eh! qui connaît l'avenir! Prenons toujours la dot si elle se présente. Demain je demande miss Shawb pour moi, et miss Greamesh pour toi...

— Et si l'on nous refuse...

— Nous sautons... c'est la réponse à tout... Nous ne sauterons qu'une fois..... Demain je me fais meubler deux chambres nuptiales par le premier tapissier de Dublin. Nous aurons deux noces superbes...

— Où donc?

— Où? chez Greamesh; dans des salons magnifiques. Toi tu passeras le premier, moi le second; il faut toujours que l'un de nous deux garde ce volcan. Nous invitons à nos noces toute la haute société de Dublin; nous dansons jusqu'au jour; nous dévorons dans un festin et dans un bal cent mille francs...

— Et qui payera ?

— Parbleu ! Shawb et Greamesh, nos beaux-pères, payeront.

— C'est juste, Célestin ; mais après, comment tout cela finira-t-il ?

— Ah ! qui sait ? Cela ne finira peut-être pas. Il n'est pas nécessaire que cela finisse. Cela commencera tous les jours... j'ai même le projet de me faire nommer maire de Dublin, et toi préfet du département de l'Irlande. En attendant de donner un essor fabuleux à notre ambition, commençons par les choses aisées; marions-nous : lorsque nous aurons des enfants, nous les établirons avantageusement dans les trois royaumes.

Cette conversation fut interrompue par un fracas tumultueux de musique anglaise qui remplissait Sakeville-Street. Célestin ouvrit et ferma la porte, toujours avec les

précautions d'usage, et descendit dans la rue, où il ne manqua pas de rencontrer son voisin Richard qui semblait attaché à tous ses mouvements.

— Qu'est-ce que cela? demanda vivement Célestin à M. Shawb.

— C'est le *festival* de Dublin qui passe, répondit poliment M. Richard.

— Et où va-t-il ce festival enragé ?

— A *Town-Hall*.

— Et que va-t-elle faire à *Town-Hall*, cette musique de damnés?

— Elle va accompagner trois cents choristes qui chanteront le *Great-God* et la *Création* de Handel.

—Monsieur Richard Shawb, allez dire à ce festival que j'aime la musique, et que je veux entendre le *Great-God* et la *Création*, sous ma croisée, là, ce soir, avant le coucher du soleil.

— Capitaine, dit Richard, nous allons tâcher de vous arranger cela....

— Comment, vous hésitez!

— Non, non, rien n'est si aisé, je vais voir le shériff. Nous vous apporterons le *festival*.

Célestin remonta chez lui et annonça à Xavier le concert du soir qu'il venait de commander à M. Richard.

—Ce sera un beau triomphe, lui dit-il, si nous avons cette armée de musiciens.

Et il se mit à la croisée pour entendre le *festival*.

Une heure avant le coucher du soleil, on vit poindre à l'extrémité de Sakeville M. Shawb triomphant; il servait d'avant-garde au festival. L'armée des exécutants défila dans cette rue, la plus large de toutes les rues de l'univers, et se rangea en bataille devant *Post-Office*. Une sympho-

nie servit d'ouverture ; chaque musicien, selon l'usage, joua son air favori, avec cette noble indépendance qui caractérise l'artiste anglais. Ensuite trois cents gueules se précipitèrent sur Handel et le déchirèrent sans pitié.

Célestin, du haut de sa croisée, remercia les choristes et les musiciens, et dans sa munificence de roi, il ordonna à Greamesh de désaltérer l'armée avec la brasserie de Luxton.

Greamesh s'inclina.

Cependant il était aisé de voir que Greamesh se contraignit violemment pour ne pas laisser échapper un violent désespoir.

A neuf heures du soir, la nuit étant fort sombre à cause d'un orage du commencement de l'été, Célestin ne put résister à l'envie de sortir, mais dans le plus grand incognito, pour entendre les

conversations qui se tenaient à leur sujet dans les promenades publiques. Il y avait beaucoup de monde à *Phœnix-Park*. Le marin se glissa ténébreusement dans les groupes , et sa curiosité eut lieu d'être satisfaite. On ne parlait que de la mise en état de siége de Dublin par les deux marins français.

Des ouvriers de Richard Shawb, des employés de *Post-Office*, des convives habitués de Greamesh, tous plus immédiatement intéressés que les autres citoyens à cette étrange affaire, se faisaient remarquer par la violence de leurs propos.

— Il n'est pas juste, disait-on dans ce groupe, que deux ou trois personnes riches payent pour toute la ville. Voilà cette folie du festival qui a pris encore deux cents livres dans la bourse de M. Greamesh. — D'autres voix disaient : — Si ces

fantaisies de marins se prolongent, Greamesh et Richard sont ruinés en huit jours. — C'est évident. — Et que voulez-vous qu'on fasse ! — On a écrit hier au gouvernement. — Belle ressource ! Le gouvernement ne fera rien. — Il enverra des troupes. — Eh ! ils se moquent bien des troupes ! — Le plus fâcheux, c'est qu'il se forme à Dublin un parti pour ces deux marins. — Un parti ? — Oui, les pauvres sont pour eux. Ce soir, les musiciens, ivres de porter et d'ale, ont crié : *Houra for Célestin* ! et c'était Greamesh qui payait !.... Oh ! cela ne peut pas durer. —Entendez, entendez donc ! les choristes du festival ont composé une chanson.

La naïade du houblon est tarie ;
Houra pour Célestin !

La foule courut vers la procession qui traversait Phœnix-Park, Célestin se re-

tourna et se mit face à face avec M. Richard.

— Ah! je ne vous quitte pas, lui dit M. Richard à voix très-basse.

— Prenez garde, monsieur Richard; ne jouez pas le rôle de mon ange gardien, prenez garde!

— Capitaine, rentrez, rentrez, il est tard; votre ami fera quelque mauvais coup.

— Soyez tranquille, mon ami a mes instructions..... A propos, monsieur Richard, il faut que vous me donniez un conseil; prenez mon bras et causons en bons voisins.

— Capitaine, je serai charmé de vous donner un conseil.

— Oui, chemin faisant, donnez-moi un conseil.... J'ai envie de me marier; qu'en pensez-vous?

— Mais... capitaine... je pense...

— Vous comprenez, monsieur Richard, que nous ne pouvons pas vivre, Xavier et moi, dans cet isolement; nous avons des devoirs à remplir envers la société...

— Eh bien! je pense que si vous avez au cœur quelque amour de jeunesse...

— Non, monsieur Richard, non, et tous nos amours de jeunesse sont pauvres : aujourd'hui nous avons des prétentions; nous visons aux héritières. Le beau sexe est superbe à Dublin; nous avons fait notre choix.

— Ah! dit M. Richard d'une voix étouffée, vous avez fait un choix?

— Deux choix.... Croyez-vous que les familles consentiront à nous établir?...

— Mais pourquoi pas? dit le voisin d'une voix tremblante. N'êtes-vous pas de braves jeunes gens?...

— C'est ce que nous disons...

M. Richard tomba dans une profonde rêverie, et après avoir gardé quelque temps le silence, il dit à Célestin :

— Ecoutez, capitaine, vous m'avez demandé un conseil, je veux vous donner un conseil d'ami; me le permettez-vous?

— Donnez, mon voisin.

— Vous allez vous préparer une vie d'enfer, croyez-le bien; Dublin vous doit une réparation, il vous la fera, j'en suis garant. La société d'assurances, M. Greamesh, l'administration des postes et moi, nous ferons un sacrifice; nous vous enrichirons d'un seul coup, et nous vous mettrons sur le chemin de France avec deux cent mille francs dans votre portefeuille et la liberté.

Célestin s'arrêta, et fixa ses yeux dans les yeux de M. Richard.

— Mon voisin, dit-il après une longue pause, quand nous aurons cette fortune en portefeuille, et que nous aurons éteint notre mèche, comme des imbéciles, on nous pendra.

— Oh ! s'écria M. Richard, ne craignez rien ; cent notables de Dublin, le shériff en tête, et moi, nous jurerons sur l'Écriture sainte qu'on ne vous fera aucune violence, et qu'il vous sera permis de revoir votre pays avec votre fortune et votre liberté.

— Cela demande réflexion, mon voisin... Écoutez, voici un terme moyen..... vous donnerez deux cent mille francs à mon ami Xavier ; il partira, et j'attendrai à Dublin qu'il soit arrivé en France ; toujours sans quitter, moi, le baril de poudre. De cette manière au moins, vous ferez un heureux, et il n'y en aura qu'un de pendu.

— Il n'y en aura point.

— Acceptez-vous ma proposition, voisin ?

— Oui.

— Eh bien ! j'accepte la vôtre. Occupez-vous de l'affaire sur-le-champ.

— A la minute, capitaine ; le sol brûle; il n'y a pas de nuit. A l'aube, je vous attends chez Greamesh.

— Adieu, mon voisin.

— Bonne nuit, capitaine ; vous me verrez avant le soleil.

Célestin tomba bientôt dans les bras de son ami, lui conta son entrevue avec le voisin, et ils exécutèrent à deux une ronde de réjouissance autour du volcan.

A l'aube, les cent notables, les deux cent mille francs, le shériff et la Bible étaient dans la maison de Célestin, Xavier descendit, reçut le serment et les billets

de banque, et partit pour Kingston dans la chaise de poste de M. Richard.

Célestin gardait le volcan.

Xavier, en arrivant à Calais, écrivit une lettre à son ami, en lui disant qu'il l'attendait, l'œil fixé sur la Manche. Célestin sortit hardiment, la lettre de Xavier à la main, et sa mèche éteinte. Le peuple l'accompagna sur la route de Kingston aux cris mille fois répétés de *Houra for Célestin !*

En ce moment, Xavier et Célestin vivent dans le coin le plus fertile du département des Bouches du Rhône ; ils sont membres de la Société d'agriculture, et les premiers agronomes du Midi. Célestin a inventé un semoir mécanique, et mérité une médaille d'or à la dernière exposition.

UNE CHINOISERIE.

Si l'univers connaissait la délicieuse ville de San-tchou-foo, il s'abandonnerait lui-même et viendrait s'y établir *. Le

* Les voyageurs, selon leur usage, donnent une foule de noms à cette ville chinoise. Au lieu de tant de noms, ne pouvant deviner le véritable, je les donnerai tous, bien persuadé que je n'écrirai jamais le nom donné par les Chinois.

Céleste Empire n'a rien à comparer à Tong-tchou-fou ; ni Canton, la cité commerçante, ni Pékin, la cité sainte; ni Zhé-hol, la cité tartare ; ni Lin-sin-chou, la cité religieuse, qui a une pagode à neuf étages, et qui se baigne sur les deux rives de Yun-leang-ho. Les Chinois ont fait ce proverbe : « *Le paradis est dans les cieux, mais Han-tchou-fo est sur la terre.* » Cela dit tout. Un proverbe est partout une vérité humaine ; en Chine, c'est une parole de Dieu. Quand vous arrivez à Tsong-choo-foo, soit par le Wang-ho ou fleuve Jaune, soit par le Pei-ho, soit par le grand canal impérial, la terre ne peut rien vous offrir de plus merveilleux que cette ville; mais hélas! personne n'est jamais arrivé à San-tchou-fou, excepté lord Macartney, le missionnaire Lecomte, M. Huttner, et lord Amhurst.

Ce paradis chinois est situé au trentième degré de latitude; aussi les mandarins en retraite, les kolaos ou ministres destitués ou démissionnaires, les négociants arrivés à la fortune, quittent Pékin et Zhé-hol pour la tiède et voluptueuse résidence de San-tchou-fou. La campagne ressemble à une immense tapisserie chinoise, dont les bordures seraient les deux horizons. Vues de loin, les montagnes mêmes paraissent brodées à l'aiguille par les plus habiles ouvrières du palais impérial de Yuen-min; elles sont veloutées de gazon et de verdure, et sur les gradins de leur amphithéâtre s'élèvent les pagodes, les miaos, les couvents de lamas, les maisons de plaisance, dont les toits et les dômes ont des panaches de cotonniers rouges, de palmiers et d'aloès. Dans la plaine et l s rizières, les ponts de granit ont prévu tous les ca-

prices des torrents, toutes les fuites du grand canal. On compte leurs arches par le nombre de lions assis sur les piles. Ces animaux fantastiquement sculptés, réjouissent le paysage ; ils laissent percer un sourire humain sur leurs faces railleuses ; et l'on dirait que leur crinière, élégamment bouclée a subi le fer du coiffeur. C'est ainsi que les Chinois insultent à la majesté des lions. Sur la lisière des faubourgs, on aperçoit de charmantes maisons, tels que les paravents seuls nous en montrent en Europe : ce sont des amas de kiosques, légers comme des cages d'oiseaux, et liés ensemble par des galeries à treillis d'or, ou des aqueducs de bambou ; les portes s'ouvrent sur des ponts aériens, jetés à travers des lacs en miniature, dont les eaux calmes se recouvrent d'une nappe de *lien-ghas* la fleur sainte aimée des indi-

gents. Une foule de petits arbres, destinés par leur nature à grandir, et que l'art du jardinier chinois condamne à rester à l'état de nains végétaux, croissent et se mêlent capricieusement aux bords des pièces d'eau, et s'abritent à midi, avec délices, à l'ombre du parasol de leurs maîtres. Ces tranquilles jardins n'entendent d'autre bruit que le chant aigu du *leu tsé*, l'oiseau pêcheur qui rase les étangs de son aile et découvre sa proie même sous les tapis flottants de nénufar.

Après ce préambule frivole, abordons une triste réalité; histoire véritable, qui est aussi une leçon!

Le 22 septembre 182..., une foule immense était accourue devant le temple de *Tshinn-ta-koûann-min* (la vraiment grande et éblouissante lumière). Toutes les pendules organisées du célèbre Cox sonnaient

midi, pendant une heure, sur la longueur de la rue *Wham-ho*; les danseurs de corde les joueurs de gobelets, les jongleurs, les marchands de chats, les musiciens enragés mêlaient leurs cris aiguisés en *i*, aux sonneries extravagantes des horloges; on brisait des faisceaux de baguettes sur le *lo* national; on écorchait des feuilles de cuivre avec des griffes d'acier; on secouait des vitres brisées dans les boules d'airain; on tirait des feux d'artifice en plein soleil; la ville enfin de *Tsan-chou-fou* était plus folle que de coutume; elle assistait à un événement : lord Witmore débarquait devant le palais du *kolao Tsin.* Depuis lord Macartney et lord Amhurst, le fleuve Jaune n'avait pas amené un seul Européen dans la grande ville, paradis des Chinois.

Lord Witmore était âgé de cinquante-deux ans, il avait à *Foreing-office* une

grande réputation d'expérience et d'habileté diplomatique; lord Bathurst disait de lui : « Si je n'étais pas moi je voudrais être lord Witmore », et l'on sait quelle tête à intrigues lord Bathurst porte sur ses épaules! Quelle était la mission de lord Witmore? elle était double, comme toutes les missions de diplomate : en apparence, il allait complimenter l'heureux successeur de Tsienlong; en réalité, il allait sonder ce lac immense où croupissaient trois cents millions de Chinois, il allait faire un trou dans cette planète parasite attachée à ce globe, et tâter ses zones vulnérables pour les éventualités de quelque guerre à venir.

Le nouvel empereur avait appris de la bouche même de Tsien-long que le Céleste Empire n'avait pas eu trop à se féliciter de la visite de Macartney et d'Amhurst;

il s'alarma donc de l'arrivée de lord Witmore; mais trop rusé ou trop chinois pour s'opposer violemment aux explorations d'un agent anglais, il organisa, en conseil secret de *kolaos*, une trame ténébreuse, d'une réussite infaillible comme tous les plans sortis du palais de Zhé-hol.

Il y a dans le monde des pays où l'on se débarrasse d'un espion officiel par des procédés révoltants : on cite des ambassadeurs tombés dans des embuscades, et dont la mort a été imputée à des voleurs de grand chemin; d'autres ont été atteints, dans des chasses royales, par un coup mortel destiné à un cerf ou à un sanglier, d'autres n'ont pu survivre à l'intempérance d'un festin dont un alchimiste avait dirigé la cuisine. Les Chinois ne connaissent pas ces méthodes; d'ailleurs les lois de Li-ki et de Menu leur prescrivent de respecter la

vie des hommes, de ne pas verser et de ne pas faire verser le sang humain; les Chinois sont esclaves de leurs codes religieux.

Lord Witmore était parfaitement tranquille de ce côté, il connaissait le *Li-ki*, il savait *Menu* par cœur ; il avait médité Confucius dans l'original. Jamais la moindre appréhension ne venait l'assaillir lorsqu'il mangeait un plat de *lien-whas*, ou une entrée de bourgeons de frêne, ou qu'il buvait un bol de la fleur de thé nommée *cha-ouaw*. Aussi, arrivé au centre de la Chine, lord Witmore se croyait en plein Londres : le palais du kolao Tsin lui offrait autant de garanties de sécurité que son *office* du mélancolique jardin de *Withe-Hall*.

C'était la première nuit de repos de lord Witmore. Depuis l'embouchure du *Whang-ho* ou fleuve Jaune, il n'avait pas

connu les douceurs d'un édredon au repos ; il ne s'était pas arrêté dans la province de *Shang-tung*, ni sur les rives du lac *Eming*, bordé par les montagnes bleues, ni dans la belle ville de *Nan-pin-shien*, si pittoresquement assise sur la rive gauche du canal impérial. Le kolao, qui lui donnait dans son palais de *Tong-chou-fou* la plus douce des hospitalités, lui dit quatre vers du poète Kang-hi. On peut traduire ainsi ce quatrain, en lui conservant sa concision originale :

Première.
Sommeil.
Lumière.
Soleil.

traduction qu'il faut encore traduire de cette manière : *voici votre première nuit, dormez bien jusqu'à demain.* Honteuse paraphrase française, indigne du génie de la

langue chinoise, toujours sobre dans ses mots. Les Chinois aiment mieux être obscurs que bavards !

Lord Witmore se mit au lit après avoir avalé une pinte de décoction de nénufar, et il se serra mollement dans ses bras, à l'idée consolante qu'il allait enfin dormir dix heures sur la terre ferme. Le doux sommeil descendait sur ses paupières, lorsque le prélude d'une sérénade se fit entendre à la porte du palais hospitalier. En Chine, lorsqu'une sérénade est donnée à un grand seigneur, il est du devoir de celui qui la reçoit de paraître au balcon, et d'applaudir de quart d'heure en quart d'heure, en élevant ses deux doigts indicateurs à la hauteur des oreilles, et en secouant nonchalamment la tête de droite à gauche. Lord Witmore était l'esclave du cérémonial étranger, comme tout bon di-

plomate doit l'être. Il se leva donc, s'habilla, mit ses gants, et parut au balcon de sa chambre. L'orchestre chinois inondait la rue comme un fleuve d'harmonie folle. Jamais aux *meetings* de *Jordan-Street*, à Liverpool, les musiciens de la tempérance n'avaient improvisé une pareille *fugue* dans l'ivresse de l'orgie d'un festin. Le Conservatoire de *Tong-chou-fou* avait ramassé dans les pagodes tous ses instrumens de dévastation auriculaire : le *samm-jinn* à basse octave ; le *yut-komm* à deux cordes, à l'archet de crin ; le *r'jenn* toujours enroué ; les aigres flûtes de bambou ; le *tsou-kou*, qui s'agite sous une baguette de bois ; le *bin* et le *sitar*, empruntés par la Chine aux Indiens. Cette infernale explosion, ce volcan de notes aiguës, accompagnaient un chœur de miaulements enfantins ; et ce déluge de limes d'acier invisi-

bles perçait le gilet de flanelle anglaise de lord Witmore, et déchirait son épiderme d'ambassadeur avec une joyeuse cruauté.

Une recommandation expresse de lord Bathurst était celle-ci : « Witmore, mon très-cher, en Chine, ne vous étonnez de rien ; prenez la devise de votre parent Bolingbroke, *nil admirari* : acceptez tout comme choses naturelles ; écoutez tout, entendez tout, ne vous plaignez de rien.

Lord Witmore, soldat obéissant de la grande armée diplomatique, avait résolu de suivre la consigne donnée jusqu'à toute extrémité.

Il écouta la sérénade jusqu'à la dernière note, et, comme il allait se retirer, on planta devant son balcon cinquante pièces d'artifice, sortant des ateliers de Pché-li, le premier artificier tartare de Zhé-hol.

— Au fond, se disait lord Witmore à

lui-même, on me reçoit comme un ambassadeur ; je suis traité selon ma dignité; pourquoi me plaindre des honneurs qu'on me rend? Il est vrai que je serais beaucoup plus sensible à ces flatteuses démonstrations si j'avais dormi une bonne nuit.

Le feu d'artifice dura deux heures, et fut terminé par une pièce magnifique, représentant l'éclipse de la lune attaquée par un dragon bleu. Un bouquet de mille fusées honora la victoire de la lune sur son éternel ennemi.

Le silence, c'est-à-dire un tumulte raisonnable, régna dans la rue après la sérénade et le feu d'artifice; lord Witmore ferma sa croisée, éteignit les cartouches de serpentaux qui avaient été envoyés dans sa chambre par insigne faveur, et se remit au lit, pour guérir par le sommeil,

les blessures de son épiderme et calmer l'agitation de son sang.

L'horloger Cox est, à son insu, un des fléaux de la Chine; on ne trouve point un palais sans une pendule organisée de Cox. Un Chinois donnerait toutes ses femmes pour ce trésor. La pendule du kolao était célèbre à *Tong-chòu-fou*; un hasard plein de malignité chinoise avait placé la pendule de Cox dans la chambre de lord Witmore; elle se mit donc à sonner minuit. Cox n'est pas seulement un mécanisien incomparable, c'est un poète, un philosophe, un penseur. Il a donné une physionomie à toutes les heures, et il se serait bien gardé de faire parler minuit comme midi. Rien n'est gai comme la symphonie de son milieu du jour; le timbre envoie au soleil à son zénith une gerbe mélodieuse de notes d'or; mais pour minuit, oh! c'est

autre chose au point de vue de Cox !....

Lord Witmore l'apprit aux dépens de son sommeil. D'abord la pendule organisée sonna douze coups lugubres et lents, accompagnés de soupirs de nuits d'Young et de râles d'orfraie; à chaque coup, la pendule semblait rendre l'âme comme un être humain, et le coup suivant arrivait si tard, qu'on aurait dit que le mécanisme venait de se briser dans un dernier effort de ses poumons de cuivre, et que le douzième glas ne serait pas sonné.

Il était une heure du matin lorsque la pendule cessa d'annoncer qu'il était minuit; lord Witmore avait tenté douze fois de se lever et de briser l'œuvre de Cox, mais la consigne de lord Bathurst arrêta son poing anglais levé sur le cadran. L'écho répéta quelque temps dans l'alcôve le dernier coup sur un *tremolo* plaintif et

métallique; enfin! dit lord Witmore, je vais dormir, tout est fait.

Dans les pendules de Cox, les douze coups de minuit ne sont qu'accessoires; on peut au besoin les regarder comme la préface ou l'ouverture en douze temps du grand drame lyrique organisé dans de merveilleux ressorts. Cox n'envisage pas les heures en horloger ordinaire, tout Londres le sait. Lord Witmore devait le savoir au palais du kolao Tsin. Des notes stridentes, pleines de gémissements et de larmes, rebondirent de la pendule sur les laques, les porcelaines et les émaux de cette chambre sonore. La pendule entonnait l'hymne de Luther de Handel, *Great god what do j see, and hear*! Luther, dans ses hymnes, et Handel, dans sa musique, ne péchaient pas par la brièveté: Cox s'est bien gardé de leur enlever, par la voix de

ses pendules, une syllabe et une note. Lord Witmore bondit involontairement au cri déchirant que poussa la poitrine d'acier de Cox, après ce premier vers : *Grand Dieu ! que vois-je et qu'entends-je !* Ce vers terrible est répété six fois par sa pendule, et le cri retentit plus lamentable encore à chaque répétition. C'est un beau travail d'orchestre et que lord Witmore lui-même aurait admiré à midi ; mais à cette heure matinale, le noble voyageur grinça des dents, et déchira l'une après l'autre, toutes les lettres du plus énergique des jurons anglais. Levé sur son séant, il allongea ses deux poings vers la pendule, et cette fois l'œuvre de Cox périssait ; mais la crainte de déplaire à lord Bathurst et de violer le droit des gens retint encore Witmore, et lui fit remettre ses poings sous le linceul, comme des armes dans leur fourreau. La

pendule allait toujours son train, comme si elle n'avait pas été menacée de dislocation violente; elle modulait sur tous les tons la complainte éternelle de Handel: *Sine fine dicentem*, comme l'hymne de l'*Hozanna;* elle semblait se complaire mélancoliquement dans ses *andante* funèbres, puis elle sortait de la léthargie d'une mélopée distillée goutte à goutte, et elle éclatait dans de formidables unissons de trompettes de cuivre, comme si le conservatoire de la vallée de Josaphat faisait une répétition générale dans la chambre du ministre chinois. Il était trois heures du matin lorsque minuit cessa de sonner; alors, la pendule radoucit son organe, et célébra la venue prochaine de l'aurore: elle chanta une pastorale charmante; elle simula les combats de flûte des bergers, les concerts aériens des oiseaux, les chants des labou-

reurs et des coqs, les murmures des ruisseaux, les frémissements des arbres, les bêlements des brebis, toutes les harmonies humaines et célestes qui précèdent et accompagnent le lever du soleil.

Cette musique prolongée est parfaitement en harmonie avec les mœurs des Chinois, peuple laborieux, qui se lève à l'aube pour suivre l'exemple de son empereur, dont les audiences commencent toujours avant les premières lueurs du crépuscule matinal. On sait que les kolaos ou ministres d'état, les hauts mandarins attachés à la cour, les ambassadeurs qui ont sollicité une audience, sont obligés de passer la nuit dans les jardins impériaux et d'attendre le lever du souverain. Lord Macartney, lui-même, fut soumis à cette loi, et il se promena toute la nuit sur les ponts chinois de Zhé-hol avec M. Stauton, en

discutant la question de savoir si, devant l'empereur, il fléchirait le genou droit ou le gauche, ou s'il ne fléchirait rien du tout pour sauver la dignité de l'Angleterre. A l'imitation de l'empereur, les kolaos reçoivent à la même heure et dans leurs jardins; cet usage est la plus noble glorification de l'agriculture, chez un peuple dont le chef est un laboureur couronné. Quand l'aube se lève, trois cents millions d'hommes et de femmes sont censés à la charrue, y compris l'empereur. Il faut donc que les affaires publiques soient terminées avant l'aube. La charrue attend à la porte des palais comme à la porte des fermes. C'est pourquoi lord Witmore entendit sous ses croisées un roulement de *lo* national, lorsque la pendule eut terminé la bucolique harmonieuse de trois heures du matin. L'audience du kolao Tsin allait commen-

cer : il était du devoir de lord Witmore de s'y rendre, au moins le lendemain de son arrivée à *Tong-chou-fou.*

Lord Witmore fit sa toilette de visite devant la pendule, qui gardait un silence ironique, et descendit d'un pas de somnambule dans le jardin de réception. Les étoiles luisaient encore en se couchant sur des collines artificielles : à cette clarté soporifique, on pouvait distinguer les ombres errantes des solliciteurs sur les rives d'un lac en miniature, et un amas confus d'arbres nains et de statues grotesques sur la terrasse du kolao. Lord Witmore eut l'honneur d'être reçu le premier ; le kolao Tsin lui fit signe de s'asseoir à côté de lui, et comme ils n'avaient rien à se dire l'un à l'autre, un lecteur du palais, mandarin de haute littérature, ouvrit les œuvres de l'illustre King-ting-tsi-tching, et déclama

d'une voix lente et cadencée le livre XIXe de l'admirable poème du laboureur :

« Ce n'est point chez le laboureur qu'on entend les soupirs et les larmes. On ne voit pas sur sa table les vins parfumés des rives du Kiang, mais il ne craint pas le poison dans celui qu'il boit. Le fumet du gibier de Tartarie vaut-il la joie de manger au milieu de ses enfants? Chacun de ses jours se ressemble, et la veille ne prend jamais rien sur le lendemain, etc., etc. »

Lord Witmore essayait de dormir les yeux ouverts, mais il ne réussissait pas ; d'ailleurs, à chaque verset du poème, le kolao poussait des cris d'admiration avec une voix si aigre et si perçante que Witmore se réveillait en sursaut même avant de s'endormir. Après deux heures de lecture, il fut permis à Witmore de se retirer; les autres solliciteurs furent renvoyés

au lendemain, afin, dit le kolao, que nul aujourd'hui n'ait l'honneur d'occuper la place du noble représentant de l'Angleterre. Cette faveur insigne et inouïe fut à l'instant célébrée par un chœur de mandarins qui entourèrent Witmore, et lui chantèrent, avec accompagnement de *lo*, l'hymne national des ancêtres, dont le refrain est répété treize fois :

Lorsque je songe à vous, ô mes sages ancêtres !
Je me sens élevé jusqu'aux cieux.

See hoang sien tsou
You ling yu tien.

Lord Witmore s'était endormi au troisième refrain ; un de ses yeux pourtant restait ouvert par politesse. Quand l'hymne national fut terminé, un mandarin de la domesticité ministérielle le réveilla de l'œil endormi pour lui annoncer que le kolao

l'attendait à déjeuner. Cette moitié de sommeil soulagea un peu Witmore, et lui permit de se souvenir qu'il avait faim. On ne supporte pas aisément vingt-quatre heures de jeûne avec un estomac anglais. La salle à manger du kolao charmait l'œil d'un convive ; il y régnait un parfum irritant de canelle, qui donnait l'appétit comme un verre d'absinthe. La tapisserie était couverte d'oiseaux qu'on aurait dévorés en broderie, tant ils étaient savoureux. La table, chargée de plats, avait une physionomie de propreté anglaise qui excluait toute répugnance. Lord Witmore s'assit en face du kolao, en menaçant les plats d'un regard affamé.

Le kolao, fervent sectateur de Fo, exilait de sa table la chair des animaux, la chair du bœuf surtout ; car le bœuf est sacré en Chine, comme il le fut en Egypte, comme

il l'a été dans tous les pays où l'agriculture est une religion et la charrue une chose sainte. Tout cela est admirable en théorie religieuse ; mais, à table, l'appétit anglais doit en gémir. Le dîner s'ouvrit par une entrée de choux chinois nommés *pe-tsay*, à feuilles blanches, fines et tendres, et une crème de *nisön-tou*, autre chou à feuilles crépées, dont Loris fait mention dans son *droguier*. Witmore accueillit froidement ce début gastronomique, et son palais carnivore ne confiait qu'avec un regret visible ces deux légumes à son estomac insurgé. Ensuite parurent deux espèces de champignons, à moitié cuits, le *mo-kou-zin*, et le *lin-tchee*, chantés tous deux par l'empereur Kang-hi, honneur qui n'a pas été accordé aux autres cryptogames chinois.

Witmore, qui se méfiait de tous les champignons célébrés ou non par les em-

pereurs de Rome ou de Pékin, escamota les deux plats perfides avec beaucoup d'adresse; il se repentit bientôt de sa méfiance diplomatique en voyant le kolao épuisant les deux plats suspects à la pointe de ses aiguilles d'or. Deux domestiques apportèrent ensuite, en grande pompe, une immense jatte de porcelaine qui excita la joie des deux fils du kolao ; c'était une entrée de jujubes nommées *king-kouang-tsée*; on les sert saupoudrées au piment, pour corriger un peu leur fadeur. Les dents de lord Witmore frissonnaient jusqu'à leurs racines devant cette glaciale cuisine, que toute la porcelaine de l'empire ne pouvait réhabiliter. Pour comble de malheur, soit hasard, soit cruauté chinoise, les persiennes de la salle à manger se soulevèrent, et le premier regard que le convive anglais lança sur la pelouse ex-

térieure rencontra un troupeau de bœufs superbes, et même succulents dans leur crudité vivante ; le Devonshire n'en envoie pas de plus beaux sur les marchés de Londres. Ces quadrupèdes, radieux d'embonpoint, se pavanaient à travers la prairie, pleins de confiance dans l'inviolabilité de leur sacerdoce. Lord Witmore, expirant de faim à la table d'un ministre chinois, contemplait ces collines ambulantes de chair exquise, ces mobiles collections de *rump-steaks*, si savoureuses au jambon : le Tantale diplomate suivait tous les mouvements de ces bœufs provocateurs, les dépeçait en imagination, les suspendait par livraisons devant les flammes du foyer domestique, se les servait odorants et couverts d'une fumée onctueuse, entre deux plats de *patates ;* puis un muet désespoir éclatait en lui lorsque les quadrupèdes re-

gardaient obliquement leur impuissant ennemi du haut de leur réalité vivante, et broutaient les hautes herbes en narguant la hache et le couteau. Comme il était assailli de ces pensées, lord Witmore reçut de la main même du kolao un bol de thé noir, en guise de dessert. La figure du ministre chinois exprimait le contentement de l'amphytrion qui a la conscience de son devoir, et qui s'applaudit d'avoir traité son convive avec un soin irréprochable. Un doute injurieux, éclair de la réflexion, traversa le cerveau du lord diplomate, mais il ne put y séjourner. Lord Witmore s'imagina un instant qu'il était dupe de son hôte. Deux raisons lui firent rejeter cette idée hostile ; d'abord le sentiment de britannique fierté qui ne permettait pas de croire, deux instants, qu'un stupide Chinois pouvait mystifier un diplomate du

Foreing-Office; ensuite la physionomie du kolao avait un éclat de niaiserie si prononcé que tout complot insultant était inadmissible. D'ailleurs, lord Witmore se rappelait à propos cette phrase d'Addison : « Méfiez-vous des hommes qui ont le nez pointu et la bouche sans lèvres; *Trust no man with pointed nose et mouth without lips.* Cet adage du grand observateur anglais, qui a étudié le cœur humain sur le pont de Rochester, acheva de rassurer lord Witmore. Le kolao Tsin n'appartenait donc pas à la catégorie prévue par Addison : son nez mollement arrondi, descendait sur deux lèvres pourprées, larges et flottantes. Allez vous méfier d'un pareil homme quand on a lu Addison !

— Ah ! si lord Bathurst était ici, se dit Witmore, je le prierais de modifier ses instructions, je sens que je péris à l'œuvre.

Le kolao dit à Witmore :

— Mylord, toujours manger là, vous.

Et le rayonnement d'une bonté toute paternelle éclata sur son calme et frais visage. Witmore était donc invité à perpétuité aux repas domestiques du kolao ; un refus pouvait le compromettre, et irriter son hôte et lord Bathurst ; il n'eut pas la force de refuser, il accepta.

En ce moment, quatre domestiques entrèrent et déposèrent aux pieds de Witmore un énorme présent offert par Tsin ; c'était un fragment de rocher grossièrement sculpté, ayant la prétention de figurer le Neptune chinois. Le dieu est assis à l'orientale sur le bord de douze cannelures représentant la mer ; il est coiffé d'une espèce de mître et tient d'une main un poisson et de l'autre un aimant.

Witmore se trouva fort embarrassé de

ce présent; quatre hommes vigoureux avaient à peine suffi pour le porter sur un brancard de bois de mélèze. Le malheureux diplomate se promena quelque temps autour du cadeau ministériel, et ordonna aux domestiques de le déposer dans sa chambre, où il resterait jusqu'à son départ. Comme il donnait cet ordre, on annonça la grande députation des lettrés de *Tschinn-ta-quânn-min*, flambeaux de la science historique; c'est la plus antique et la plus éclairée des académies de l'univers; elle a inventé l'usage du fer avant Thubalcaïn, la charrue avant Triptolème, la boussole avant Flavio di Gioia, la poudre à canon avant Berthold Schwartz. Cette illustre société a souvent eu l'honneur d'être présidée par des *agos* ou fils de l'empereur; c'est elle qui a le pouvoir de faire cesser les éclipses lorsqu'elles

se prolongent d'une manière alarmante; il est vrai qu'elle use rarement de ce droit.

Lord Witmore ne pouvait, sans manquer aux convenances les plus remarquables, fermer sa porte à des lettrés, si fiers de leur science et de leur histoire; il demanda le cérémonial de réception, et on lui dit que l'orateur de la société parlait assis, et qu'on l'écoutait debout. Witmore aurait mieux aimé le cérémonial contraire, car son corps, épuisé par l'insomnie et le jeûne, avait horreur de la position verticale, et implorait l'auxiliaire voluptueux d'un coussin.

La fierté d'un hidalgo ou d'un prince tartare est de la modestie auprès de l'orgueil du président de l'illustre société. Il porte une calotte orange, une plume blanche et une queue infinie, trois choses qui gonflent prodigieusement le cœur d'un

Chinois. Il ne salua pas lord Witmore; il s'assit sur le plus moelleux des coussins, ordonna aux lettrés de s'asseoir, et tirant d'un sac de sa dalmatique un énorme manuscrit, il se mit à le lire avec un ton nasillard et lent qui semblait assurer à cette lecture un échantillon de l'éternité.

Le sujet de ce discours n'était rien moins que l'histoire de la Chine. L'orateur raconta la naissance de Pouan-kou, le premier homme; la première race des empereurs, celle des Tien-hoang, empereurs du ciel; la seconde, celle des Ty-hoang, ou empereurs de la terre; la troisième, celle des Jin-hoang, ou empereurs des hommes. Puis, il dit les dynastie des cinq frères Loung et des soixante-quatre Chéty; les trois Ho-io, remplacés par les six empereurs Lien-toung; quatre Su-ming; vingt San-fei; treize Yu-ti; dix-huit Chan-

toung; puis arrivèrent dans le discours, selon l'ordre chronologique, les empereurs Li-king-thé, Kay-yug-ché, Yan-ché, Tay-y-ché, auteur d'une histoire naturelle; Koung-san-ché, Chen-min, Y-ty-ché, Houn-toun-ché, glorieux règnes, suivis des règnes plus glorieux encore de soixante-onze familles; après arriva l'immortel Ki, le plus grand musicien du monde et l'inventeur de la politesse chinoise; au nom de Fou-hi, l'orateur s'inclina, et tous les lettrés chantèrent l'hymne de ce grand homme, considéré comme le véritable fondateur de l'empire chinois, après tant de races nébuleuses; Fou-hi a inventé l'astronomie, et il n'y a pas de souverain plus vénéré dans les soixante-seize dynasties qui lient son règne au dernier empereur Tsien-long. L'orateur lettré fit une biographie consciencieuse des empereurs

de ces soixante-seize dynasties, et s'appliqua surtout à mentionner les innombrables découvertes que chaque règne avait vu mettre au jour.

Ce discours ne dura que douze heures, et ne pouvait durer moins, car il contenait l'abrégé succinct et rapide de la plus longue des histoires humaines. Lord Witmore avait failli s'évanouir à chaque dynastie; son cerveau, inondé de syllabes chinoises, était dans le délire de l'opium; son front, qui venait de supporter le poids des innombrables empereurs du Céleste-Empire, défilant un à un dans une procession de douze heures, était empourpré de fièvre, comme après l'ivresse d'un festin. Un quart-d'heure s'était écoulé depuis la clôture de l'éternel discours, et l'air de la salle semblait encore répéter, aux oreilles de Witmore, ce déluge de monosylla-

bes qui exigent chez l'auditeur une patience chinoise. Le président de la société attendait d'un air triomphant la réponse du voyageur; mais l'infortuné diplomate avait oublié le peu de chinois que Touang-ho lui enseigna en Europe; il avait même oublié l'anglais : il ne se sentait plus vivre. Dans cette extrémité agonisante, Witmore se souvint à peine qu'il avait un bras; il souleva ce bras lourdement et le plaça sur son cœur; pantomime universelle qui signifie un remercîment profond que la parole ne peut exprimer.

Les savants se retirèrent deux à deux, en se dandinant sur la pointe des pieds, et à mesure qu'ils passaient devant la statue de Witmore, ils le saluaient obliquement avec de petits yeux malins. Cette infraction à la gravité de la science ne pouvait être remarquée par un diplomate aux abois.

Resté seul, Witmore tomba sur une pile de coussins et s'endormit. Ce sommeil d'une heure que le kolao lui accorda ne pouvait qu'augmenter sa fièvre au lieu de la calmer. Des rêves chinois, les plus fous de tous les rêves, éclatèrent dans le cerveau du malheureux voyageur : il vit danser devant lui les soixante dynasties d'empereurs sur des rouleaux de tapisseries chinoises ; il traversait à la nage un fleuve de monosyllabes, et l'immortel Fou-hi le sauvait par les cheveux au moment où il se noyait dans un tourbillon de Y-KI ; puis il s'asseyait à la table de *Star and garter*, à Richmond, et lord Bathurst lui servait un filet du bœuf Apis au madère, avec un verre de punch glacé.

Une salve de coups de canon le réveilla en sursaut ; il fit des efforts prodigieux pour ramasser, çà et là, les diverses par-

ties de son corps éparses dans les coussins, et il se leva automatiquement sur ses pieds. Le kolao était devant lui, et montrait une de ces faces de béatitude et de sérénité consolantes que la savante Pan-hopei compare à la pleine lune se levant sur le mont Ni-Kew.

Un signe, seule langue que Witmore pouvait parler en ce moment, demanda au kolao ce que signifiait cette salve de coups de canon.

Le kolao lui répondit, avec son organe le plus caressant, que la ville allait célébrer la plus grande des fêtes de l'année, la fête de la Pleine-Lune, et qu'il était heureux de lui annoncer qu'elle serait célébrée, cette fois, devant sa maison; les lamas du temple de la *vraiment grande Lumière* l'ayant ainsi permis, par excep-

tion, et en l'honneur de l'illustre diplomate anglais.

La physionomie du kolao continuait d'exprimer la profonde satisfaction d'un bon père de famille qui cherche toutes les occasions de distraire, d'instruire et d'amuser un voyageur ami, et qui s'applaudit de les avoir trouvées.

A la seconde salve d'artillerie le kiosque d'honneur s'ouvrit, et le kolao offrit le siège de droite au noble lord.

En traversant le jardin, lord Witmore avait cueilli furtivement deux oranges mandarines pour son dîner. Le jour de la fête de la Pleine-Lune, on ne dîne pas chez les kolaos.

La place qui s'arrondit devant le palais du kolao est immense; dix canaux y aboutissent comme des rayons; c'est la Venise de la Chine, dit Macartney.

On aurait dit que toute la ville était accourue sur cette place ; le désordre de la multitude se régularisait sous une prodigalité de coups de bambou distribués aveuglément par des escouades de soldats ; un escadron des *tigres* de la garde impériale stationnait devant une batterie de douze pièces de canon de fer, et la protégeait contre la folle curiosité des Chinois, que le bruit enivre comme le vin. Des groupes de jeunes femmes circulaient lestement au milieu dés hommes et leur prodiguaient des sourires. La ville de Tong-chou-fou est renommée pour la beauté de ses femmes ; elle remplit les lacunes de tous les harems du Céleste Empire ; les pères y vendent, comme esclaves, leurs filles à qui veut bien les payer ; le fleuve Jaune, le canal impérial et leurs innombrables ramifications, transportent chaque

jour, vers tous les points de l'empire, cette vivante marchandise de sérail, dont le dépôt universel est à Tong-chou-fou.

Un cri aigu, un cri que les oreilles européennes ne connaissent pas, et qui semblait glisser sur un océan de lames de cuivre, un cri d'une ville chinoise, s'éleva tout-à-coup de cette place et monta vers la lune apparue sur la colline de Ming-tan. L'artillerie et mille instruments accompagnèrent ce cri pour saluer l'astre adoré, soleil de la Chine. Des milliers de feux d'artifice jaillirent de tous les kiosques, et firent étinceler dans la nuit les toits d'or des palais et des pagodes, et la porcelaine des tours, qui semblaient alors recouvertes de lames d'argent. Aux lueurs de ce jour nocturne, les jeunes filles dansaient en agitant des grappes de grelots; les bateleurs pirouettaient sur la cime des

bambous; les funambules couraient dans l'air; les comédiens jouaient des pantomimes; les lamas chantaient des hymnes à la lune, et à chaque nouvelle salve de canons, le même cri furieux retentissait dans la ville; des milliers de lanternes sillonnaient la rue comme des constellations d'étoiles folles; et tous, les regards levés au ciel, suivaient dans sa lente ascension la pleine lune, qui semblait accueillir ces hommages avec le sourire béat d'un ministre chinois.

Ce spectacle était merveilleux; nos fêtes d'Europe sont bien mesquines auprès de celles de la pleine lune, quand toute une ville immense, hérissée de kiosques de toutes couleurs, couverte de tuiles, d'or et de plaques de porcelaine, illuminée de lanternes et de fusées, salue la pleine lune, cette tranquille reine de la nuit. Lord

Witmore, lui-même, malgré son épiderme de diplomate, aurait applaudi à cette fête s'il se fût trouvé dans les conditions hygiéniques indispensables à l'enthousiasme. Hélas! le noble lord, appuyé contre une colonnette du kiosque, n'était rappelé au sentiment de l'existence que par les détonations de l'artillerie ; tout autre bruit le laissait à son immobilité de cadavre. Dans un de ces moments de réveil et d'excitation nerveuse, il recueillit sur sa langue le peu de sons que pouvait lui fournir une dernière goutte de salive, et il demanda au kolao si la fête serait encore longue.

— Oh ! oui, répondit le Chinois, fort longue ; au jour.

Et, par un signe du doigt qui décrivit la voûte du ciel d'orient en occident, le kolao indiqua que la fête durait tant que

l'astre était sur l'horizon. Et la ronde face du ministre s'épanouit de joie en annonçant cette bonne nouvelle au diplomate anglais.

Enfin lord Witmore arriva à un degré d'anéantissement que la physiologie n'a pas numéroté dans ses observations, et qui n'appartient ni au sommeil, ni à la vie, ni à la mort : il ne fallait rien moins pour le ressusciter que le fracas épouvantable d'un million de voix, chœur final qui faisait ses adieux à la lune au lever du soleil.

Lord Witmore, appuyé sur les bras des deux fils du kolao, et marchant avec leurs pieds, descendit à sa chambre à coucher, escalada péniblement son lit, et retomba péniblement dans sa léthargie. Quelques heures de repos horizontal le soulagèrent un peu. Il fut réveillé en sursaut par un

rêve qui le menaçait d'être éventré, en costume de toréador, par les cornes d'un bœuf. Comme il n'avait pas pris la peine de se déshabiller, il se trouva tout prêt à recevoir le kolao qui entrait dans sa chambre, avec une bonne nouvelle sur les lèvres.

Le kolao lui annonçait qu'il avait reçu une lettre de Zhé-hol, et que l'empereur permettait à lord Witmore de séjourner trois mois à Tong-chou-fou.

Le noble lord poussa un soupir, et simula un geste d'actions de grâces.

Le kolao ajouta que le président de la Société historique attendait la visite de lord Witmore dans le temple de *la vraiment grande Lumière*, et que des préparatifs superbes avaient été faits pour le recevoir.

— J'irai faire ma visite au président, dit

lord Witmore avec un ton ressemblant assez au dernier soupir de la résignation.

Le kolao fit un long sourire de bonhomie, et prit l'air d'un homme qui se fait violence pour demander un service. Witmore ouvrit la moitié de ses yeux rouges et le regarda fixement, courbé en point d'interrogation.

Alors le kolao lui dit que tous les lettrés de la ville attendaient, comme réponse au discours du président, une histoire complète de l'Angleterre, traduite en chinois par lord Witmore.

— Et qui doit traduire cette histoire en chinois, demanda le diplomate avec une terreur visible.

— Vous, répondit le kolao avec un sourire délicieux.

— Mais comment veut-on que je leur

traduise, aujourd'hui, dix volumes d'histoire ! s'écria Witmore.

— Vous, trois mois ici, dit le kolao avec une bonhomie charmante.

— Ah ! dit Witmore ; et sa tête tomba sur sa poitrine après ce *ah !*

Les lettrés donnaient trois mois à lord Witmore pour traduire Hume en chinois. C'était pour le traducteur, la muraille de la Chine à construire en manuscrit.

— Allez dire aux lettrés, dit Witmore au kolao que je traduirai cette histoire.

Le ton qui accompagna ces mots annonçait qu'une résolution énergique venait d'être prise par le voyageur agonisant.

Quand il fut seul, lord Witmore s'adressa ce monologue : « Que le diable les caresse, ces maudits Chinois, moi, passer trois mois ici ! pas trois jours ! pas trois heures ! ils verront. »

Après une pause, il ajouta cette réflexion: « Et lord Bathurst, qui m'avait recommandé de sonder ce lac immense où croupissent trois cents millions d'hommes ! ! ! Oh ! qu'il vienne le sonder, lui, lord Bathurst !... Je sonde mon estomac, moi, et je n'y trouve rien. »

Cette plaisanterie anglaise amena un sourire sur la figure de Witmore; il essaya de faire quelques pas, et se trouva plus fort. Une ferme résolution agit toujours efficacement sur un corps affaibli. Le physique expirant se retrempe dans l'énergie du moral.

Witmore méditait une évasion.

Ce plan une fois arrêté, le noble lord accepta gaîment toutes les éventualités de son esclavage homicide. Il dîna courageusement à la table du kolao; il fit honneur à la cuisine végétale, et risqua même ses

dents sur une friture révoltante de *tchoue-ouen.* A l'issue du festin il se rendit au temple de *la vraiment grande Lumière* pour faire sa visite aux lettrés.

Ce temple est une merveille de la Chine. La statue du dieu est placée sur un autel resplendissant d'or; une foule de dévots assiége toujours les marches du sanctuaire. Le reste du temple est abandonné aux plus profanes occupations. Des familles sans toit viennent y faire leurs repas et y dormir sur des nattes; des commerçants y traitent leurs affaires; des capitaines de jonques y fument l'opium; de jeunes filles y cherchent des maris, des lamas y jouent aux échecs. C'est un abrégé en action de la vie chinoise. Quand lord Witmore entra dans ce temple, il y trouva les savants assis sur des baguettes de nauclées et fumant la pipe, les yeux levés au ciel.

La visite fut très-courte; le noble lord ne prononça point de discours, mais il promit de traduire l'*Histoire d'Angleterre* en langue chinoise, et d'apporter aux lettrés son manuscrit après trois pleines lunes.

Les savants se balancèrent sur leurs siéges en secouant la tête comme pour remercier le futur traducteur.

Le kolao feignait d'être au comble d'une extase; lord Witmore ne le surprenait jamais en défaut; ce rusé Chinois aurait fait rouler, du bout de sa griffe Talleyrand et Metternich. Il se composait une bonhomie immuable de la pointe de ses pieds à la pointe de sa queue. Jamais un pli de ses étoffes ou de son visage ne trahissait la profonde noirceur de sa pensée, et sur l'incarnat perpétuel de ses joues sphériques, il n'y avait d'expression que pour la bonté.

Figure d'un ange avec l'esprit et le corps d'un orang-outang.

Rentré au palais du kolao, lord Witmore affecta des airs d'insouciance ou de joyeuse étourderie, pour tromper ses espions et leur dissimuler, avec toute sa pauvre finesse européenne, ses projets d'évasion prochaine. Il prit toutes les poses et tous les tons que put lui fournir le vocabulaire de la diplomatie civilisée; il se montra très-affectueux envers la famille du kolao; il caressa les petits Chinois; il demanda une livre de papier de Pékin, et une fiole d'encre de Zhé-hol pour écrire sa traduction de *l'Histoire d'Angleterre*; il fuma deux pipes d'opium pour se donner les airs d'un étranger qui veut s'acclimater et adopter les mœurs d'un pays qu'on se propose d'habiter longtemps. Le kolao, de son côté, avait mis sur ses joues et dans

ses yeux l'étourderie et la distraction d'un enfant; il traitait Witmore comme s'il eût voulu obtenir de lui une amitié de longue durée : il s'avança même jusqu'à promettre au noble lord un harem choisi tout exprès pour lui dans les marchés les plus aristocratiques de Tong-chou-fou.

Il est inutile de dire que le kolao avait compris le projet d'évasion avant même que Witmore l'eût formé. Ainsi, le diplomate d'Albion était joué de toutes les manières par le ministre chinois : il combinait les plus subtiles machinations d'un roué de Saint-James pour faire réussir un plan qui était dans les intérêts de son ennemi. Il eût frémi de toute la hauteur de sa fierté nationale, s'il avait pu entendre le ricanement d'ironie intérieure dont l'accablait le quadrumane kolao.

L'offre du harem acheva la déroute

morale de lord Witmore : il eût donné sa fortune pour être à bord d'un vaisseau voguant sur la mer Jaune. Il redoutait à chaque instant de voir entrer, au bruit des grelots et des éclats de rire, ce formidable paradis de jeunes femmes, avec leurs yeux obliques, leurs saris de crêpe léger et leurs pieds enfantins; l'honneur de la Grande-Bretagne était perdu dans sa personne; accepter ou refuser le harem, c'était se briser sur un double écueil. Il fallait donc partir en plus grande hâte que jamais.

Dès que le silence du sommeil général régna au palais du kolao, lord Witmore quitta sa chambre, et trouvant, non sans étonnement, toutes les portes ouvertes devant lui, il atteignit la place publique sans être dérangé dans son début d'évasion. Il était seul, et il s'applaudissait fort d'a-

voir laissé son domestique au village de Nien-sin, situé à la dernière écluse du canal impérial. Son déguisement chinois, volé au vestiaire du kolao, favorisait sa fuite, malheureusement éclairée par une lune de la plus chinoise dimension. De canaux en canaux, prodiguant l'or aux bateliers, il se trouva bientôt sur la grande route aquatique qui se lie au fleuve Jaune, et pourtant il ne crut devoir remercier la Providence qu'en découvrant les fertiles plaines de la province de Tche-kia.

Quinze jours après, lord Witmore voguait sur la mer Jaune, à bord du *Cilon*, frégate anglaise qui se promène devant la Chine pour lui montrer le pavillon britannique à demi-portée de canon.

Dans les loisirs de la traversée lord Witmore écrivit un long mémoire adressé à lord Bathurst; ce curieux travail n'a ja-

mais été imprimé; il est gardé précieusement dans les archives de l'office White-Hall, et les diplomates le consultent lorsque le cabinet de Saint-James met les affaires de la Chine sur le tapis. Dans son manuscrit, lord Witmore a négligé la description des lieux, laissant, dit-il, ce frivole amusement aux voyageurs vulgaires. Il s'est contenté de sonder moralement ce lac immense où croupissent trois cents millions d'âmes : il a donné le résultat de ses études sur le caractère de ce peuple barbare, qui a une existence à part. Le travail de lord Witmore est terminé par ce portrait digne d'Addison :

« Le Chinois a l'esprit lourd et l'entendement grossier : il n'a que deux sens : trois de moins que nous : sa bonhomie n'a rien d'égale que son ignorance; il est si facile de le tromper, qu'on regrette d'être

rusé devant lui. Chez les Chinois, la matière est si épaisse qu'elle repousse, comme une cuirasse, le trait d'esprit le plus aigu. Il travaille d'instinct; il fait aujourd'hui ce qu'il a fait hier. Otez-le de ses huttes de marécages, il meurt comme le poisson hors de son élément. C'est un peuple de castors; son pays est un lac, sa nourriture une racine bourbeuse, sa chevelure une queue, sa main une patte, sa langue un cri. J'ai connu intimement le premier ministre ou kolao de ces castors, je me suis servi de lui dans l'occasion, et, quand il a voulu me faire obstacle, je l'ai brisé comme un roseau. »

C'est ainsi que lord Witmore a étudié le caractère chinois.

Instruisez-vous avec cela, ô vous tous qui cinglez diplomatiquement vers l'embouchure du Whang-Ho.

MADEMOISELLE FINON.

Les romans, les comédies, les contes en vers et en prose, qu'on dévore au sortir du collége, donnent une singulière idée des femmes aux jeunes gens. Rien de curieux comme les propos des amoureux no-

vices sur le beau sexe. La Fontaine, Bocace et Louvet leur ont démontré que le libertinage court les rues, et que toute jeune fille ne demande pas mieux que d'abdiquer sa vertu à la première occasion. Quant aux femmes mariées, on rit tout haut en prononçant leurs noms ; ce sont des places fortes ouvertes au premier assiégeant ; sous l'influence même de la lune de miel, elles cherchent déjà de tous côtés l'amant qui les consolera du mari. Pauvres maris ! ! ! c'est pour eux que Molière a inventé la comédie de mœurs, et le bonhomme La Fontaine ses contes anti-matrimoniaux. L'hymen ne porte, comme autrefois, qu'une tunique de safran, *croceo velatus amictu*. C'est la couleur qui domine dans le blason des maris ; voilà qui est bien convenu parmi les jeunes hommes de dix-sept à dix-huit ans. Pour n'attaquer sur ce fait

aucun de mes contemporains, et m'abstenir de toute personnalité, je me résigne à traiter cette matière pour mon propre compte, en tournant la satire contre moi.

J'entrai dans le monde avec ces étranges idées, comme tous mes condisciples; je venais d'achever ma philosophie, science folle qui augmente d'un an de prison la dure captivité du collége. J'étais un fort mauvais philosophe, mais un grand lecteur de romans. J'avais lu *Faublas*, livre corrupteur, qui vous inocule la manie de la séduction universelle, et ne vous montre partout que des vertus chancelantes, à l'âge ardent, où l'impatience du désir s'irrite contre les résistances. Je ne rencontrais aux promenades que des marquises de B. des Sophie, des comtesses de Lignolle, des Justine; je croyais n'avoir qu'une circu-

laire d'amour à écrire à toutes les femmes de ma ville de province, pour recevoir en réponse, chaque matin, trente capitulations de vertu à la fois. La rage des lectures romanesques me poussa dans un cabinet de lecture, véritable arsenal des Faublas modernes; chaque rayon était garni de livres incendiaires; il y avait cinq éditions de *Faublas*, avec des gravures à perruques, et neuf exemplaires des *Liaisons dangereuses*, autre roman où M. Duclos enseigne l'art d'ouvrir des lignes de circonvallation autour d'une femme, de saper les murailles de son boudoir, de faire brèche, et de monter à l'assaut; c'est un poème didactique et assassin, dont l'auteur n'a pas été pendu.

Un jour, je lisais dans un doux loisir, comme Paolo du Dante, le livre de ce M. Duclos. Le cabinet de lecture était dé-

sert ; on lisait fort peu à cette époque. La porte de la rue s'ouvrit, et je vis entrer une jeune personne de quatorze à quinze ans, gracieuse et belle comme une héroïne imaginaire de *Faublas*. Elle venait rendre *Cœlina ou l'Enfant du mystère* de Ducray-Duminil, honnête homme, celui-là, mais remarquablement niais, et venait demander *les Orphelins du hameau*, du même auteur.

Mes dix-sept ans s'émurent de convulsions nerveuses devant cette ravissante fille ; le livre me tomba des mains ; elle le ramassa et me le rendit ; je voulus la remercier, et la remerciai en latin. Elle ne remarqua nullement mon trouble. Pendant que la dame du comptoir cherchait *les Orphelins du hameau* dans sa boutique, la belle enfant lutinait autour de nous avec une étourderie charmante ;

elle fredonnait : *Partant pour la Syrie*, romance de l'époque; elle bouleversait la bibliothèque; elle lisait les titres des ouvrages à haute voix; elle s'asseyait, se levait, s'asseyait encore; l'œil avait peine à suivre cette délicieuse mobilité d'enfant.

Madame Boyer, c'était le nom de la maîtresse du cabinet de lecture, trouva, trop tôt pour moi, le roman demandé. Elle le donna à la jeune fille, qui nous salua de la voix, du geste et du sourire, et sortit en courant.

Je demandai tout de suite à madame Boyer des renseignements sur son abonnée. Je voulus tout savoir. Elle se nommait Finon*** ; sa famille était distinguée et honorablement connue à Marseille ; elle demeurait dans le voisinage. Finon adorait la lec-

ture, et avait un esprit d'ange ou de démon, ou des deux à la fois.

J'ouvris *les Liaisons dangereuses*, et j'y cherchai le chapitre de la séduction. M. Duclos eut la bonté de m'apprendre, dans son livre, que le *cœur d'une belle* était une fleur aussi facile à cueillir qu'une rose dans un jardin qui vous appartient. J'aurais embrassé ce bon M. Duclos. En outre, le bon La Fontaine arrivait à l'appui avec sa morale :

Qu'il n'est verrous ni grilles
Qui soient les sûrs garants de la vertu des filles.

Le sage Montesquieu, homme grave, me confirmait aussi la chose dans ses *Lettres persannes;* je ne voyais dans le sérail de M. de Montesquieu que d'ardentes femmes qui languissaient d'amour en l'absence de leurs maîtres, et qui, en leur

absence, se repliaient, à défaut d'autres, sur les amants équivoques auxquels était confiée la garde du sérail. Ducray-Duminil me garantissait bien la vertu de ses femmes; mais je me moquais de Ducray-Duminil.

Ayant fait mes plans avec l'aide de Duclos, de La Fontaine et de Montesquieu, j'attendis mademoiselle Finon à la boutique, où elle venait tous les jours, car elle dévorait un roman en vingt-quatre heures. Je la revis donc le lendemain. La première minute fut consacrée à détailler les perfections de sa figure charmante; la veille, je n'avais eu le temps que d'admirer l'ensemble. Mademoiselle Finon avait les plus beaux cheveux châtains du monde, un front large et pur, des yeux pleins de douceur, d'intelligence et d'esprit, des sourcils admirablement

déliés, des dents de perles, et une bouche! une bouche inventée pour le premier baiser! La lèvre supérieure, arquée avec grâce, se découpait en cœur au milieu; un sourire continuel donnait un charme angélique à ce visage rose et frais, comme le soleil en fait rarement éclore dans les gynécées du midi.

Je cherchai longtemps une phrase pour entamer la séduction et ouvrir la campagne; Duclos et Montesquieu ne m'en fournissaient aucune pour la circonstance. Il me fallait débuter avec un éclat pour faire sensation. Tout ce qui me venait à l'esprit était du dernier trivial. Je relevais ma tête en arrière, je toussais légèrement, j'allongeais mon pied droit, je croisais mes bras, je fredonnais du *Jean de Paris*, mais je ne parlais pas. Enfin, je m'armai de ce courage qui animait les Valsain, les Val-

cour, les Valmont, et je me décidai à dire cette sottise : « Il paraît que mademoiselle aime beaucoup les œuvres de Ducray-Duminil. » Mademoiselle Finon me répondit :

— Oui, monsieur.

Me voilà dans le même embarras. Je me regardai au miroir, j'étais pourpré.

Après une sottise, je me lançai dans l'impertinence.

— Mademoiselle a-t-elle lu Faublas? lui dis-je en souriant, comme Valsain dans un conte moral de Marmontel.

— Non, monsieur, me répondit-elle.

Je me réfugiai dans un coin de la boutique pour me donner un bon coup sur le front; et, comme je me retournais pour réparer mon erreur, je vis la porte s'ouvrir et la céleste enfant disparaître avec toute son aimable légèreté.

— Comment donc, monsieur, allez-vous parler de Faublas à une jeune personne? dit aigrement madame Boyer.

Je feignis de ne pas entendre; je payai ma séance, et je sortis en chantant : *Tout à l'amour, tout à l'honneur*, de Boïeldieu.

Lorsque je me trouvai seul dans une rue écartée, j'échangeai ma figure riante contre une face de damné; mon teint s'anima de la teinte du désespoir. Si j'avais eu un pistolet dans la main ou une rivière sous les pieds, je terminais là le chapitre de mes séductions.

Je relus Duclos. Grand Dieu! que j'étais petit dans mon noviciat auprès de ce héros des boudoirs de Paris! Je relus les contes de La Fontaine et les nouvelles de Bocace. Combien je rougissais de ma gaucherie! combien j'étais éloigné de ces superbes

amoureux, qui n'entraient jamais dans une hôtellerie sans immoler le triple honneur de l'hôtesse, de sa fille, de la servante; qui n'entraient jamais dans une maison sans ravager tous les étages sous leurs invincibles passions, qui avaient enlevé autant de chevelures au beau sexe que le dernier des Mohicans aux Mingos, ses ennemis. « Oui, m'écriai-je, il faut réparer mon premier échec; à quoi servent la lecture et l'instruction, si l'on tremble devant une jeune fille comme un écolier devant son magister? A demain. »

Au coup de midi j'étais assis dans le cabinet de lecture, et je méditais sur un chapitre de *l'Hermite de la Chaussée d'Antin.* Il est parlé dans ce chapitre d'un mari vieux et brutal, comme tous les maris, qui a donné à sa jeune femme une douzaine de chemises évaluées douze mille

francs, laquelle femme a laissé soupirer un Sainval *quinze grands jours* ! Ce Sainval ne soupirait ordinairement que quinze minutes. Quel chapitre et quel Sainval ! Encore une pièce à l'appui.

Au milieu de mes réflexions mademoiselle Finon entra ; je me levai et la saluai avec respect, en renversant deux chaises. Elle ne fit attention qu'aux chaises renversées et se plaignit ensuite à madame Boyer d'une lacune de trente pages qui avait été pratiquée dans un volume de son roman par un lecteur anonyme. Voilà une bonne occasion, dis-je en moi-même. O Valcour! ô Valsain! ô Valmont! Je pris la parole.

— Mademoiselle, c'est moi qui ai déchiré ces trente pages.

— Vous me paierez le volume, dit madame Boyer en colère.

— Je vous le paierai, répliquai-je avec un sang-froid digne.

— Et pourquoi avez-vous déchiré ces feuillets ?

— Parce qu'ils auraient déplu à mademoiselle.

— Et qu'en savez-vous, monsieur ! dit la maîtresse de la maison.

— Si mademoiselle m'interroge, je répondrai.

Mademoiselle ne m'interrogea pas ; elle prit un autre roman et sortit.

Un instant après je sortis aussi, mais furieux cette fois plutôt que désespéré.

En traversant le quai du port je rencontrai un de mes condisciples. Il était habillé au dernier goût ; il avait beaucoup de breloques à sa montre, un nœud prodigieux de cravate, et un cordon de cheveux

en sautoir sur un gilet de satin ouvert à deux battants.

— Je suis brisé, me dit cet ami, brisé, anéanti : je mène une vie de Faublas. Voilà une lettre encore que je viens de recevoir de deux sœurs.

— Deux sœurs ! m'écriai-je en me raidissant en point d'admiration.

— Deux sœurs. Elles me poursuivent partout ; deux demoiselles jolies comme des anges ! Seize à dix-sept ans. Elles me donnent un rendez-vous pour ce soir.

— Tu iras ?

— Non. Vois-tu, il faut se faire désirer, c'est mon principe. Je leur ai répondu que j'avais des affaires ce soir, et au fait c'est vrai. J'ai fait la connaissance, au dernier bal du receveur, d'une dame belle comme Vénus, et qui m'a appelé son Adonis ; une brune qui a des cheveux noirs

comme mon chapeau et un pied comme mon petit doigt ; des yeux comme ça. Elle habite la campagne : je vais monter à cheval. Et toi, que fais-tu ? Comment vont les amours ?

— Je suis amoureux.

— Tiens, c'est drôle ! Moi, je ne suis pas amoureux. J'aime les femmes à la folie ; je les aime toutes, mais voilà. Et comment marches-tu avec ta passion ?

— Oh ! il n'y a que trois ou quatre jours...

— Trois ou quatre jours ! oh ! laisse-moi rire... J'en ai fait huit en quatre jours. Les femmes, vois-tu, ne demandent pas mieux..... Tu sais ce qu'a dit Piron ?..... Bien... Quel âge a-t-il, ton objet ?

— Quinze ans, je crois.

— Quinze ans ! c'est déjà roué, ça. Ecoute, il faut écrire... Il faut faire une dé-

claration... *Je vous vis, mademoiselle, et je connus l'amour*... avec d'autres bêtises de ce genre... Et tu signes Alfred, Eugène, Arthur...

— Sainval...

— Sainval, ce que tu veux; et tu demandes un rendez-vous pour demain. C'est bâclé. Tiens, voilà un cordon de cheveux d'une petite blonde, Euphrasie, que j'ai lâchée la semaine dernière. A la première lettre, elle donna dans le panneau. Ordinairement, moi, je n'écris pas de lettres; j'accoste une femme qui me plaît, à l'église, dans la rue, partout. Elle me dit : « Finissez, monsieur, passez votre chemin. » J'insiste. Elle me donne un coup sur le bras; je vais toujours : elle sourit. Je lui montre un billet; elle prend le billet. C'est un rendez-vous : c'est fini.

Je me prosternai devant mon ami, et je

le quittai pour écrire ma déclaration.

Ma lettre fut transcrite cinq fois ; elle était conçue selon les règles du style épistolaire de la rhétorique de Domairon. Je la mis au net sur du papier vélin, avec encadrement de fleurs jaunes et une vignette rose représentant Cupidon décochant une flèche sur un cœur ailé. Je signai Sainval.

Il me fallut attendre deux jours une occasion favorable ; lorsqu'elle se présenta, je m'approchai de mademoiselle Finon, et je lui dis, à voix basse : — Voici un billet que vous avez laissé tomber. Duclos m'avait enseigné ce moyen.

— Je n'ai point laissé tomber de billet, me dit la jeune personne ; et elle jeta bien loin ma lettre avec dédain. Il y eut une éclipse de soleil en ce moment pour moi : la terre trembla ; le sang me tinta aux tempes. Madame Boyer ramassa la lettre et

me la rendit, en me disant que son cabinet de lecture était une maison honnête, et que je l'obligerais de n'y plus rentrer.

— Si vous n'étiez pas une ignorante, m'écriai-je dans une excitation de colère qui me sauva d'un évanouissement, vous sauriez que Duclos, que Bocace, que La Fontaine, que Louvet, que Montesquieu...

Madame Boyer, épouvantée, cria au secours; je pris la fuite pour éviter les anathèmes des voisins.

A ma première entrevue avec mon condisciple, je lui contai l'aventure.

— Figure-toi, lui dis-je, qu'elle a jeté ma lettre à tous les diables.

— Très-bien.

— Comment, très-bien?

— Sans doute; elle a voulu te donner une leçon. Tu lui remets un billet, à la

petite, devant la vieille; la petite s'effarouche; c'est juste. La même chose m'est arrivée avec Zoé, l'autre jour. Elle se promenait avec sa tante; je lui montre ma lettre, et elle retire brusquement ses mains. Il faut savoir s'y prendre à propos, mon ami.

— Mais pourtant, j'ai lu dans Duclos...

— Il n'est pas question de Duclos; tu es un enfant. Te voilà maintenant chassé du cabinet de lecture; il faut aborder ta belle le soir, quand elle prend le frais, sur la porte de sa maison. Attends la nuit surtout, et du courage, je te garantis le succès.

Le soir, au tomber du crépuscule, je commençai ma promenade dans la rue de mademoiselle Finon. Elle brodait derrière

la vitre, et regardait la rue à chaque échappée d'aiguille. Quatre fois nos yeux se croisèrent, et je crus remarquer sur son beau visage, sous vitre, une trace de repentir. Cela va bien ! dis-je en moi-même; et le pavé devint plus doux à mes pieds que le velours.

La nuit venue, mademoiselle Finon se leva comme une brillante étoile sur l'horizon de sa porte. Ah! dis-je tout bas, elle attendait la nuit! C'est égal, point de précipitation. Ne brusquons rien, l'affaire est en bon chemin. O quelle nuit! *Qualis nox! Dii, Deæque!* — O Tibulle! O Catulle! — *Cras amet qui nunquam amavit;* « qu'il aime demain celui qui n'aima jamais! » O Bocace! comme ils ont connu le cœur des femmes! Quelle folie de remettre une lettre devant madame Boyer! Où donc avais-je la tête?

La voilà toujours! qu'elle est belle! et elle m'attend!

> Quand on attend sa belle
> Que l'attente est cruelle!

Joconde! musique de Nicolo.

> Aussi qu'il sera doux
> L'instant du rendez-vous!

Elle a souri! femme rendue! enfin en voilà une! c'est la première, mais elle me coûte cher! Avançons.

J'interrompis brusquement la ligne droite de ma promenade, et je m'avançai avec audace vers la porte où rayonnait l'ange de mon amour. Ma lettre était roulée dans ma main.

Je m'inclinai respectueusement; elle ne bougea pas; elle me regardait.

— Mademoiselle, lui dis-je, excusez une indiscrétion qui prend sa source...

Elle m'interrompit :

— Que deman 'ez-vous, monsieur? me dit-elle d'une voix douce, mais décidée.

— Vous voyez à vos pieds...

J'entendis un grand éclat de rire, et un bruit de porte qui se fermait sur mon front incliné de respect.

Je restai cinq minutes plus pétrifié que la pierre de cette porte. L'éclat de rire roulait dans ma tête, comme une vibration dans une cloche, et rien n'était horrible à mes yeux comme cette porte muette et désolante qui venait d'écraser dans l'air mon amoureuse déclaration. Pour m'achever, une rude voix d'homme me tomba perpendiculairement sur la tête avec cette brusque interpellation :

— Que faites-vous là, monsieur ?

C'était le propriétaire de la maison qui, m'ayant vu rôder, dans la rue, depuis une heure, se tenait en garde contre moi, au milieu des embûches de la nuit.

Les larmes aux yeux, je m'éloignai du théâtre de mon infortune consommée, et je rentrai chez moi avec une de ces fièvres qui n'ont pas été classées par les médecins. En apercevant sur ma table Duclos, La Fontaine, Bocace, Montesquieu, Louvet, je fus saisi d'une atroce ébullition de colère :

— Scélérats ! m'écriai-je, vous ne jouirez plus désormais du fruit de vos impostures ! et je les déchirai avec une volupté de vengeance qui me faisait du bien. A mesure que je déchirais, je surprenais encore çà et là des phrases qui crispaient mes

doigts : « Le marquis de Blanzé faisait la
» conquête d'une femme en prenant une
» prise de tabac ; — Valsain mesurait, à
» boisseaux, les anneaux de ses victimes,
» comme on fit pour les chevaliers romains
» après la bataille de Cannes ; — femme
» attaquée, femme séduite, telle était la
» devise de Valmont. » Je les foulais aux pieds, eux et leurs devises. J'en voulais surtout à Montesquieu ; j'avais son buste ; je le décapitai.

Le lendemain, je partis pour un long voyage, où je ne trouvai que des hôtelleries habitées par la décence et la vertu ! Oh ! si j'avais tenu Bocace et La Fontaine sous mes pieds !

Dix-sept ans après, me trouvant dans un salon de Paris, l'été dernier, j'entendis annoncer une dame dont le nom et la figure me frappèrent. Je me glissai sur un

fauteuil, à côté d'elle, et j'engageai la conversation. Je trouvai cette belle personne fort spirituelle, et pleine de charme dans l'entretien. Quelques paroles négligemment tombées de sa bouche me plongèrent en rêverie, et me donnèrent des émotions inexplicables, de vagues souvenirs; je me recueillis pour rentrer dans ma vie et fouiller mon passé. Je me hasardai à lui demander son prénom.

— Joséphine, me dit-elle.

— Joséphine... ou...?

— Finon.

— Oui, c'est cela; c'est vous.

Et je me nommai; et je lui rappelai le cabinet de lecture, le billet si mal reçu, la porte si bien fermée. Elle se souvint de tout. Je la considérai avec un plaisir extraordinaire. Dix-sept ans n'avaient pas dérangés les lignes de cette harmonieuse

figure; c'était toujours cette bouche en cœur qui s'ouvrait sur deux arcs de perles fines, toujours ce sourire, et cette fraîcheur du beau temps.

— Me permettrez-vous, lui dis-je, de reprendre ma passion à la porte où je l'ai laissée, il y a dix-sept-ans.

— Vous ne seriez pas plus heureux aujourd'hui, me dit-elle; êtes-vous duc ou carmelin?

— Non, madame.

— Eh bien! je veux mourir duchesse ou carmélite.

—Les femmes sont plus fortes qu'on ne croit.

— Oh! certainement, monsieur; elles ne sont faibles que dans les romans et les contes.

— Et Bocace, madame?

— Bocace est mort vierge et martyr.

LE RHONE.

LA CHRONIQUE DE GABRIELLE DE VERGY.

Le Rhône est aujourd'hui une grande route qui se précipite de Lyon à la mer, emportant, dans ses profondes ornières, les roues des diligences à vapeur. En douze heures, le voyageur passe de l'île Perra-

che à la tour papale d'Avignon. Il faut remercier le Rhône d'avoir destitué les messageries du Midi. On ne rencontre plus, sur les poudreux et ennuyeux chemins de Valence et de Montélimart, que de rares voyageurs, ceux qui redoutent, par tradition, le formidable passage du pont du Saint-Esprit.

Le Rhône, après avoir avalé la Saône, aux portes de Lyon, fait lever, à chaque instant, une toile sur un nouveau décor. Le paquebot vole comme la flèche fluviale des cartes de géographie. On dit bientôt adieu aux belles campagnes cultivées, joie des laboureurs, deuil des artistes. Voici les grèves empanachées de roseaux, les alluvions mobiles, les archipels flottants, les collines écartelées de verdure et d'aridité. Voici la nature bouleversée du Midi : la terre des passions ardentes, des soleils qui

brûlent, des vents qui déracinent, des montagnes qui secouent toute végétation pour recevoir, à flanc nu, les pluies, la foudre, l'ouragan. A droite et à gauche, c'est une histoire qui se déroule; histoire que les livres n'ont pas écrite, et dont les pages sont sculptées avec des ruines sur le sommet des roches. A tous les contours d'horizon, c'est un nouveau paysage qui se révèle environné d'un passé mystérieux. Ce sont des châteaux-forts, des donjons, des remparts qui n'ont plus rien à garder, des créneaux qui n'ont plus rien à défendre : une tour isolée parmi des ruines, comme une dernière pièce sur un échiquier dévasté.

D'où nous viennent ces débris? Chacun d'eux a sans doute un histoire à nous dire: il faudrait gravir toutes ces montagnes et leur demander à tous le récit de tant de

scènes de deuil, de sang, d'incendie, dont ils furent les acteurs; mais le Rhône vous emporte; on passe devant ces hiéroglyphes percés à jour et noircis par les torches, sans qu'une voix, sortie de ces vallons, vous en ait donné le sens. A peine si la tradition de ces contrées ose vous faire remonter aux guerres de religion, pour vous expliquer confusément les désastres qui ont amoncelé tant de ruines. De ces terribles drames qui ont couru, échevelés, sur ces crêtes volcaniques, on ne devine que la péripétie; elle est clairement écrite dans son caractère de désolation; cela suffit d'ailleurs. Que peut ajouter le nom des victimes à l'intérêt des tombeaux? En est-il moins imposant, ce cours d'histoire et de philosophie que le Rhône professe en douze heures et en soixante lieues? Ont-ils été tourmentés, les habitants de ces mal-

heureuses contrées baignées par le fleuve! En ont-ils subi de déplacements et de révolutions!.. D'abord, ces villages se sont établis sur les rives pour boire l'eau du Rhône, avec la foi dans un tranquille avenir; puis ils se sont réfugiés sur les crètes, à la voix des guerres religieuses; aujourd'hui les voilà redescendus, à la voix de la tolérance et de la civilisation. Le fleuve paternel bénit de ses deux bras la rive catholique et la rive luthérienne, et leur donne à toutes deux une égale part des vins généreux qui portent son nom.

Un jour quelque chroniqueur recueillera ces pages de ruines éparses dans la vallée du Rhône; et il fera un beau livre, un livre à défrayer le répertoire futur des drames de la nouvelle école. Je voudrais que Victor Hugo et Alexandre Dumas vinssent fouiller dans ces débris, pour en ex-

humer toute une galerie nationale de héros, de chevaliers et de martyrs.

C'étaient de terribles acteurs d'épopée, ces hommes à la tête brûlée par les vins du Rhône, brûlée par le soleil du Midi, ou par la bise qui souffle du mont Ventoux; ces hommes idoines au vice, comme à la vertu; fanatiques de religion, de gloire, de chevalerie, d'amour; entretenant toutes les passions à la fois; ne faisant de leur vie qu'une longue bataille; ne vivant que pour la gloire de mourir. De ce nombre étaient les Roquemore, qui bâtissaient un château à sept tours sur le piédestal d'un rocher; ou ce formidable baron des Adrets, qui, du haut de son manoir du Rhône, donnait au pape de cruelles insomnies et des déplaisirs mortels. Je voudrais que Victor Hugo vînt recueillir ces mélancoliques entretiens que

se font la dernière tour de Roquemore et le dernier bastion des Adrets, la nuit, aux étoiles, lorsque l'impétueux vent d'Avignon, héritier des haines pontificales, secoue, comme un bélier romain, ces vieilles murailles des enfants de Calvin et de Luther. C'est là que *la pensée est mêlée au granit*, ainsi que l'a dit le poète. Le pied des ravageurs s'est profondément appuyé sur ces rocs. Les vengeances s'y accomplirent sans pitié. Pas un grain de cette poussière qui n'ait passé au crible du vainqueur ; pas une de ces pierres qui ne garde encore l'empreinte des ongles et des dents. Rien ne fut fait à demi : après l'épée, le poignard ; après le poignard, l'incendie. Le sang sur la pierre, la flamme sur le sang. Oh ! le Midi a toujours admirablement consommé les dévastations.

C'est un bien douloureux plaisir de sui-

vre ainsi, dans toutes ses sinuosités, ce musée de ruines, sans prendre la moindre fatigue, comme si l'on feuilletait un album, dans son cabinet, et qu'une main officieuse en tournât les pages. On s'abonne, avec mélancolie, à l'étude de cet étrange paysage qui finit et recommence à tous les horizons. Le Rhône semble couler dans le vallon d'un cimetière sans fin, et il coule gaîment; il agite ses vagues joyeuses; il n'a rien changé, lui, dans son métier de fleuve. Il porte à la Méditerannée les larmes tombées des paupières du mont Saint-Gothard : chemin faisant, il jette, comme le Nil, son limon nourricier aux campagnes arides; c'est toujours le Rhône d'Annibal, de César et de Constantin. Beaucoup de voyageurs partagent avec le fleuve son heureuse insouciance : ils causent, rient et fument; ils parlent des vins

du Rhône, des chemins de fer, de la guerre d'Espagne, de la cuisine au beurre, des soieries de Lyon, de la pluie et du mistral. Les grandes ruines passent... c'était bien la peine de se faire ruines pour ne pas obtenir un regard de pitié! Quelquefois pourtant, la dévastation est si large sur la montagne voisine, qu'elle impose le silence et attire l'attention. Une voix s'adresse au marinier provençal qui traverse le pont.

— Comment appelez-vous ce village ?

— Cruas, répond le marinier ; et il va reprendre son poste à la proue.

— Cruas ! répète-t-on dans les groupes. Quel diable de nom !

Un monsieur prend la parole et dit gravement :

— Je crois avoir entendu Gruas.

— Non, monsieur, Cru, Cruas.

— Je ne connaissais pas ce village.

— Il est joliment démoli !

— Voilà les forteresses que l'on construisait du temps où l'on se battait avec les flèches.

— Avec deux coups de canon, aujourd'hui !

— Ah ! la poudre !

— Cruas.

— Gruas.

Et la grande ruine a passé.

Toutes les conversations cessent, lorsque l'on entre dans ce magnifique détroit bordé sur les deux rives par les ruines élégantes du château de Beaucaire et par la masse imposante du château de Tarascon. C'est un site hors de ligne ; il y a du paysage pour tous les goûts. Le négociant y retrouve le pré de la foire européenne de juillet, les fraîches allées si vivantes pendant un mois, si ta-

citurnes le reste de l'année; l'industriel y admire le plus beau pont de fer que les Séguin aient suspendu; l'artiste se met en rêverie devant cet admirable ensemble, où tout est grand et lumineux, le Rhône, les châteaux, la campagne, l'horizon.

Alors, les érudits racontent leurs histoires, filles légitimes ou non de la localité. La tour de Tarascon est un trésor de chroniques : hélas! elles sont toutes sanglantes, et la dernière, et malheureusement la plus incontestable, est contemporaine de la terreur de 93! La tour de Tarascon est la sœur criminelle de la glacière d'Avignon. Ce n'est qu'avec peine que l'on se décide à admettre tant de vérités désolantes, au pied de ce château doré par le soleil, si calme dans son cadre d'azur, si voluptueusement endormi au bord du fleuve. Ce n'est qu'en se retournant de

l'autre côté du Rhône, où sont les ruines, que l'on peut se convaincre de la fécondité de cette terre qui a produit de terribles et d'inexorables passions. Le nom du roi Réné jette quelques souvenirs de joie autour de ce manoir.

En Provence, on rencontre à chaque pas le roi Réné : c'était un prince qui avait peu d'argent, mais beaucoup de châteaux : je lui en ai compté cinquante. Il animait ces résidences de sa gaîté proverbiale ; c'est avec un profond chagrin que je me suis prouvé qu'un roi si bon était fou ; il faisait des rêves de malade et mettait ses rêves en procession. Aix a conservé longtemps ce drame, moitié sacré, moitié profane, complètement fou dans ses deux parties, et que la capitale de la Provence devait au génie délirant de Réné. J'ai vu cette procession, dans mon enfance, et j'é-

prouvai un sentiment pénible à cette saturnale baptisée ; sentiment qui ne s'est plus effacé. Les commentateurs se sont mis à l'œuvre, et ont expliqué, de la manière la plus édifiante, *le jeu du chat* et les *traîneurs de ruisseaux*; ils ont dit que le chat était l'image du diable, ce qui est une calomnie gratuite contre les chats, et que les *tirassouns* étaient aussi l'image des pécheurs endurcis : cela prouve seulement que les commentateurs ont besoin d'être commentés. Le roi Réné faisait des vers assez mauvais, même pour un roi ; il peignait aussi ; sa peinture était comme sa poésie, c'est pour lui qu'Horace a fait son vers, *ut pictura poesis :* il travaillait même pour le théâtre ; il composait des mystères en vers, et les faisait jouer dans ses châteaux, où il s'applaudissait. C'est à Tarascon qu'il a donné ses meilleures pièces :

les chroniqueurs en ont conservé des fragments. Telle qu'elle est enfin, cette vie du petit roi provençal a servi d'intermède bouffon à des drames qui ont ensanglanté le Rhône : il en est un surtout qui caractérise l'époque de ces contrées, qui explique les ruines, qui donne le mot de ces énigmes de vengeances que le fleuve a gardées sur les pics de ses montagnes. C'est une épouvantable histoire, qu'on voudrait révoquer en doute, si elle n'était attestée par tous les auteurs contemporains : on la raconte devant le château de Tarascon.

Amour, tu perdis Troie! s'écrie La Fontaine dans sa bonhomie; l'amour a bien perdu d'autres choses. Sans remonter au Paradis terrestre, on rencontre le doigt d'une femme à toutes les révolutions. Les administrateurs des empires, qui voient

toujours les choses de haut, font du machiavélisme gouvernemental à pure perte; arrive une petite intrigue de boudoir, et tout craque sous les pieds des rois et des empereurs. Lucrèce fait tomber la monarchie romaine; Virginie abat la tyrannie des décemvirs; une blonde Campanienne arrête Anibal; Cléopâtre tue la liberté à Actium. Ensuite nous trouvons Irène à Byzance, Clotilde à Tolbiac; Agnès Sorel qui perd la France, Jeanne d'Arc qui la sauve : des femmes partout. Puisque le monde est condamné à la fièvre intermittente des révolutions, mieux vaut encore les devoir aux femmes qu'aux avocats. J'aime mieux Cléopâtre que Démosthènes; la liberté romaine a fait une plus belle mort que sa sœur grecque : la plus chaude philippique ne vaut pas la galère triomphante de Cidnus. L'amour est donc le

père des ruines ; voici une nouvelle preuve à l'appui.

Vers la fin du douzième siècle, le roi d'Aragon et le comte de Toulouse étaient en guerre ; ce qui contrariait vivement Henri II, roi d'Angleterre, prince médiateur s'il en fut. Henri résolut donc de concilier les deux ennemis, et il fit les frais d'une cour plénière qui se tint à Beaucaire, et à laquelle il se fit représenter. Les fêtes furent splendides : pour en donner une idée, il suffira de dire que le sire Bertrand de Simiane enfouit dans de longs et larges sillons une prodigieuse quantité de monnaies d'or, et que le sire de Venous ne trouva rien de mieux à faire, pour éclipser cette action généreuse, que de brûler vifs trente de ses plus beaux chevaux. Beaucaire a eu le bonheur de voir cela.

Les seigneurs abondaient : on remar-

quait entre tous, non pas à cause de lui, mais à cause de sa femme, le sire Raymond de Roussillon; rien n'était doux à voir, dans cette fête, comme madame Marguerite, dont la vive jeunesse se détachait si bien sur le fond sombre de la laideur et des soixante ans de son mari.

Raymond n'avait pas de largesses à faire, point d'hécatombe équestre à sacrifier; il montrait sa femme, avec cette complaisance d'ostentation que les vieux maris affectaient à l'époque singulière dont nous parlons. Les jeunes chevaliers qui ardaient au soleil de Beaucaire félicitaient le mari sur sa bonne mine et l'opulence de ses vêtements seigneuriaux; puis ils perçaient de leurs yeux noirs le voile de Flandre de madame Marguerite, et s'offraient pour tenir la bride du palefroi à la rentrée au castel. Perdu au milieu de tous ces chevaliers

amoureux, marchait un jeune page de dix-huit ans, qui ne disait rien, mais qui échangeait un regard de flamme avec madame Marguerite, toutes les fois que la belle châtelaine se retournait pour secouer la poussière de sa robe ; et elle se retournait souvent. Ce page était de la suite de Raymond de Roussillon ; il se nommait Cabestaing.

Cabestaing avait de beaux cheveux blonds, comme tous les pages ; ses joues étaient roses et ses yeux bleus; mais son amour était brun. Il avait le malheur d'être poète. Les poètes ont la manie de faire des vers à leurs maîtresses, et le défaut de les égarer; les vers une fois perdus, c'est toujours le mari intéressé qui les trouve. Cabestaing laissa tomber une *sirvente* qu'il venait de composer. Un autre page jaloux ramassa l'amoureuse poésie et la re-

mit au sire de Roussillon. Les marchands forains qui plantent leur tente sur le *pré* de Beaucaire occupent aujourd'hui la place où ces choses se passaient, six cents ans avant eux.

Le sire de Roussillon, la nuit venue, rentra au manoir, peu éloigné de Beaucaire. Il s'enferma dans son oratoire, et lut et relut les vers de Cabestaing. Ces vers s'adressaient évidemment à Marguerite, bien que le nom de la dame ne fût pas cité. D'ailleurs le jaloux mari avait déjà conçu des soupçons, et la sirvente achevait de les confirmer.

Au point du jour il appela Cabestaing.

— Ces vers sont de toi? lui dit-il en lui lançant au visage les éclairs de ses yeux gris.

Le pauvre Cabestaing se troubla. Com-

ment dissimuler à dix-huit ans, et dans l'état de page? — Oui, répondit-il, ces vers sont de moi.

— Et à quelle belle dame les as-tu adressés, dit Raymond.

Ici le page éprouva des frissons sur la langue; il connaissait la férocité de Raymond, il trembla non pour lui, mais pour sa noble maîtresse; il essaya de composer des mots, il ne rendit que des sons rauques et inarticulés.

Une voix de tonnerre répéta l'écrasante interrogation :

— A quelle belle dame les as-tu adressées?

— Grande sainte Marthe! dit Cabestaing au fond du cœur, inspirez-moi.

— Veux-tu répondre? s'écria Raymond, en secouant avec brutalité le bras convulsif du page.

— Eh bien ! répondit Cabestaing, les yeux baissés, j'ai fait ces vers pour madame Agnès de Tarascon, votre belle-sœur.

Sainte Marthe avait exaucé Cabestaing. Madame Agnès n'était pas en pouvoir de mari ; ces vers ne la compromettaient que faiblement.

Raymond respira, comme un homme qui échappe à un péril de mort. Pourtant il voulut poursuivre l'affaire et mettre sa conscience de mari tout-à-fait en repos.

— A madame Agnès ! dit-il.

Le page affirme d'un signe de tête.

— Eh bien ! suis-moi au château de Tarascon ; je veux montrer tes vers, devant toi, à ma belle-sœur.

Le page retomba en convulsion.

Raymond, ayant renouvelé son ordre par un signe brusque, sortit de son ora-

toire et descendit dans la cour, suivi de Cabestaing. Ils montèrent à cheval et galopèrent jusqu'au Rhône. Le page fut tenté de se précipiter dans le fleuve, mais la pensée de Marguerite le retint. — Elle est morte si je meurs, dit-il; ayons le courage de vivre pour la sauver.

Le seigneur et le page montaient l'escalier du château de Tarascon, et ils étaient vivement émus tous deux. On les introduisit aussitôt dans l'appartement de madame Agnès. La noble demoiselle travaillait à une tapisserie réprésentant la procession de la *Tarasque*, elle se leva devant son beau-frère : elle était aussi belle que sa sœur.

— Madame, dit Raymond, savez-vous à qui ces vers sont adressés; reconnaissez-vous cette main?

— Madame Agnès regarda Raymond, re-

garda le page, prit les vers, et les lut avec lenteur, pour se donner le temps de réfléchir. A la dérobée, elle lançait un coup-d'œil sur Cabestaing, dont la contenance était digne de pitié.

Oh ! il faut tomber à genoux devant l'intelligence sublime des femmes ! Mettez un homme, un diplomate, à la place de madame Agnès, et tout sera perdu. La noble demoiselle de Tarascon reçut d'en haut la soudaine illumination qui ne manque jamais à son sexe ; elle se tourna vers Cabestaing, lui lanca un regard habilement composé de reproche, et lui dit en secouant la tête :

— Ah ! Cabestaing, les amants du temps de madame Béatrix étaient plus discrets que ceux de notre temps !

Cabestaing se jeta aux pieds de madame, en criant : Pardon ! Le sire Raymond

était le seul de cette scène qui se méprenait sur la nature du pardon sollicité.

Raymond fut au comble de la joie ; il demanda une copie des vers, promit le secret, et ramena Cabestaing au manoir, en lui promettant de l'envoyer en Palestine pour le marier, à son retour, avec madame Agnès.

Hélas ! la noble dame de Tarascon habitait un pays où les passions éclatent au cœur à l'improviste, et avec une violence qu'aucune prière à Sainte-Marthe ne peut comprimer ; elle avait vu Cabestaing si beau dans l'éclat de ses larmes et le délire de son désespoir, qu'elle conçut pour lui, sur l'heure même, un amour effréné. La jeune fille ne recula pas même devant l'idée de se faire la rivale de sa sœur Marguerite ; elle foula sa tapisserie aux pieds, apprit par cœur les vers du page, et écri-

vit avec un diamant le nom adoré sur tous les vitraux du castel.

Cabestaing gardait fièrement sa foi à madame Marguerite ; mais la reconnaissance le poussait quelquefois, et trop souvent même, sous les murs du château de Tarascon. Il faisait des visites de politesse à la belle Agnès, et lui improvisait de petits madrigaux pleins de respect et de dévoûment. Agnès prenait les mains du page dans les siennes par pure amitié, lui parlait de la Palestine, lui demandait quelles couleurs il adopterait à son premier tournoi ; ensuite, elle lui servait des dattes et des limons sucrés sur un plateau d'argent.

Les absences de Cabestaing furent remarquées au château du sire de Roussillon. Un soir, à souper, madame Marguerite laissa tomber nonchalamment quelques paroles à ce sujet.

— Ah! dit Raymond, en riant et d'une voix mystérieuse, notre beau page veut entrer dans la famille; il a suivi mes conseils.

Marguerite ne comprit pas ces paroles, mais elle pâlit.

Se rassurant un peu, elle demanda l'explication de cette phrase mystérieuse.

— Elle n'est plus mystérieuse pour nous, dit Raymond; Cabestaing veut épouser madame Agnès, votre sœur.

— Cabestaing est l'amant de ma sœur! dit Marguerite.

— Vous êtes la seule à l'ignorer répondit l'époux.

Marguerite ne demanda plus rien; mais à sa première entrevue avec Cabestaing, elle lui ordonna de faire une chanson contre madame Agnès, qui serait en même temps, une hymne d'amour adressée à

Marguerite. Le timide Cabestaing obéit, et donna sa poésie à double face à madame Agnès.

Marguerite, décidée à mourir, fit remettre cette pièce de vers au sire de Roussillon.

Le mari outragé résolut de tirer une horrible vengeance de l'affront reçu. Il appela Cabestaing, le conduisit dans un lieu écarté et l'assassina. Il lui coupa la tête, lui arracha le cœur, et déposa ces horribles trophées dans son *carvaïol.* Après cette expédition, il rentra au château, et donna le cœur au cuisinier, en lui recommandant de l'apprêter comme un morceau de venaison.

Au repas, le dialogue suivant, que j'extrais textuellement de la longue chronique, s'établit entre la dame et l'époux :

— Madame, savez-vous de quelle viande vous venez de faire si bonne chère?

— Je n'en sais rien, sinon qu'elle m'a paru exquise.

— Vraiment, je le crois volontiers; aussi est-ce bien chose que vous avez le plus chérie, et c'était raison que vous aimassiez mort ce que vous aimâtes vivant.

— Que voulez-vous dire? s'écria la dame Marguerite.

Alors, Raymond, ouvrant son *carvaïol*, en tira la tête sanglante de Cabestaing.

Marguerite, à cet affreux spectacle, perdit la vue et l'ouïe, *lo veser et l'auzir*; puis, reprenant ses sens, elle s'écria : « Oui, je l'ai trouvé tellement délicieux, ce mets, que je n'en mangerai jamais d'autre; à bon droit m'avez rendu ce qui fut toujours mien. Et elle s'élança par la croisée sur le pavé de la cour.

Le récit de ce terrible événement mit la contrée en émoi. Les parents de Marguerite et de Cabestaing se liguèrent contre Raymond. Alphonse, roi d'Aragon, parut lui-même sur les terres du chevalier assassin; on s'empara de sa personne, on incendia son château, et les dépouilles mortelles du page et de sa dame furent ensevelies dans la même tombe.

Dubelloye s'est emparé de cette chronique provençale, et en a composé sa *Gabrielle de Vergy*. Rendons au Midi ce qui est au Midi, et au Nord ce qui est au Nord.

FÊTES DE JUPITER EN 1842.

I.

On a créé depuis douze ans, chez nous, une multitude de religions stupides; et, chose singulière! pendant que la police tolérante permettait à M. Châtel de se nommer Dieu, personne n'a songé à profiter

de notre luxe de liberté religieuse pour remettre en lumière et en action le paganisme, cette chose si amusante qui a diverti les deux plus grands peuples de l'univers. En France, un pareil oubli est inconcevable. Lorsque 1830, avec son millésime sonore, nous réveilla en sursaut, il y avait à Paris mille poètes de cinquante ans, tous vigoureux et rouges d'oreille, qui, sous l'empire, avaient prié vingt fois Apollon de leur prêter sa lyre d'or ; avaient invoqué les chastes nymphes du Permesse; avaient bravé les fureurs de Neptune et célébré Phœbus et la triple Hécate : et pas un de ces favoris des neuf sœurs n'eut l'idée de se faire le Châtel de Jupiter, de Neptune et de Vulcain, cette grande et homérique trinité.

Ces poètes, cependant, n'étaient pas retenus par le moindre scrupule chrétien;

ils avaient sucé avec le lait la philosophie de Voltaire et de Pigault-Lebrun ; ils connaissaient mieux le rituel de l'Olympe que celui du Vatican, les gémonies que le martyrologe, l'eau lustrale que l'eau bénite, les poésies érotiques de Tibulle que les chastes épîtres de saint Paul. Ces hommes qui devaient leur fortune, leurs positions, leurs préfectures, leurs recettes générales, aux Dieux immortels qu'ils célébrèrent sous Napoléon, auraient pu se cotiser par reconnaissance et acheter par actions le temple grec de la Madeleine, alors en disponibilité; là ils auraient relevé la statue de Jupiter tombée sous le pied de Constantin. Pontoise leur eût fourni ses corybantes et ses hécatombes de taureaux, l'Opéra ses chœurs, l'Académie ses poètes classiques, Bosio ses statues, le bois de Boulogne son allée de pins consacrés au maître des dieux.

Nous reconnaissons que ce vieux culte ainsi restauré ne devait vivre au plus qu'un lustre ou qu'une olympiade, mais dans ce court espace de temps que de joies antiques, que d'ineffables révélations nous aurions exhumées de ce vieux globe ennuyé qui a deux fois enseveli ses voluptés puissantes sous le déluge d'eau de Noé, et sous le déluge de feu d'Attila ! La science même eût tiré un immense profit de ce galvanisme du cadavre païen. La comédie française aurait vu refleurir les beaux jours de Thalie et de Melpomène; Terpsichore et les Grâces décentes auraient retrouvé des autels, rue Lepelletier ; le boulevard des Capucines aurait chanté l'hymne séculaire d'Horace, et l'Académie des inscriptions et belles-lettres aurait appris le latin, et peut-être le grec.

Au reste, cette exhumation du rit an-

tique ne pouvait être pour la nation française qu'un caprice éphémère comme le culte de M. Châtel, le rêve de saint Simon et la résurrection des Templiers, mais elle devait se présenter sous un aspect plus sérieux aux Grecs modernes, nos contemporains. Ce peuple, après avoir repris son nom, sa langue, son pays, son costume, avait peut-être le droit de reprendre sa religion. Nous ne saurions donc blâmer la tentative qui a été faite, l'an dernier, dans un coin du Péloponèse, et qui sera le sujet de ce récit.

Toute la Grèce contemporaine connaît MM. Théodore Colocotroni et Ralli, qui ont acquis une fortune immense avec intelligence et probité. Ces deux négociants, retirés des affaires, habitaient une charmante maison de campagne dans la fraîche vallée d'Andrizena. Cette résidence avait

le défaut d'être trop belle; on y goûtait cette satisfaction perpétuelle qui engendre l'ennui. La pureté de l'air et les aromates y entretiennent la santé ou la rendent à ceux qui l'ont perdue; le site est ravissant de contrastes et de richesses végétales. Les collines ressemblent à des palais à cent étages habités du vestibule à la cime, et entremêlés de jardins en spirales, de bouquets d'oliviers, de laurier-thym et d'acacias. Mille ruisseaux ceignent ces collines de leurs limpides écharpes d'argent ; et du milieu des masses de verdure confuse s'élèvent çà et là de riants cyprès, qui perdent au soleil leur caractère funèbre, et ressemblent à des aiguilles égyptiennes qu'une reine gigantesque a secouées de sa robe en arrivant d'Alexandrie au golfe de Modon. L'horizon est bordé par la chaîne du Taygète, dont les vives et immenses

arêtes de granit prennent, selon les caprices des nuages et du soleil, toutes les nuances tranquilles depuis le gris perle jusqu'à l'azur le plus velouté.

Quand on n'est ni peintre ni poète, et qu'on a répété vingt fois le jour, pendant trois ans, cette phrase : Oh ! que ce paysage est beau ! Ce paysage devient enfin insupportable comme toute chose belle ou hideuse qui vous saute aux yeux éternellement, et dont on ne sait que faire. C'est ce qui advint à messieurs Colocotroni et Ralli dans leur résidence d'Andrizena. Ils avaient épuisé toutes leurs formules d'admiration, tous leurs sujets d'entretien sur leur histoire nationale, antique et moderne; ils s'aperçurent même un jour qu'ils venaient de prendre en aversion un joli bois de myrthes où se dérobait pudiquement comme une jeune fille nue la plus fraîche

rotonde de marbre blanc que Paros ait envoyée aux architectes de Coron. « Ah ! s'écria Colocotroni en levant ses bras vers le ciel, selon l'usage des héros affligés, ah ! mon cher Ralli, nos aïeux étaient plus heureux que nous dans ces mêmes lieux ! pour nous, un bois n'est qu'un terrain planté d'arbres ; mais pour nos ancêtres, un bois était l'asile saint des plus aimables divinités de la terre ; et cette frayeur secrète ou cette volupté douce que le cœur ressentait sous les arbres de notre pays annonçait partout la présence des immortels. »

Cette exclamation patriotique fut un trait de lumière pour Ralli. « Je crois, dit-il, que nous avons commis une grande faute en ne demandant pas au congrès de Vérone l'autorisation officielle de restaurer chez nous le culte de Jupiter. A coup sûr, M. de Châteaubriand nous aurait appuyés,

lui qui a fait un si beau livre tout païen avec ses *Martyrs*. Mais qu'importe l'autorisation du congrès! Je ne vois pas trop qui pourrait nous empêcher de continuer l'œuvre de nos pères après un entr'acte de quelques mille ans, ce qui n'est qu'un coup de balancier sur l'horloge de l'infini. »

Colocotroni prit une pose homérique, et, s'avançant tel qu'un dieu vers son ami, il lui dit: « La sagesse a parlé par ta bouche, ô mon ami! le plus cher d'entre ceux qui ont cueilli le cytise avec moi sur le flanc du Taygète paternel aux jours de ma jeunesse d'or. Quel serait le mortel assez insensé qui oserait s'opposer à notre dessein généreux? »

— Mon cher compatriote, dit Ralli, la Grèce sans Jupiter est comme notre alphabet sans l'*alpha*. On voit qu'il manque au-

tour de nous quelque chose de riant qui complète la vie. Nous avons l'imagination de nos pères, et nous n'avons pas la variété infinie de leurs amusements. Aussi l'ennui nous dévore. Nous sommes Grecs, il faut donc que nous pensions en Grecs. Que les Bavarois positifs ne voient dans le soleil qu'un globe de feu, dans la lune qu'une planète stupide, dans la mer qu'un amas d'eau salée habitée par des poissons, dans le vent qu'un phénomène de dilatation atmosphérique, c'est très-bien ; les Bavarois font leur métier ; mais à nous il nous faut Apollon, Hécate, Neptune, Amphytrite, Eole et tout le reste. Les vérités physiques nous tuent ; il nous faut des mensonges poétiques, et nous vivrons.

Cette idée fut, dès ce moment, mûrie avec soin par les deux Grecs, et la mise à exécution ne se fit pas attendre. Ces hom-

mes avaient en leur pouvoir tout ce qui donne la réussite des choses, l'argent et la volonté.

Au sud de la vallée d'Andrizena, on trouve une fort belle ruine que M. Fauriel attribue à un temple de Jupiter Olympien, décrit par Pausanias. Ce monument ressemblait assez aux autres temples de la grande Grèce, encore debout à Ségeste et à Pœstum. Un architecte français, M. Falque, demanda vingt-cinq mille francs à Ralli pour remettre la ruine d'Andrizena dans son état premier, décrit par Pausanias. Pacte fut conclu à ce prix sans marchander. Le travail de maçonnerie avança rapidement, trente-cinq jours suffirent pour relever les murs et remettre sur pied trois colonnes d'ordre pœstum, les seules que le temps ou les hommes avaient abattues dans les deux péristyles latéraux. Colocotroni

acheta ensuite à M. Vescovagli, fabricant de faux dieux à Athènes, une statue de Jupiter avec le *Modius*, provenant, au dire de l'antiquaire, des fouilles du temple de la Victoire sans ailes, et un bel autel de sacrifice, remarquable surtout par deux têtes de taureaux en ronde-bosse de la plus parfaite conservation.

Douze pauvres paysans d'Andrizena furent nommés corybantes par M. Ralli, aux appointements de cinquante écus; on leur apprit qu'ils étaient Phrygiens d'origine, prêtres de Cybèle et de Jupiter, et qu'ils avaient élevé en Crète le maître des dieux, lorsque sa nourrice Amalthée le sevra. On les couronna de chêne, et on les revêtit d'une toge blanche qui flottait sur leurs talons.

L'inauguration du temple de Jupiter fut fixée au premier jeudi, ou jour de Jupiter,

du mois de mars 1842. La rumeur fut grande en Attique jusqu'au promontoire où Corinthe s'asseoit sur deux mers, jusqu'à Zola, où Latone délia sa ceinture en se rendant à Délos.

M. Colocotroni s'était nommé grand prêtre de Jupiter, et son costume était exactement copié d'un bas-relief de Phidias, représentant un sacrifice sur le fronton du Parthénon.

M. Marcos Psicha, savant Hellène, fut chargé d'apprendre aux Corybantes l'hymne à Jupiter de la tragédie d'Hercule en Provence, avec la mélopée antique, assez semblable au *Vere dignum et justum est* du rit romain.

La chaste vallée d'Andrizena gardera toujours le souvenir de cette fête du premier jeudi de mars 1842; c'était le 3 de ce mois.

Au lever du soleil, une Théorie, parée selon le rit de Délos, s'avança vers le temple par un sentier tout jonché de fleurs. Quatre Tauroboles marchaient ensuite, traînant sept génisses blanches et sept bœufs dont les cornes étaient dorées. Les douze Corybantes venaient ensuite. MM. Ralli et Colocotroni fermaient la marche, portant dans leurs mains une petite statue d'or de Jupiter.

Les Corybantes chantaient l'hymne que le grand tragique grec met dans la bouche d'Hercule, lorsque ce héros supplie le maître des dieux de punir les mirmidons qui désolaient le désert de la Crau (Bouches-du-Rhône).

Volez, ô boiteuses prières,
Avec vous, emportez mes dons !
Jupiter fait pleuvoir des pierres
Pour écraser les mirmidons !

A chaque refrain, les Corybantes étaient obligés, par leurs institutions, qui remontent à deux cent quatre-vingt dix-sept ans avant la prise de Troie, de s'enfoncer dans les chairs la pointe de leurs courtes épées, mais M. Ralli les avait cette fois dispensés de ces expiations sanglantes que leur fondateur Corybas, fils de Cybèle, avait inventées chez les Phrygiens. D'ailleurs les douze paysans d'Andrizena auraient rompu leurs engagements, s'il leur eût fallu jouer leur rôle dans son antique rigueur.

Le moment du sacrifice fut bien beau. De vieux fanatiques grecs affirmèrent que des prodiges avaient accompagné le coup de hache du sacrificateur. Ils dirent que Pan ébranla le Taygète de sa grande voix arcadienne; que Syrinx murmura dans les roseaux; que Daphné soupira dans les lauriers; qu'une hamadryade de quinze

ans, belle comme Psyché, sortit du tronc d'un chêne pour voir la résurrection de ses dieux, et l'on ajoute même que des pêcheurs de Coron saluèrent, dans la langue de Théocrite, une autre Vénus Aphrodite qui se leva sur les vagues du golfe, en secouant l'onde amère de ses longs cheveux. Nous ne garantissons pas cependant l'authenticité de ces derniers détails.

Les Corybantes dépecèrent les corps des quatorze victimes sacrifiées. Ils choisirent pour eux et leurs familles les dos succulents des bœufs, et donnèrent le reste aux pauvres agriculteurs d'Andrizena, qui vivent de raisins secs, de figues et de miel. Messieurs Thomas Prout et Richard Stone, voyageurs anglais qui passaient par ce chemin avec leurs femmes, leurs enfants et leurs domestiques, payèrent fort cher aux Corybantes une petite colline de bœuf pour

leur rôti du soir. Ce sacrilége n'alluma pas la foudre aux mains de Jupiter.

Les paysans d'Andrizena, qui ont tant souffert de la guerre de l'indépendance, virent se lever sur eux l'aurore de l'âge d'or. M. Ralli sacrifiait régulièrement à Jupiter tous les jeudis ; le bœuf renchérissait beaucoup sur les marchés de Coron, de Modon et d'Égine, mais il était servi gratuitement sur les tables des pasteurs d'Andrizena. Une colonie d'Anglais vint s'établir autour du temple de Jupiter, et ils embrassèrent le paganisme pour avoir des entre-côtes au choix. Les Corybantes engraissaient à vue d'œil. L'abondance régnait dans Andrizena. Les noms de Jupiter et de M. Ralli étaient bénis de l'aurore au couchant. Hélas ! un coup de foudre qui ne venait pas de Jupiter détruisit cette religieuse prospérité.

II.

Le ministre de l'intérieur adressa au roi Othon un rapport qui faisait un triste tableau des marchés aux bœufs ; les sources de lait venaient d'être taries dans les pâturages de l'Attique, faute de génisses

nourricières, et les bœufs restaient partout à l'état de veaux. Le roi déféra cette question à son conseil.

Il y eut une crise ministérielle ; les uns, parmi les conseillers de la couronne, soutinrent qu'il ne fallait pas permettre qu'une simple vallée s'enrichît aux dépens du royaume, dans un festin perpétuel. Les autres alléguèrent que chaque citoyen grec était libre de manger autant de bœuf qu'il lui plaisait. Le ministre des cultes donna sa démission, en s'écriant comme Ajax :

— Je m'échapperai malgré les dieux !

Pendant que ces débats ministériels occupaient la cour et la ville, la colonie anglaise qui dépeçait les bœufs de Jupiter, se voyant menacée de la famine, adressa ses réclamations à sir Edmond Lyon, ministre de la Grande-Bretagne à Athènes. L'am-

bassadeur eut un entretien avec le ministre de l'intérieur, et menaça de compliquer la question d'Orient de cet incident nouveau, si l'on fulminait la moindre ordonnance contre les adorateurs de Jupiter.

— Eh bien! dit le ministre de l'intérieur, que la volonté de la reine Victoria et de Jupiter soit faite! mais vous, sir Edmond, chargez-vous au moins d'approvisionner nos marchés.

— J'écrirai au vice-roi d'Irlande, dit sir Edmond, et les bœufs du comté de Kerry ne vous manqueront pas.

Ainsi se termina cette première difficulté, mais il en survint une plus grande. M. Ralli, tout riche qu'il était, s'aperçut, en faisant le relevé de ses dépenses mythologiques, qu'il y avait un déficit énorme, provenant d'une consommation exagérée

d'hécatombes sur l'autel du maître des dieux. Son associé lui dit même :

— Mon cher grand-prêtre, encore six mois de paganisme, et nous sommes ruinés ! revenons au culte économique de nos pères, et abandonnons le culte de nos aïeux.

Ralli foudroya du regard son associé timide, et lui dit :

— Nous ne donnerons pas cet exemple de lâcheté au vallon d'Andrizena, nous persisterons. Mais, comme il n'est pas douteux que Jupiter nous ruine, nous réduirons les sacrifices à deux veaux par an, et nous célèbrerons les fêtes de Vénus, à laquelle on ne sacrifie que des colombes; avec deux drachmes, ou trente-deux sous, nous ferons un sacrifice à Cypris.

M. Colocotroni donna sa démission.

Nous avons signalé au commencement

de cette histoire une charmante rotonde, façon Pœstum, qui se voilait d'un bois de myrthes, sur la propriété de M. Ralli. C'est là que devaient se célébrer les fêtes de la déesse de la beauté.

Les Corybantes, mis à la retraite depuis la suppression des bœufs, se présentèrent pour desservir l'autel de Vénus. M. Ralli leur répondit que ce service ne les regardait pas, mais que l'on pourrait employer leurs femmes et leurs filles, si elles avaient des attraits dignes des regards des dieux.

Les ex-Corybantes répondirent affirmativement, et le lendemain ils amenèrent trente-deux fermières, brûlées du soleil, noires, mais belles comme l'épouse de Salomon.

M. Ralli leur donna des robes blanches à plis raides comme les draperies des sta-

tues, et leur enseigna l'hymne de la veillée des fêtes de Vénus.

La colonie anglaise, qui avait acquis de nombreux cottages dans la vallée d'Andrizena, comptant sur la perpétuité des roastbeefs de Jupiter, envoya une députation à M. Ralli, en lui ordonnant de sacrifier des bœufs à Vénus, sous peine d'être bombardé par l'amiral Napier.

M. Ralli cita une idylle de Théocrite, dans laquelle il est expressément recommandé de n'immoler que des pigeons innocents sur l'autel de Cypris. — Les députés anglais se retirèrent dans un silence sombre, terrible comme une menace.

M. Ralli, qui redoutait ces formidables voisins, crut devoir leur faire une légère concession pour prévenir de grands malheurs ; le jeudi suivant il sacrifia deux gé-

nisses à Jupiter, et fit envoyer leurs filets, avec un panier d'oseille, à la colonie anglaise.

Ce présent ne fut pas accepté.

Cependant des symptômes de famine commençaient à se manifester, à Andrizena, tellement la population anglaise et grecque s'était accrue depuis les fêtes de Jupiter. M. Ralli, pour apaiser la faim et l'Angleterre, suspendit les préparatifs de la veillée des fêtes de Vénus, et annonça la prochaine reprise des sacrifices de bœufs. Les Corybantes reprirent leurs robes, et les prêtres les couteaux sacrés. Avant tout, il fit une pétition au ministre de l'intérieur pour lui demander la faveur de s'approvisionner d'une demi-hécatombe au marché d'Égine, Pontoise des Grecs.

Le ministre de l'intérieur répondit qu'il

ne fallait plus, sous prétexte de Jupiter, jeter la perturbation dans les marchés publics, mais que M. Ralli avait à sa disposition un chargement de bœufs que sir Edmond avait demandés au vice-roi d'Irlande, et qui étaient arrivés au port du Pirée, le matin même de ce jour.

M. Ralli demanda la livraison du chargement. On lui répondit qu'il pouvait compter sur les bœufs d'Irlande, première qualité, pour le mercredi suivant.

— C'est justement la veille de jeudi! l'écria Ralli dans sa joie.

Le sacrificateur aiguisa sa hache, et les cuisiniers anglais chauffèrent leurs fourneaux.

Le peuple d'Andrizena, privé de viande fraîche depuis plusieurs mois, entourait le temple de Jupiter. M. Ralli, en costume de

grand-prêtre, était debout, le jeudi matin, sur le plus haut degré de l'escalier, attendant les bœufs d'Irlande attendus le mercredi.

Enfin un nuage de poussière s'éleva de la grande route ; tous les regards percèrent ce brouillard lumineux pour découvrir le troupeau. Les Corybantes se précipitèrent vers le convoi d'hécatombes, pour choisir les plus belles victimes. Monsieur Prout et monsieur Richard Stone s'élancèrent aussi avec les prêtres de Jupiter.

Deux chariots énormes, escortés par trois cavaliers du roi, sortirent du nuage de poussière, et se dirigèrent vers le chemin de traverse d'Andrizena.

Le chef des Corybantes se posta devant le premier chariot, et demanda au conducteur s'il n'avait pas rencontré des bœufs

destinés au temple de Jupiter. — Les voilà! dit un cavalier en désignant d'énormes tonneaux scellés aux armes d'Irlande.

C'était une cargaison de bœuf salé !

Les Corybantes faillirent tomber la face par terre.

MM. Prout et Richard Stone fermèrent leurs poings et battirent l'air. Le bœuf salé continua tranquillement sa marche vers le sacrificateur.

Le plus agile des Corybantes avait déjà instruit M. Ralli de ce nouveau malheur. Le négociant grec s'inclina devant les arrêts du destin, et dit avec un ton de voix stoïcien :

— Nous sacrifierons le bœuf salé; qu'on m'apporte la facture.

La facture s'élevait à mille livres (vingt-cinq mille francs). C'était un chargement destiné à la flotte de lord Elliot dans la

mer chinoise, et qui avait été expédié par faveur spéciale à Athènes, sur l'ordre de sir Edmond Lyon.

M. Ralli, après le sacrifice, distribua une montagne de salaisons aux habitants d'Andrizena. Les Anglais refusèrent leur part, de peur du scorbut.

Cependant il arrivait chaque jour de nouveaux étrangers à la vallée païenne. De toutes parts on bâtissait de charmantes petites maisons de campagne et des temples en miniature. Un professeur de rhétorique de Paris ouvrit une école pour les adultes, et fit un cours de mythologie où il enseignait l'histoire des dieux, à cinq francs le dieu et deux francs cinquante le demi-dieu. Les prêtres schismatiques, redoutant une concurrence formidable, se mirent à prêcher contre le culte de Jupi-

ter. Le roi Othon se fit lire par son secrétaire l'histoire de Dioclétien.

Ralli ne voulut pas en démordre; il avait terminé les préparatifs de la veillée des fêtes de Vénus, et il avait fixé la cérémonie au premier vendredi de septembre 1842.

La veille, le vallon d'Andrizena semblait s'être reculé de trois mille ans dans l'antiquité. On aurait cru voir ce concours antique de peuples qui se pressaient autour du temple de Gnide, lorsque les filles de la superbe Lacédémone venaient y disputer le prix de la beauté.

Lorsque le char d'Apollon descendit dans les vagues de la mer d'Ionie, M. Ralli donna le signal aux chœurs; et tous les enfants d'Éole, même l'Iapix, firent silence pour écouter cet hymne oublié depuis trente siècles sur cette terre de la beauté, de la gloire et des arts.

« Que celui qui n'a pas connu l'amour ; aime » demain ! que celui qui a aimé demain, aime en» core. »

« O doux printemps, tu rajeunis la nature ! à » tes accents les ruisseaux courent sur l'émail des » fleurs. Vénus sort de l'onde amère, et le petit » dieu malin, etc., etc. »

Les femmes et les jeunes filles alternaient le chœur, et à chaque refrain elles formaient des pas cadencés sur le gazon, en invoquant les Grâces décentes, la triple Hécate et l'Érèbe, dont la robe est semée d'étoiles d'or.

Les jeunes Grecs, témoins de cette scène antique, sentirent se réveiller en eux cet instinct du merveilleux qui animait le cœur de leurs pères. Ils comprirent que cette fable de l'univers, dont Homère fut le créateur, était une histoire réelle dans

un pays où l'imagination est la vérité. Ils entendirent soupirer Léda dans les lauriers-roses, ils virent les Grâces décentes former des pas sur le gazon, à la clarté de la lune; ils entendirent les molles caresses d'Alphée et d'Aréthuse; les ailes du Zéphyr, les rires folâtres des Nymphes, les cœurs des Muses, et même la grande voix de Pan qui convoquait les Satyres dans la vallée du Sperchius.

Cependant, les jeunes filles disaient sur un mode plus doux d'autres chants, qui autrefois avaient ému les blancs rochers de Cythère, lorsque la Vénus Aphrodite fut apportée dans cette île, sur une trirème à la proue d'ivoire et d'or. La mélopée, qui courait alors dans l'air, ressemblait aux soupirs charmants de deux jeunes époux conduits à l'autel de l'hyménée, avec les sourires de leurs parents et de leurs amis.

Les bois de myrthes retentissaient de ces hymnes de volupté religieuse. L'amour, fils de la Nuit, versait son haleine sur les hautes herbes; la molle langueur de l'Ionie descendait du ciel ; de jeunes Arcadiens, qui brûlaient de dénouer la ceinture des grâces, vinrent se mêler aux prêtresses, pour danser comme les Satyres à la fête de Pan. La sainte Pudeur souleva un pli de sa longue tunique pour se voiler le front.

Tout-à-coup on entendit un grand bruit de voix, dans la direction de la grande route, et on vit luire des baïonnettes et des sabres de cavaliers.

Un cri domina les chœurs, ce cri : Place ! au nom du roi !

Deux *Antropi tis astimonias* (commissaires de police), portant une torche

d'une main et une ordonnance de l'autre, demandèrent M. Ralli.

Le professeur de rhétorique s'écria en grec littéraire : A bas le tyran Pisistrate!

Les Antropi-tis-astinomias le firent saisir par quatre grenadiers et un caporal grecs, et le firent enfermer provisoirement comme rebelle, dans le temple de Jupiter.

M. Ralli s'avança gravement, et lut l'ordonnance du roi.

Cette ordonnance avait été provoquée sur un rapport de l'*Astinomos* (préfet de police) et du *Dimarchos* (maire) : elle était ainsi conçue :

« Vu le rapport à nous adressé par l'*As-*
» *tinomos* et le *Dimarchos* du départe-
» ment du Taygète; considérant que le
» sieur Ralli, sujet grec, a jeté la pertur-
» bation dans les mercuriales de nos mar-
» chés publics, en accaparant toutes les

» bêtes à cornes pour les immoler sur les » autels d'un ex-dieu nommé Jupiter ; » considérant que le sieur Ralli, sujet grec, » a commis une grave atteinte à la morale » publique en essayant de restaurer le culte » d'une infâme courtisane nommée Vénus, » ordonnons aux deux Antropi-tis-astino- » mias, commis à cet effet, de saisir et » d'appréhender au corps le dit sieur, et » de le conduire de brigade en brigade au » cachot du Parthénon ; mandons et or- » donnons à tous huissiers, sur ce requis, » de prêter main forte à l'exécution de la » présente. ».

Les jeunes filles chantaient l'hymne d'Anaximandre de Mitylène :

« *Formez, formez la danse; ramenez le chœur » sacré !*

» *Latone a vu les bords fleuris de la flottante*

» Délos. Les Cyclades sont immobiles par l'ordre » d'Apollon.

» Formez, formez la danse ; ramenez le chœur » sacré !

» Le dieu dont l'arc est d'argent protége Latone. » Délos, pour recevoir Latone, s'est couverte de » fleurs comme Amathonte ou Rhodon, qui s'é- » panouit au sein d'Amphytrite. »

» Formez, formez la danse ; ramenez le chœur » sacré !

Les commissaires de police s'avancèrent la canne haute, et les sergents de ville du roi grec s'écrièrent : « Si ces demoiselles continuent ces danses, elles iront toutes coucher en prison. »

M. Ralli prit une détermination héroïque : « Messieurs, dit-il aux sergents de ville, je me soumets à la loi ; donnez-moi un de ces chariots, et je me constitue pri-

sonnier. Allons au corps-de-garde du Parthénon. »

La force armée dissipa les attroupemens et M. Ralli monté sur son chariot de transport, donna le signal du départ.

Le tribunal de police correctionnelle d'Athènes fut saisi de cette grave affaire. M. Manoël, jeune avocat grec, défendit Ralli dans un plaidoyer de sept heures, où l'*Iliade* et l'*Odyssée* furent citées en entier. Le procureur du roi commença, selon l'usage, par la formule: *S'il est une cause qui... etc.* , puis, après avoir réfuté Homère et la théogonie d'Hésiode, éteint Apollon, noyé Neptune, brûlé Vulcain, foudroyé Jupiter, il conclut à la peine portée contre Aristide, au bannissement.

Le tribunal fit droit au réquisitoire du procureur du roi, et il ordonna la confisca-

tion des statues de Jupiter, de Vénus et du petit Dieu malin.

Heureusement cette affaire, ainsi que nous le disions, avait donné au roi Othon l'idée de lire les auteurs grecs, et entre autres Homère, auteur inconnu aux Bavarois. Le roi des Grecs s'amusa si fort en lisant l'*Iliade*, quoique masquée en allemand, qu'il usa de sa prérogative, et accorda sa grâce à M. Ralli.

Depuis ce jour, l'Ennui, ce dieu oublié par Homère, est retombé sur Andrezina et sur tout le royaume des Grecs.

CARDAN LE BIGAME.

Devant la rade de Toulon, et sur le versant occidental de cette crête de montagnes qui lie le pic de Coudon aux gorges d'Ollioules, on rencontre à chaque plateau les plus charmantes maisons de campagne

qui soient en Provence : elles ont toutes le même point de vue, la mer, la rade, les vaisseaux, c'est-à-dire le tableau le plus riant et le plus varié. Dans les soirées de la belle saison, les familles se rassemblent sur les terrasses de ces petites villas, et se dédommagent de la chaleur accablante du jour, par la fraîcheur qui monte de la mer aux approches de la nuit.

Les premières étoiles de la veillée de la Saint-Jean 183... venaient de se lever sur la crète grise et nue de Coudon, lorsque dans le silence de la campagne, un coup de canon retentit, et s'éteignit d'échos en échos, de la colline de Lamalgue dans les profondeurs du val d'Ollioules. Un mouvement électrique de terreur courut avec les échos, et troubla les veillées de la plus longue et de la plus belle des nuits d'été.

Partout, sur les terrasses, où causaient

les jeunes femmes et les jeunes gens on entendait ce cri : *C'est un galérien évadé* ! Il semble alors que chaque famille isolée va voir tomber au milieu d'elle quelque tigre à face humaine échappé de la ménagerie de l'arsenal de Toulon.

Si quelque observateur avait pu suivre au vol cette longue traînée d'effroi, qui courut de visage en visage à travers les veillées de la Saint-Jean, il aurait remarqué avec surprise la sérénité d'une seule famille, assise sous une treille, entre la rade et la montagne de Six-Fours. Cette sécurité de quelques personnes au milieu de la terreur générale était pourtant facile à expliquer. Depuis quelques jours, madame de Mellan et sa fille Anna étaient arrivées de New-York à Toulon pour terminer une importante affaire de famille, et elles avaient loué une jolie maison de campagne à peu

de distance de la mer et du grand chemin. Un vieux domestique et deux femmes de chambre créoles étaient assis sur la terrasse avec les deux dames, lorsque le coup de canon retentit. Personne ne pouvant donner à ces étrangères l'explication de ce signal d'alarme, elles le regardèrent comme un accident fort naturel dans une ville de guerre, et elles n'interrompirent pas même leur conversation.

L'aveugle hasard, ou pour mieux dire l'intelligent conducteur de la fatalité poussa le galérien évadé dans la direction de la campagne habitée par madame de Mellan. C'était un homme qui a laissé un nom illustre dans le *pandœmonium* du crime; c'était le fameux Cardan, flétri et condamné pour bigamie compliquée de faux. Il avait mis deux mois à scier l'anneau de fer qui le liait à son camarade, et

un jour que celui-ci dormait au soleil, dans le chantier du Mourillon, Cardan rompit le dernier fil de l'anneau, et s'évada. Le camarade, après un très-court sommeil escroqué à la vigilance du garde, se vit seul et se blottit dans une caverne de poutres et de planches, pour s'évader à son tour au moment propice; mais on le découvrit le lendemain. Ce ne fut qu'à la nuit close que l'on s'aperçut de la fuite de Cardan.

Ce célèbre forçat était alors âgé de trente ans, il en avait passé quatre au bagne : sa taille haute et bien prise; ses manières distinguées, sa figure pâle et fière, annonçaient un criminel de bonne compagnie, avant que la veste rouge qui nivèle tous les rangs, eût caché l'homme comme il faut sous l'enveloppe du galérien. Cette nuit-là Cardan ne portait que le pantalon

de coutil; il avait jeté sa veste aux orties; agile et vigoureux ses bonds ressemblaient plutôt au vol d'un oiseau ou aux élans de la panthère qu'à la marche précipitée de l'homme. Arrivé sous les grands arbres de la maison de madame de Mellan, il jugea le terrain avec cet instinct subtil que la nature donne à l'être fauve, et grimpant comme un mandrille, le long d'un pieu renversé sur la façade de derrière, il entra dans les appartements du premier étage; et, cinq minutes écoulées, il avait tout visité, tout vu dans les ténèbres, comme s'il se fût éclairé à la flamme de ses cheveux rouges ou de ses yeux.

Si cette espèce d'hommes appliquait au bien les facultés puissantes qu'elle applique au mal, le genre humain serait bientôt régénéré.

Cardan trouva quelques piles d'écus

dans un secrétaire, et il les serra dans les premières feuilles de papier qu'il sentit grincer sous sa main. Il se contenta de cette petite somme, suffisante pour les besoins urgents, et d'un bond il sauta de la croisée dans la terre labourée du jardin.

Aux premières lueurs de l'aube, il avait atteint le pic volcanique d'Évenos, qui mêle sa lave éteinte aux nuages. Là, il acheta la défroque d'un berger et quelques moutons, et, par des sentiers de chèvre, il descendit, le bâton à la main, dans la plaine du Bausset.

Sachant qu'une grande route mène toujours à une grande ville, Cardan suivit ce blanc et long ruban qui serpente de la chapelle de Sainte-Anne à la plaine de Cuges, et, chemin faisant, il saluait les gendarmes qui conduisaient les réfractaires, les marins en congé, les soldats arrivant d'A-

frique, les saltimbanques, et les orgues de barbarie, tout ce curieux personnel de piétons, qui peuple la route de Toulon à Marseille.

Il entra, protégé par la nuit, à Marseille, après avoir abandonné ses moutons, et prit une chambre modeste dans la rue du Baignoir, où on loge à pied et à cheval, mais surtout à pied.

En déroulant ses écus à la lueur d'une chandelle, il découvrit que les enveloppes étaient deux lettres, et il se mit à les lire par désœuvrement. Cette lecture, commencée avec insouciance, contracta bientôt les muscles de la face de Cardan et leur donna une expression singulière. Il se leva, le front penché, les yeux fixes, le poing serré, comme un bandit habitué à tous les crimes, et qui découvre, par subite inspiration, le moyen d'en commettre un nou-

veau. Les scélérats ont aussi leurs illuminations soudaines, et dans leur cerveau toujours en activité, un plan infernal éclate tout armé de ses noirceurs et de ses piéges victorieux.

Ces deux lettres étaient fort longues; l'une était datée de l'île Bourbon, l'autre du cap de Bonne-Espérance. Elles rempliraient ici trop d'espace; il nous suffira de les analyser en peu de mots, et de les réduire à leur plus simple expression. Ce résumé sera court.

Madame de Mellan, veuve depuis dix-huit mois, avait quitté New-York où elle avai perdu son mari, et rentrait en Europe après vingt ans d'absence. Le désir de revoir son pays n'était pour rien dans ce voyage. M. de Mellan, né en Bretagne, était redevable de sa grande fortune à son noble ami M. de Kerbriant, gentilhomme

ruiné par la révolution, et non indemnisé. M. de Kerbriant avait un fils unique nommé Albert; ce jeune homme, n'ayant rien à espérer dans l'héritage d'une famille pauvre, s'était voué de bonne heure à la profession de marin; mais il n'avait pas malheureusement cette santé robuste que demande le service de la mer. M. de Mellan, à son lit de mort, fit une disposition suprême, qui réglait le mariage de sa fille avec le fils de son bienfaiteur, à des conditions si généreuses qu'elles acquittaient noblement la dette de la reconnaissance. La veuve, madame de Mellan, se soumit aveuglément aux dernières volontés de son mari; elle entama une correspondance avec Albert de Kerbriant, et ne trouva dans ce jeune homme qu'un empressement bien naturel à remplir la clause testamentaire du père d'Anna. Il fut donc

convenu que les deux familles se réuniraient à Toulon vers le mois de Juillet, époque à laquelle Albert de Kerbriant arriverait de Pondichéry sur un vaisseau de l'État, et que le mariage du jeune officier et d'Anna serait célébré sans retard. Madame de Mellan et sa fille étaient arrivées les premières à ce rendez-vous donné à travers l'Océan.

Un petit billet attaché à l'une de ses lettres, annonçait la mort de M. de Kerbriant. Ce billet n'était pas de la main de son fils Albert, et il portait le timbre de Nantes.

Cardan conçut alors, après une longue méditation, une de ces idées extravagantes que le seul génie du mal peut faire réussir à l'aide d'infernales combinaisons. D'abord, il ne quitta pas subitement son costume indigent, de peur qu'une trop

prompte métamorphose ne le compromît aux yeux de l'aubergiste ; il se transforma pièce à pièce, achetant et revêtant en détail sa nouvelle toilette, puis il se logea dans une hôtellerie plus distinguée, ayant eu soin de déguiser non-seulement la couleur de ses cheveux et de son teint, mais encore sa taille, sa démarche et sa voix. Sûr de dépister les limiers de la police, il se mit en quête de trouver un ami digne de lui, dans un de ces repaires d'eau-de-vie et de tabac que les grandes villes recèlent honteusement, à l'ombre des plus hideux quartiers.

Lavater et Gall sont deux enfants auprès d'un forçat évadé de Toulon. Celui-ci est doué, pour reconnaître un de ses pairs, d'un sixième sens qui est l'odorat du crime. Cardan remarqua, dans un antre alcoolique du vieux Marseille, un jeune

homme de vingt-cinq à trente ans, d'une figure pâle et nerveuse, avec des yeux d'un vert mat, ayant dans la nonchalance de son maintien tous les symptômes de l'horreur du travail, et dans son regard les reflets des mauvaises passions. Le costume de cet être annonçait, sous son délabrement, une certaine aisance que la paresse dévasta; chaque pièce de ces vêtements avait joué un rôle aux potences d'un tailleur en renom, à une date oubliée par le journal des Modes. Mais ce qui, surtout trahissait une misère fétide et une paresse incurable, c'était une de ces cravates fondues en charpie grasse, et

Dont la ganse impuissante
Dissimule si mal une chemise absente.

Pardon si je me cite moi-même pour compléter ce signalement.

Cardan se lia bientôt, par la sympathie de quelques petits vers d'*eau-de-mort*, avec cet homme, et il ne tarda pas à reconnaître dans ce nouvel ami une de ces organisations indolentes même pour le crime, et qui ne peuvent se rendre coupables que par l'influence extérieure d'un pouvoir dominateur. Cependant, l'habile galérien employa plusieurs jours à sonder cet homme avant de l'élever à la dignité d'un complice, et lorsqu'il crut devoir arriver à la confidence, après quelques largesses d'écus de cinq francs, il lui dévoila ses plans. Dès ce moment, l'un de ces deux misérables fut un esclave aveugle, et l'autre un maître souverain.

Pour mener l'entreprise à bien, il manquait à Cardan un somme d'argent plus forte que celle qu'il avait volée dans le secrétaire de madame de Mellan, et qui

d'ailleurs, était presque épuisée. Cet obstacle fut bientôt vaincu. Les changeurs de Marseille ne sont pas inexpugnables comme leurs confrères de Paris; ils étaient trop négligemment, et toujours à la portée d'une main adroite d'escamoteur, leurs doubles napoléons et leurs piastres espagnoles. Cardan, qui rendait au besoin ses doigts invisibles, en changeant deux louis chez un de ces marchands d'or, enleva deux rouleaux avec tout le talent d'un prestidigitateur de profession ou d'un jongleur indien. Avec ce renfort métallique, il se sentait de force à conquérir le Pérou.

Le complice créé par Cardan se nommait Valentin Proghère. Il ne conserva que son prénom en devenant le valet de chambre de Cardan, devenu lui-même M. Albert de Kerbriant. La mission que

Proghère reçut était fort délicate à remplir, malgré les lumineuses instructions reçues de la bouche du maître. Il s'agissait de se rendre en précurseur à la campagne de madame de Mellan, et de sonder adroitement le terrain avant de commencer le drame sans péril pour l'auteur.

Proghère, vêtu en domestique de confiance de bonne maison, partit pour Toulon, et, arrivé dans cette ville, il s'embarqua sur un petit canot et descendit devant la campagne de madame de Mellan un peu avant le coucher du soleil. Il joua parfaitement son rôle ; il annonça aux deux dames que M. Albert de Kerbriant était arrivé à Nantes sur un vaisseau marchand parti du cap de Bonne-Espérance ; que les fatigues de la mer l'avaient forcé de donner sa démission plus tôt qu'il ne l'aurait voulu, et qu'il s'en revenait des Indes sim-

ple bourgeois, indépendant du service militaire, et résolu de fixer sa résidence au choix des dames de Mellan.

Pendant l'entretien, Proghère se tenait debout sur la terrasse, tout prêt à s'élancer en trois bonds dans la campagne, si le moindre éclair de méfiance paraissait sur le visage des dames. Cette précaution fut inutile. Madame de Mellan était une bonne femme qui avait passé toute sa vie dans une habitation patriarcale des savanes du Nouveau-Monde : elle ajouta foi plénière à tout ce que lui contait le précurseur de son gendre futur, et dans l'ivresse de sa joie, elle embrassa tendrement sa fille, déjà tout émue à l'idée d'un mariage si précipité.

Le lendemain, à trois heures après midi, un grand bruit de roues et le claquement d'un fouet de postillon annoncèrent l'arri-

vée d'une chaise de poste dans la grande allée de la campagne.

— C'est M. de Kerbriant, mon maître, dit Proghère ; je reconnais sa chaise.

Un jeune homme vêtu de noir, et de la tournure la plus distinguée, sauta lestement de la voiture sur la terrasse, et comme suffoqué par des sanglots de joie, il précipita ses lèvres sur les mains de madame de Mellan. Cardan était si merveilleusement déguisé que Proghère s'alarma un instant, car il ne le reconnut pas.

Le forçat évadé s'inclina devant mademoiselle Anna, et lui dit cette phrase, préparée pendant quatorze lieues de poste :

— Je bénis la mémoire de votre père, de cet homme généreux qui m'a choisi pour son gendre ; mais je suis heureux de vous dire, mademoiselle, qu'après mon voyage autour du monde, c'est vous que

j'aurais choisie pour compagne aujourd'hui.

Ces paroles furent suivies du long silence qui arrive toujours après les émotions profondes; mais lorsqu'on eut accordé à de tristes souvenirs une part raisonnable de douleur muette, la conversation prit insensiblement une allure vive et gaie, surtout au moment du repas. Cardan fit preuve d'un tact exquis aux yeux des dames en parlant de toute chose, excepté de son mariage. Il raconta, en détail, son voyage, qu'il avait appris la veille sur une mappemonde, entremêlant son récit de tous les termes techniques de marine qu'il avait trouvés dans les livres spéciaux. A la fin, il prit une pose et un accent mélancoliques, et dit :

— J'ai fait cinq mille lieues, j'ai visité les cinq parties du monde, j'ai vu tous les

peuples, et j'ai reconnu, par cette expérience de vieillard qu'un pareil voyage donne à un jeune homme, j'ai reconnu que le bonheur, s'il existe, doit se rencontrer seulement au sein des devoirs domestiques, loin du monde et dans une famille isolée, faite de parents et d'amis.

Madame de Mellan serra les mains de Cardan, et sa pantomime exprimait tout le bonheur qu'elle éprouvait d'entendre de si beaux sentiments dans la bouche de son gendre.

Par une transition habilement ménagée, Cardan amena sa future belle-mère à prendre une détermination fort importante pour lui. Il raconta de prétendus démêlés qu'il avait eus à Nantes avec de jeunes officiers ses anciens camarades, qui venaient de lui reprocher ce qu'ils appelaient sa

désertion en termes assez vifs pour provoquer une affaire d'honneur.

— Je ne crains pas une rencontre de ce genre, ajouta-t-il, on le sait; mais il est toujours désolant de croiser l'épée avec de vieux amis qui envisagent ma démission avec tant d'injustice. J'aime mieux leur laisser le loisir de réfléchir sur leurs procédés. Lorsque mon commandant, qui me connaît, sera de retour dans un port de France, il plaidera ma cause mieux que moi. Aussi, j'ai bien résolu de ne pas me montrer à Toulon, et d'éviter des désagréments qui peuvent avoir des suites sérieuses et déplorables. Si ma belle-mère y consent, nous ferons quelque petit voyage dans l'intérieur, ou en Italie, ou en Espagne, à son choix; et, quand nous rentrerons en France, ma conduite aura déjà été justifiée par mes camarades arrivés des In-

des ; et mes injustes amis n'auront que dès excuses à m'offrir.

Tout cela fut dit d'un ton simple et naturel qui aurait trompé les plus habiles. La bonne et naïve madame de Mellan s'alarma tellement, pour sa fille surtout, à l'idée de ces querelles d'honneur, qu'elle proposa la première d'abandonner le territoire d'une ville où son gendre avait eu trop de relations pour ne pas trouver un ennemi et un injuste duel. La campagne même où elle s'était retirée n'était pas une garantie contre ses alarmes maternelles, puisque toutes les résidences voisines étaient peuplées de familles de marins qui échangeaïent des visites dans les soirées de la belle saison.

Cardan ne témoigna aucun empressement de quitter sur-le-champ la campagne de Toulon ; mais ce calme, fort bien

joué, ne servit qu'à redoubler les craintes de madame de Mellan, qui se crut obligée de faire violence à son gendre futur pour le décider à entreprendre un voyage; puis tirant à part le galérien, elle lui dit en montrant Anna :

— Cette pauvre enfant est bien timide; elle n'ose vous regarder en face; il faut voyager quelque temps ensemble pour lui donner un peu de hardiesse. Rien ne mûrit promptement les liaisons comme un voyage; on est de vieux amis au bout d'un mois. Nous sommes indépendants de tout le monde, vous et moi, n'est-ce pas? vous pouvez épouser ma fille en Espagne, en Italie, comme en France, comme partout. Ainsi commençons par mettre notre esprit en repos, et partons.

Cardan s'inclina de l'air d'un homme qui se résigne, et il dit :

— Je ne veux pas refuser à ma belle-mère le premier service qu'elle me demande; partons.

Dans les dispositions de départ qui furent faites entre Cardan et la bonne veuve, il fut convenu que Proghère, le prétendu valet de chambre, resterait à la campagne pour soigner les bagages et les petites affaires domestiques laissées en souffrance, et qu'on lui laisserait une certaine somme d'argent pour les dépenses prévues et imprévues.

Le lendemain, avant l'aube, madame de Mellan, sa fille et le galérien partirent en poste pour Marseille. Cardan se procura dans cette ville un passe-port pour l'Espagne, et, quelques jours après, il descendait, avec les deux dames ses victimes, à l'hôtel des Asturies, à Barcelone.

Les annales du crime offrent peu

d'exemples d'une histoire où l'incroyable joue un plus grand rôle. Au reste, si ces événements n'étaient pas extraordinaires, ils ne seraient pas racontés.

Deux semaines environ après le départ de madame de Mellan le jeune Albert de Kerpriant débarquait sur le quai de Toulon, devant l'hôtel-de-ville, et, sans se donner le temps de quitter les habits qu'il rapportait des Indes, il courait à la recherche de madame de Mellan. Aux bureaux de la Poste, on lui indiqua la campagne, et notre marin sauta sur le premier cheval de louage et s'y rendit en trois élans de galop.

Arriver des Indes avec la riante perspective d'un mariage millionnaire improvisé, toucher la terre, voir la maison qu'habite la jeune fille inconnue et adorée, tout cela n'arrive qu'une fois dans ce monde :

aussi, je crois qu'il n'y a rien de plus doux. Le jeune Albert tressaillit à la vue de cette treille italienne, qui laissait apercevoir, à travers ses pampres, des nuages de cheveux et de mousseline blanche : là était sa famille future, son bonheur, sa fortune, son avenir. Il se précipita de cheval à l'extrémité de l'avenue, et, arrivé sur la terrasse, dans une agitation extraordinaire, il prononça le nom de madame de Mellan et le sien. Un groupe de dames et de jeunes gens se leva silencieusement au cri d'introduction du jeune homme, et tous les regards stupéfaits interrogèrent ce nouveau-venu que personne ne connaissait.

Un instant étourdi par cette réception étrange, Albert de Kerbriant pensa qu'il s'était trompé de maison, et il s'excusa en ces termes :

— Pardon, mesdames, j'ai fait fausse

route ; ce n'est pas étonnant ; il y a tant de maisons de campagne dans cette plaine sans rues et sans numéros, que j'ai pris celle-ci pour une autre : pourtant on m'avait donné d'excellentes indications.

Une dame d'un âge mûr prit la parole, et dit au marin :

— Peut-être vous ne vous êtes pas trompé, monsieur ; nous n'habitons cette maison de campagne que depuis la semaine dernière : c'est bien madame de Mellan qui était ici avant nous ; les fermiers nous l'ont dit, et ils vous le diront comme moi.

— Madame de Mellan est donc rentrée en ville ? demanda le jeune homme agité par un pressentiment sinistre.

— Non, monsieur ; elle est partie en chaise de poste avec sa fille et son gendre.

— Son gendre ! s'écria le marin avec une voix surnaturelle.

— Son gendre, ou du moins le jeune homme qui doit épouser sa fille Anna.

Albert de Kerbriant fit un énergique appel à sa force morale, et, honteux de donner son émotion en spectacle à des étrangers, il se composa un visage, un organe et un maintien calme, et dit :

— Excusez-moi, madame, si j'entre ici dans des détails qui peuvent vous paraître indiscrets ; encore une question, s'il vous plaît : auriez-vous entendu prononcer le nom de ce gendre, de ce jeune homme qui doit épouser mademoiselle Anna de Mellan ?

— Oh ! c'est un nom bien connu ici, dans cette maison ; les femmes de chambre l'ont assez répété aux fermiers et aux fer-

mières des environs : Mademoiselle Anna épouse monsieur Albert de Kerbriant.

— Je le savais !..... dit le véritable Albert.

—Vous voyez donc, monsieur, que nous sommes bien instruits. A cette heure, le mariage doit être accompli.

— Avec monsieur de Kerbriant ! s'écria le jeune homme d'une voix effrayante qui fit tressaillir les témoins de cette scène.

Toutes les têtes firent des signes affirmatifs.

— Avec monsieur de Kerbriant ! répéta le malheureux Albert sur le même ton de désespoir ; vous voyez bien que c'est impossible ! c'est moi qui suis Albert de Kerbriant, et qui viens me marier avec Anna de Mellan ! Ceci est un mystère infernal ! Quelque bandit a intercepté mes lettres,

a pris mon nom! Quelle révélation affreuse!

Et il s'assit lourdement sur la banquette de la treille, en essuyant la sueur froide de son front.

Une surexcitation de colère le remit bientôt fièrement sur ses pieds; il comprit que toute sa raison, son calme de marin, son sang-froid d'homme lui étaient nécessaires pour découvrir et châtier un acte infâme, sans exemple dans la société. Il prit congé des dames de cette maison de campagne, en s'excusant d'avoir troublé leur solitude; il courut recueillir, aux environs, des renseignements de la bouche des fermiers, et quand il connut, par des rapports certains, l'heure, le jour et la voie de départ, il ne perdit pas un instant, et il se jeta sur les traces du ravisseur.

A Marseille, il courut tous les hôtels de

luxe, et aux premières informations qu'il prit à l'hôtel des Empereurs, l'intelligent et l'agile Castel reconnut tout de suite les deux voyageuses et le voyageur; il dit à Albert de Kerbriant que les trois personnes auxquelles il portait tant d'intérêt avaient passé deux jours dans la maison, et qu'elles s'étaient embarquées pour Barcelone. Castel indiqua même le banquier où il avait conduit le faux Albert de Kerbriant, qui demandait une lettre de crédit de quinze mille francs pour sa belle-mère, dont il avait encore la procuration. Le jeune marin courut chez le notaire et le banquier désignés. Non-seulement les renseignements de Castel étaient vrais de tout point, mais Albert de Kerbriant reconnut encore chez le banquier sa propre signature, contrefaite avec un talent d'imitation qui révélait une main de galérien faus-

saire. Ce fut un trait de lumière pour le jeune homme. Il prit des chevaux de poste, et en moins de cinq heures, il était à Toulon, chez M. le commissaire du bagne, qui lui annonça l'évasion de Cardan, bigame et faussaire, et lui donna son signalement. Albert, le soir même, partait pour Barcelone, muni d'autres instructions précieuses et d'une lettre pour le consul de France.

Il fallait suivre au vol cette horrible intrigue; une minute perdue pouvait déterminer un malheur irréparable. A peine débarqué à Barcelone, Albert de Kerbriant courut chez le consul. La nuit couvrait la ville; neuf heures sonnaient.

Le consul était au théâtre italien. Albert ne fit qu'un bond du consulat au théâtre; on lui indiqua la loge du représentant de la France, il y entra, et s'excu-

sant de sa visite importune, il exhiba sa lettre d'introduction qui expliquait tout.

Le consul pria le jeune de Kerbriant de le suivre dans l'arrière-loge, pour causer sans témoins et sans auditeurs. Voici l'affreuse confidence qu'Albert recueillit dans cet entretien :

— Un étranger d'un âge indéterminé, dit le consul, s'est présenté chez moi, il y a trois semaines environ, s'annonçant sous le nom d'Albert de Kerbriant. Il venait, disait-il, visiter l'Espagne, avec sa future belle-mère et sa fiancée. A l'expiration très-prochaine de son deuil, il devait se marier. Les manières de cet homme m'ont paru étranges : c'était un mélange de bon ton étudié, de langage noble et d'habitudes et d'expressions vulgaires. Il avait dans ses poses un calme d'emprunt, contrarié par des élancements nerveux. Il me ren-

dait une visite, disait-il, pour me présenter ses hommages d'abord, et ensuite pour me consulter sur les formes à suivre dans les mariages en pays étranger. Je lui ai donné toutes les explications qu'il a paru désirer. Depuis cette visite, je l'ai revu deux fois, et ce soir, si vous voulez le voir, il est en loge avec ces dames, presque en face de nous, à l'amphithéâtre. Le signalement que vous m'avez donné de cet étranger est frappant d'exactitude, avec cette différence pourtant que ses cheveux sont noirs et abondants, au lieu d'être blonds et courts; mais c'est sans doute une supercherie de coiffure qu'il sera fort aisé de découvrir.

Albert de Kerbriant pria le consul de vouloir bien lui accorder une place dans sa loge, et un instant après il occupait son poste d'observation.

Du premier coup-d'œil il jugea la moralité de cet homme qui, ne se doutant pas qu'un regard scrutateur était fixé sur lui, gardait une immobilité sombre, et semblait n'appartenir que de corps à ce monde enthousiaste qui applaudissait un duo italien. Cardan, vêtu de noir, avec sa figure couverte de cette pâleur cuivrée, fard du galérien, avec son œil fixe, son front déprimé, ses narines convulsives, ressemblait à un être surnaturel, dégagé de toute préoccupation frivole, et méditant quelque projet conseillé par l'enfer. A côté de lui, comme contraste, s'épanouissait, dans sa naïve joie de jeune fille, Anna de Mellan; on aurait cru voir une colombe ignorant le péril, et posée sur le même rameau à côté d'un vautour. Albert de Kerbriant se leva au premier entr'acte, et saluant le consul du geste familier qui

signifie, au revoir dans l'instant, il se dirigea vers la loge du faussaire ravisseur. Le consul suivit Albert de loin.

Il frappa trois légers coups, la porte s'ouvrit, et d'une voix calme et distincte, il nomma M. Albert de Kerbriant.

— C'est moi, monsieur, répondit Cardan.

— J'ai deux mots à vous dire en particulier, dit Albert.

Cardan se leva non sans trahir quelque émotion, et sortit dans le couloir.

— C'est donc à M. Albert de Kerbriant que je parle? dit Albert.

— Certainement, monsieur, répondit le galérien avec une voix enrouée par un trouble subit.

— Vous êtes bien sûr de cela?

— Voilà une singulière question! dit Cardan avec un sourire sérieux.

Albert saisit vivement les cheveux d'emprunt de Cardan, et la tête rasée du galérien se découvrit à nu.

— Tu es un bandit du bagne de Toulon !

Cardan poussa un rugissement sourd, et tirant un poignard, il allait se débarrasser de ce foudroyant inconnu avant que cette scène eût d'autres acteurs, lorsqu'Albert, qui avait prévu le coup, saisit adroitement le galérien par le bras et la cravate, et l'incrusta sur le mur voisin, en appelant à l'aide. Aux cris du marin, on accourut de toutes les loges voisines. Cardan, qui n'avait pas quitté son poignard, fut arrêté par des hommes de police, et Albert, se cramponnant avec une vigueur surhumaine au collet de son habit et au col de sa chemise, déchira linge et drap du même coup de griffe, et mit à nu l'é-

paule du galerien flétrie par deux lettres sur une peau brûlée au soleil de Toulon. Un murmure d'horreur éclata de tous côtés; mais Albert ne perdit pas son temps à raconter son histoire, il avait un plus pressant devoir à remplir.

Madame de Mellan et sa fille prêtaient l'oreille avec inquiétude aux bruits alarmants qui venaient des corridors, et elles n'osaient se hasarder dans cette foule curieuse qui les envahissait. Tout-à-coup le consul de France, suivi d'un étranger vêtu de l'uniforme de notre marine royale, entra dans la loge de ces dames, et leur dit :

— Je vous prie d'accepter mon bras, mesdames, et de me suivre chez moi, c'est-à-dire chez vous, car ma maison est celle de tous les Français.

Madame de Mellan et sa fille, trop émues pour approfondir tant d'incidents mystérieux, n'hésitèrent pas à suivre leur consul. La veuve prit le bras d'Albert, et Anna le bras du consul.

Aux clartés des candélabres, qui versent un grand jour sur le péristyle du théâtre, on distinguait aisément, comme en plein midi, un homme pâle et chauve, les épaules nues, entraîné par la police et hué par la foule.

— Mon Dieu! s'écria madame de Mellan, c'est Albert.

— Non, madame, lui dit le consul, cet homme n'est pas Albert de Kerbriant : c'est un bandit qui a ourdi contre vous et mademoiselle une trame abominable; C'est un galérien évadé du bagne de Toulon; il est marqué sur l'épaule des lettres T. F.,

ainsi que vous pouvez le voir, si la foule nous permet de nous approcher de lui.

Un vif saisissement bouleversa toutes les facultés de madame de Mellan, et la parole lui fit défaut pour répondre.

Ce fut dans la maison du consul qu'il y eut un échange d'explications et de surprises, qui devait amener cette histoire à son dénoûment naturel et légitime. Tous les droits usurpés par le faussaire furent restitués au véritable Albert de Kerbriant.

L'émotion qui suivit cette orageuse soirée ne permit pas aux deux dames d'accueillir Albert de Kerbriant comme il méritait d'être accueilli; mais le lendemain, madame de Mellan et sa fille n'eurent pas assez d'éloges à donner à leur jeune et charmant libérateur; et ce jour même, à la table du consul de France, il fut arrêté

que le mariage d'Anna et d'Albert serait célébré à l'église Saint-Louis, à Toulon, et que l'amiral serait prié de signer au contrat.

UN CHINOIS A PARIS.

Paris, le 16me jour du 9me mois de la lune.

Moi, I-Siang-seng (le docteur I), à Tching-bit-Ké-ki, (secrétaire de septième classe.)

En recevant cette lettre, vous irez à *Houang-Szu*, le temple jaune de Fo, et vous brûlerez un bâton de camphrier pour moi, car je suis arrivé à Paris, vivant. J'ai fait cinq mille trois cent vingt *li*, depuis

l'embouchure du *Hoang-Ho*, avec un péril de mort à chaque *li* sous mes pieds, et Dieu m'a toujours sauvé !

Que mes ancêtres daignent veiller sur moi, plus que jamais, en ce moment ! Paris est un champ de bataille où les boulets sont remplacés par des roues et des chevaux. Ceux qui n'ont pas de roues et de chevaux périssent misérablement à la fleur de l'âge. Il y a dix-sept hôpitaux pour les blessés. J'ai vu un hôpital avec cette inscription en lettres énormes : HOSPICE DES INCURABLES ; les blessés que l'on y porte savent ainsi, en entrant, qu'ils n'en sortiront que mort. Ils sont avertis. C'est très-charitable de la part des docteurs. Voilà comme les barbares comprennent la civilisation !

Malgré le sage précepte du *Li-Ki* et la loi de Ménu, j'ai pris une voiture à quatre roues, en pleurant d'avance sur le sort de

tant de malheureux que j'allais envoyer à l'hospice des incurables. Mais il n'y a pas deux manières de vivre à Paris, il faut écraser les autres ou en être écrasé. J'ai choisi le plus prudent.

Je me suis fait conduire à la rivière pour mes premières ablutions. J'étais sur le point d'accomplir cet acte sacré, lorsqu'un homme de police m'a menacé de son bâton. En regardant la rivière, je me suis facilement consolé. Elle n'a pas la transparence et le vert limpide de notre charmante *Yu-Ho* qui coule à Péking sous le pont de marbre *Pekhiao*. La Seine est bourbeuse et jaunâtre; aussi elle descend à la mer pour y prendre des bains. Je l'attends à son retour.

On m'a dit que les chrétiens se font apporter des ablutions à domicile, au prix de deux *fuen* : j'en ai demandé une. C'est

une boîte de ferblanc, assez semblable aux bières du cimetière de *Ming-tan-y*. On s'y couche, les mains sur la poitrine, comme un cadavre endormi dans la croyance de Fo.

J'ai payé l'ablution, et je l'ai renvoyée à son domicile, sans y toucher du bout du doigt, de peur de me souiller.

A Paris, chaque maison est gouvernée par un tyran, nommé portier ou concierge. Il y a vingt mille portiers qui désolent un million d'habitants, et leur font passer une vie bien dure. De temps en temps, Paris fait une révolution pour renverser quelque bon diable qu'on nomme un roi; mais il n'a jamais renversé les vingt mille portiers.

Mon portier accueille mes demandes par de longs éclats de rire; et lorsque je le menace, il me dit :

— Vous êtes un Chinois !

Puisqu'il croit m'insulter en me criant le nom de mon pays, je lui ai rendu la pareille en lui criant :

— Vous êtes un Français !

Rendez insulte pour insulte, a dit le sage Menu.

Ces choses sont celles qui m'ont frappé en arrivant à Paris.

Mon premier devoir, en ma qualité de lettré du *Ming-tang*, la première société savante de l'univers, a été de visiter la Bibliothèque royale, surnommée ici *vaste dépôt de toutes les connaissances humaines*. Cet asile de méditation, de recueillement et d'étude est situé dans la rue la plus bruyante de Paris ; les millions de livres qu'il renferme tremblent continuellement avec le pavé qui les soutient. C'est comme si nous allions nous recueillir, pour

nous instruire, entre le pont *tchoung-yu-Ho-Khiao*, où l'on vend tous les chats de Péking, et la rue *toung-Kiang-mi-Kiang*, où l'on tire des feux d'artifice nuit et jour.

Un savant de l'endroit m'a reçu avec une grande politesse, et m'a présenté un fauteuil :

— Monsieur, lui ai-je dit en français assez intelligible, je vous serais bien obligé si vous pouviez me prêter un instant l'histoire des dynasties des cinq frères Loung, et des soixante-quatre Ché-ty ; vous savez que ces glorieux règnes commencent immédiatement après la troisième race des premiers empereurs, celle des *Jin-Hoang*, ou empereurs des hommes, pour la distinguer de la seconde, les *Ty-Hoang*, empereurs de la terre.

Le savant n'avait pas l'air de savoir cela.

Il mit dans son nez des grains d'opium noirci, et après avoir un peu réfléchi, il me dit :

— *Lao-yé*, nous n'avons pas cela.

Il paraissait fort content de savoir que *lao-yé* est l'équivalent de *monsieur*, et il me l'a répété mille fois dans notre conversation.

— Vous savez, monsieur, lui ai-je dit ensuite, qu'après les glorieux règnes de Koung-san-ché, de Tchen-min, de Y-ty-ché et de Houx-toun-ché, arrivèrent les règnes plus glorieux encore de soixante et onze familles, et que tant de gloire fut effacée par l'avènement de l'immortel empereur Ki, le plus grand musicien du monde et l'inventeur de la politesse chinoise. Je voudrais consulter, dans ce vaste dépôt de toutes les connaissances humaines, l'histoire de l'immortel Ki.

Le nez du savant s'allongea une seconde fois sur la boîte d'opium noirci; il ouvrit ensuite un immense mouchoir de Madras, et fit, en secouant la tête, la main et le coude, un grand fracas assez semblable à un accord prolongé de *bin.* Quand cette tempête de cerveau fut calmée, il replia son madras, le fit passer cinq fois sous son nez, et me dit :

— Nous n'avons pas l'histoire de l'immortel Ki, votre empereur.

— Vous n'avez donc rien! lui dis-je avec ce calme qui vient de notre sagesse, et qui humilie les savants des peuples barbares que le flambeau de Menu n'a pas éclairés.

Le savant croisa ses mains, et inclina la tête en fermant les yeux; ce qui signifie : *Rien,* dans la langue de l'univers.

Je continuai pourtant mes demandes :

— Puisque vous n'avez pas de livres dans ce vaste dépôt de toutes les connaissances humaines, avez-vous au moins des cartes géographiques?

— Oh! des cartes! dit-il avec un sourire de savant ressuscité, nous avons toutes les cartes, depuis la carte de l'empereur romain Théodose jusqu'à la *dame de Cœur*.

Cette réponse, m'a-t-on dit depuis, est une plaisanterie d'homme sérieux qui se délasse de son travail par un bon mot.

— Veuillez donc me montrer, lui dis-je, la carte du Céleste-Empire, nommée *Tai-thsing-i-thoung-tcki*.

Le mouchoir de Madras remonta sur la face du savant; la boîte d'opium noir fut encore ouverte, et une ondulation de tête poudrée à blanc m'annonça que la carte

demandée n'existait pas dans ce vaste dépôt.

— Attendez, me dit-il tout-à-coup avec une vive expression de joie, je puis vous montrer un rayon de livres chinois dont vous serez content. Suivez-moi, *lao-yé.*

Je le suivis.

Nous descendîmes dans des galeries souterraines, pareilles aux temples indiens d'Éléphanta ; l'air était infecté de camphre et d'huile de baleine; à droite et à gauche, on aurait pu voir, avec un rayon, une grande quantité de bustes de plâtre de tous les grands hommes de ce pays, tous morts, parce qu'en France, m'a-t-on dit, il n'y a jamais de grands hommes vivants.

— Voilà, me dit le savant, le rayon des livres chinois.

Ces livres chinois sont persans; il y a le vocabulaire en langue *hoeï-hoei* et en chi-

nois, et dix-sept lettres des princes de Tourfan, de Khamil et Samarkand.

Je remerciai le lettré avec cette politesse simple qui fut inventée par notre immortel Ki, et je sortis de la Bibliothèque.

En traversant la grande rue voisine, je remarquai plusieurs groupes de curieux à l'angle d'un carrefour étroit. Il y avait un amas de toiles et d'échafaudages qui cachaient quelque chose de fort curieux sans doute, car tout le monde le regardait, quoiqu'on ne vît rien.

Je questionnai mon cocher; c'était un homme fort instruit, et qui me donna une haute idée de la science et de l'esprit de ceux de sa profession.

A l'angle de ce carrefour, on était en train d'élever un monument à la gloire d'un poète célèbre, né à Paris et mort à Paris. Mon savant conducteur me fit en

deux mots l'histoire de ce grand homme. Son nom était Molière; il composa des chefs-d'œuvres qui furent sifflés; il fut persécuté par les gens de cour, martyrisé par sa femme et ses créanciers, et mourut misérablement, sur le théâtre, entre deux chandelles de suif. On refusa les honneurs de la sépulture à son cadavre. La reconnaissance de ses compatriotes lui élevait un monument, pour le venger des douleurs de sa vie, deux cents ans après sa mort. En toute chose, le Français est très-vif, mais en matière de reconnaissance il prend deux siècles de réflexion.

O nobles fils du Celeste Empire, lorsque la mère de Confutzée mourut, sous le règne de Suming, le grand sculpteur Sa-feï lui éleva ce beau monument où l'illustre femme est représentée allant demander à Dieu la fécondité sur le mont Ni-Kiew!

J'ai visité le palais impérial du roi; notre palais impérial de Péking, *Tsu-kin-tchhing*, est toujours la merveille la plus étonnante qui existe sous la lune! Le palais impérial du roi des chrétiens est fort étroit, fort noir, mais il a des cheminées nombreuses, extrêmement élevées et ornées d'une tête rayonnante, ayant l'orgueil de figurer le soleil. J'ai demandé à des passants ce que signifiait ce soleil sculpté sur des cheminées; ils m'ont tous fait cette réponse qui ne répond pas : « Ah! c'est vrai, il y a un soleil! » et ils ont continué de passer.

Le jardin de ce palais est si petit et si bien aligné, que d'un coup-d'œil on s'y promène, et tout est vu. On y chercherait en vain ce qui fait la grandeur et la poésie de notre *Tsu-kin-tchhing*, qui a six *li* de circonférence, et renferme un monde

d'arcades, de galeries, de portes à tuiles jaunes, d'arbres superbes, d'arbres nains, de ponts, de fleurs, de canaux, de petites cascades, de bassins à gerbes, de temples à toiture d'or, de tours d'ivoire à clochettes d'argent, de tigres à têtes de femme, et de graves lions aux cheveux bouclés. A Paris, il n'y a que la parole et la démarche qui soient joyeuses, et rappellent la fantaisie et le caprice, tout le reste est froid, exact, tiré au cordeau, calculé à la pointe du compas. On rencontre des chiffres partout, l'imagination nulle part. Savez-vous ce que l'on rencontre chez leurs marchands de tapisseries? des sujets mal peints, tous pris dans les scènes de la vie bourgeoise et réelle! Conçoit-on une pareille folie! ils veulent voir sur leurs paravents et leurs écrans de cheminées les mêmes choses qu'ils font eux-mêmes, avec leur ridicule

costume européen! ils n'auront jamais l'idée de matérialiser, sur une toile, un rêve de fleurs, de femmes, de fontaines, d'oiseaux d'or; une scène fantastique, éclairée par l'aurore du printemps ou la pleine lune de l'été. Ils demanderont à leurs faiseurs de tapisseries une scène de nourrice, une noce de village, un départ de jeune soldat pour l'armée, un ménage de nouveaux mariés, un père maudissant son fils, une demoiselle qui touche du piano devant ses parents. Les paravents et les cheminées sont décorés de scènes de ce genre, de sorte que tout ce qui se fait sur la tapisserie se répète dans le salon. Cela les amuse beaucoup.

Il n'y a pas de grosse pierre qui n'ait l'orgueil d'imiter la montagne de Tyrgheton, dit un verset du *Li-Ki*. Donc, à Paris, ils ont eu l'idée d'imiter notre large et

éternelle « rue de la tranquillité, » *tchhang-ngan-Kiaï*, qui borde le palais impérial de Péking dans toute sa longuer, et aboutit à la plus belle des seize portes de notre grande ville, « la porte de la Gloire militaire, » *Thsiam-Men*. J'étais fier de traverser leur rue de Rivoli, en songeant qu'ils avaient voulu tenter une mesquine imitation de notre incomparable *tchhang-ngan-Kiaï*. Mon orgueil national triomphait.

C'est en suivant cette rue que je me suis rendu à un autre palais, habité par les quatre cent soixante-dix empereurs qui gouvernent Paris, la France et l'Afrique, et qu'ils appellent des députés. Il faut de petits morceaux de papier, assez malpropres, pour entrer dans ce palais. On donne les morceaux de papier à un monsieur qui a la figure rouge et le nez insolent, et l'on est introduit. Les quatre cent soixante-dix

empereurs sont tous encaissés au fond d'un puits obscur, qui semble éclairé par la lune à son dernier quartier. Un empereur d'une figure douce et paternelle, nommé M. Sos-é, gouverne les quatre cent soixante-neuf autres empereurs sont tous assez mal vêtus et mal coiffés. Ils causent beaucoup, ils se promènent, ils se font des espiègleries, ils dorment, ils écrivent des lettres à leurs épouses ; pendant qu'un empereur, monté sur une estrade, chante à voix basse quelque chose de mystérieux, et sur un air monotone qui m'a rappelé notre hymne des ancêtres, sans l'accompagnement du *lo* national. Chaque empereur a le droit de monter sur cette estrade et de se chanter à lui-même son air favori, en tournant le dos à M. Sos-é. J'ai fait cette demande à un voisin :

—Monsieur, comment appelez-vous ce

jeu ? — Le gouvernement représentatif, m'a-t-il répondu.

On ne tire un feu d'artifice à Paris que pour la fête du roi, ce qui me rendrait le séjour de cette ville insupportable. Ce spectacle merveilleux n'amuse donc pas les Parisiens, puisqu'on ne le leur donne qu'une fois par an ; et s'il ne les amuse pas, pourquoi brûle-t-on un feu d'artifice à la fête du roi ? J'ai soumis cette question à un homme qu'on appelle un ami, à M. Lefort, mon voisin de chambre *dé*garnie ; il m'a répondu : « Je ne vous comprends pas. » Au reste, cette réponse arrive presque toujours à mon oreille. On dirait que je leur parle chinois. Étant privé de ces beaux feux d'artifice qui réjouissent Péking, chaque soir je vais passer quelques heures à l'Opéra. C'est un théâtre où l'on paye des crieurs publics au prix de cin-

quante mille *tchakhi* par an. Lorsqu'un jeune homme désole sa famille par ses cris, on l'enferme dans un conservatoire, où un professeur de cris lui donne vingt-quatre lunes de leçons. L'élève entre ensuite à l'Opéra, et il fait son métier devant cinquante instruments de cuivre qui crient mille fois encore plus haut que lui. Vous comprenez bien que tout bon Chinois, habitué dès son enfance à la mélodie suave de l'hymne à l'Aurore, ne saurait subir deux fois les crieurs publics de ce théâtre; aussi j'avais fait à l'Opéra mes adieux le premier soir. Ayant appris ensuite que l'on y jouait, par esprit de contradiction française, d'autres pièces où personne ne disait un mot, je rentrai à l'Opéra. Ces pièces sont jouées silencieusement par des danseuses ; on les appelle des ballets. J'avoue mon goût pour ce spectacle; il n'y a que

cela d'admirable à Paris, mais on ne regrette pas même Péking, lorsqu'on le regarde. Figurez-vous cinquante femmes qui ne parlent pas, et qui dansent à ravir, avec des pieds chinois. J'ai pris une loge pour les ballets.

Il y a une danseuse nommée Alexandrine, et surnommée *Figurante* à cause de sa figure. Elle a des cheveux noirs superbes, et n'a presque pas de pieds ; le peu de pieds qu'elle a se perd dans un tourbillon perpétuel d'entrechats et de pirouettes qui éblouissent les yeux. Pendant dix soirées — le croiriez-vous ? — j'ai regardé cette danseuse avec une remarquable attention ; j'avais oublié la haute mission dont je suis investi, et les quarante révolutions des douze lunes qui pèsent sur mon front.

Un soir, la porte de ma loge s'ouvrit, et

un monsieur fort timide entra en s'inclinant, et me dit avec respect : « Rayon du céleste empire, étoile du *Tien*, j'ai une grâce à vous demander. »

Je lui fis le signe universel qui signifie : Parlez.

Il parla.

« Je suis un décorateur de l'Opéra, me dit-il, et je mets en ce moment la dernière main à un kiosque chinois qui doit figurer dans le ballet de *la Chine ouverte*, *ou les Amours de* Ma. Flambeau de Péking, auriez-vous la bonté de venir, dans l'entr'acte, donner un coup-d'œil à mon œuvre, pour m'indiquer d'utiles corrections ?

— Monsieur, lui dis-je, votre demande m'est agréable ; indiquez-moi mon chemin, je vous suivrai.

— Ciel ! s'écria-t-il, je suis au comble de mes vœux ! »

Nous marchâmes quelque temps dans des souterrains humides, et j'arrivai dans les coulisses de l'Opéra.

Le décorateur me montra son œuvre, et, vraiment, je n'eus que des éloges à lui donner. Le kiosque était du meilleur goût chinois.

Il y avait derrière nous un gazouillement de voix douces et enfantines qui me fit retourner avec une brusquerie involontaire. C'était un groupe de jeunes danseuses qui profitaient de la liberté de l'entr'acte, en causant comme des muettes délivrées d'un régime forcé.

Un éclair ferma mes yeux ; mademoiselle Alexandrine était là !

Je cherchai le décorateur pour me donner une contenance ; il avait disparu. J'in-

voquai les âmes de mes glorieux ancêtres, et je leur demandai le courage et le calme d'esprit, ces deux vertus qui font les héros dans les périls et les amours.

Mademoiselle Alexandrine avait une pose de reine : son corps svelte et souple n'était soutenu que par le pied gauche, sur lequel il se cambrait fièrement, tandis que le pied droit ondulait de droite à gauche, la pointe basse et recourbée en bec de vautour. Jamais Chinoise de Tong-chou-Foo n'a brisé son pied avec pareille vigueur pour séduire un kolao en disgrâce. Mes yeux s'ouvrirent sur ce pied merveilleux, et ils ne s'en détachèrent plus.

Faites-vous une idée de mon étonnement, lorsque j'entendis la voix leste de mademoiselle Alexandrine qui m'adressait la parole avec la hardiesse d'un capitaine des tigres de la garde impériale. « Mon-

sieur, me dit-elle nous ferez-vous l'honneur d'assister à la première de notre ballet chinois ? »

Je quittai le pied pour remonter à la figure de la danseuse, et je fis, avec un accent parisien assez bien imité, cette réponse polie : « J'y serai, madame, pour mettre mes yeux à vos pieds. »

Mademoiselle Alexandrine me prit cavalièrement le bras, et m'entraînant à la promenade dans une rue de paravents à roulettes : « Ah çà, mon bon monsieur, me dit-elle, il paraît donc que la Chine existe, et que le fleuve Jaune n'est pas un conte bleu. Voyons, parlez-moi franchement, tous les Chinois ne sont pas de porcelaine. Il y en a donc qui marchent et parlent comme vous et moi? Je croyais qu'il n'y avait au monde d'autres Chinois

qu'Auriol de Franconi. Connaissez-vous Auriol? »

Toutes ces interrogations me furent adressées avec une rapidité qui supprimait les réponses. A son dernier mot, la danseuse, rappelée en scène par un coup d'archet, quitta brusquement mon bras, et bondit comme une gazelle en fredonnant l'air du pas qu'elle allait danser. Je n'eus pas la force de la suivre, et j'attendis la fin du pas à la même place, dans l'espoir qu'elle viendrait me demander les réponses que je lui devais.

En effet elle reparut, et je lui offris mon bras. Elle n'avait plus l'air de se souvenir de ses interrogations. Sa gaîté avait disparu; un souci contractait son joli visage. « Avez-vous vu comme le public est froid, ce soir? me dit-elle. Y a-t-il un Opéra chez vous, dans votre pays?

— Non madame.

— Ah ! quel magot de pays, où il n'y a pas d'Opéra ! Eh ! que fait-on alors chez vous?

— On s'y ennuie, madame, puisque vous n'y êtes pas.

— Tiens ! il est galant !.... C'est égal ! vous avez de beaux éventails dans votre pays. Le neveu d'un pair de France m'avait donné un éventail chinois, pour le premier de l'an ; un bijou adorable : les lames étaient d'ivoire, avec des incrustations de filigrane d'argent, et sur l'étoffe deux chats jaunes qui jouaient avec un coq. Je l'ai perdu chez Musard.

— C'est bien facile à remplacer, madame ; j'ai apporté trente-trois éventails de Zhé-Hol.

— Ah ! mon Dieu ! et que ferez-vous de cette collection?

— Ce sont des cadeaux pour les femmes des ministres et des ambassadeurs.

— Bah! les femmes des ministres se moquent bien de vos éventails! elles ont des figures glacées. Je ferais mourir de chagrin les premières danseuses si j'avais vos trente-trois éventails.

— Madame, ils seront à votre porte chez vous demain.

— On n'est pas plus Français que vous monsieur.... Voilà pourtant des hommes que nous appelons des Chinois!.... Je vais vous donner mon adresse; retenez-la bien: *Mademoiselle Alexandrine de Saint-Phar, rue de Provence,* ** *au premier.* Mon concierge reçoit mes cadeaux après sept heures du matin, et les remet scrupuleusement à ma femme de chambre après midi. Elle fit une pirouette et disparut.

Rentré dans mon hôtel après le specta-

cle, je voulus faire de sérieuses réflexions, mais il y avait un grand trouble dans mon cerveau. Vous connaissez mon harem de Khé-Emil : c'est le plus modeste des harems; à peine si l'on y compte quinze femmes de Zhé-Holl, de sang tartare, et quinze de Thong-Chou-fo, de pur sang chinois : je ne parle pas d'une vingtaine de concubines qui sont un meuble d'amour-propre : eh bien, si mademoiselle Alexandrine de Saint-Phar entrait dans ce harem, elle éclipserait mes femmes les plus aimées, comme la pleine lune levée sur le mont Tyrgheton fait pâlir les petites étoiles de l'aurore. Oui, j'ai malheureusement senti que je réunissais sur une seule tête les trente amours que j'avais renfermés dans mon modeste harem Ce sera un triste destin! heureux les trois mandarins de septième classe qui m'ont

accompagné à Paris! ils dînent au *Rocher de Cancale;* ils mangent du bœuf, à la barbe de Menu; ils assistent aux soirées des kolaos, et ils ne connaissent pas le pied de mademoiselle Alexandrine de Saint-Phar!

Le lendemain à huit heures, je remis au concierge les trente-trois éventails, avec une boîte de thé *Satouran.*

Après le milieu du jour, je m'habillai en homme de cour; je me coiffai de ma plus belle calotte jaune-serin, ornée d'une plume de Leu-tze, et je revêtis ma robe mandarine couleur clair de lune, avec des manches de crêpe citron. Mon miroir me dit que je ressemblais au jeune Tcheou, le *prince de la Lumière*, qui ressuscita devant les portes du *Ming-Tang.*

Enhardi par mon miroir, je me présentai chez mademoiselle Alexandrine, et je fus introduit avec la plus surprenante

facilité. Il me sembla que son costume de ville l'avait grandie ; son pied seul était toujours le même. Ce pied vivait d'un mouvement convulsif perpétuel ; on aurait dit qu'il renfermait l'âme de la danseuse, et que la jeune femme pensait avec ses orteils.

— Monsieur, me dit-elle en me prenant familièrement les mains, je suis la plus heureuse des femmes ; votre cadeau est vraiment royal. Asseyez-vous sur ce fauteuil, et causons un peu. Je vais vous présenter ma petite sœur ; un ange, vous allez voir.

Une jeune fille de douze ans espiègle comme un joli singe, se précipita sur ma robe, et me décoiffa.

— Comment trouvez-vous ma petite sœur? me dit la danseuse.

— Je la trouve votre sœur, répondis-je avec un regard plein d'expression.

— Ah! le mot est joli! cher docteur.

— Comment se nomme cette belle enfant, madame?

— Elle n'a pas encore de nom, cher docteur; elle attend son parrain, c'est un usage de ballet. Voulez-vous être son parrain?

— Très-volontiers, madame.

— Voyons, cherchez un joli nom; un nom de vos pays...

— Eh bien, je la nommerai *Dileri*... C'est un nom mogol...

— Qui signifie?...

— *Gaieté de l'œil.* Est-ce bien trouvé, madame?

— *Dileri* est charmant. Les Mogols ont des noms de cette douceur! et ils restent Mogols! c'est fabuleux! Mademoiselle Di-

leri, remerciez monsieur votre parrain...

— La destinez-vous au théâtre, cette belle enfant?

— Votre filleule au théâtre! fi donc! cher docteur, j'aimerais cent fois mieux la mettre au couvent! La vie d'une comédienne est un enfer. Les talents purs ne peuvent percer. La jalousie les tue; la cabale les brûle vifs à l'huile et au gaz. Il faut faire une cour respectueuse aux auteurs pour avoir un bout de rôle. On m'avait promis un *solo* dans *Giselle*, et je n'ai rien. Cependant, amour-propre à part, le public m'adore; mais je suis foulée aux pieds par mademoiselle Fatmé, qui est protégée par trois grands journaux et deux petits. Je hais l'intrigue, moi, et je n'ai jamais salué le portier d'un journaliste où d'un auteur. Mon engagement fini, je

donne ma démission, et je rentre dans la vie privée; voilà.

Avec cette finesse merveilleuse que l'esprit de Fo a versée dans le cerveau de ses croyants, et qui nous rend si supérieurs à tous les hommes de la terre, je demandai nonchalamment à mademoiselle Alexandrine si elle avait du goût pour le mariage.

— Mon Dieu! me dit-elle en croisant ses jolis pieds sur un tabouret de velours, ce n'est pas le mariage que je crains, c'est le mari. Vous ne connaissez pas les maris français, mon cher docteur? Ah! quels égoïstes! Ils épousent une jolie femme pour avoir une esclave, malgré la loi qui prohibe la traite; et quand ils la tiennent enchaînée dans leurs fers, ils la montrent comme une curiosité foraine à leurs amis pour les désespérer. Eh bien, puisque la Chine est

ouverte, nous irons chercher des maris en Chine. Cher docteur, vous ne trouveriez pas à Paris un époux qui donnât à sa femme trente éventails, là, sans façon, comme on donne le bonjour... les Chinois sont-ils bons maris, cher docteur?

— Madame, ce sont eux qui ont inventé la lune de miel.

— Je m'en doutais. Quel dommage que les Chinoises aient les yeux comme ça.

— Aussi, madame, nous viendrons chercher nos épouses à Paris.

— Vraiment, cher docteur, vous êtes adorable! et je suis toute confuse de vos bontés.... je ne sais comment reconnaître vos compliments et vos cadeaux!... Puis-je vous offrir une loge de quatrième pour vos gens? on joue *Giselle* demain. Mon cousin a fait un drame à l'Ambigu; je vais lui demander une loge pour vous; on le

joue ce soir. Voulez-vous accepter un abonnement d'un mois au chemin de fer de Rouen?...

— Merci, madame; je vous suis reconnaissant de vos offres comme si je les acceptais..... J'ai une grâce à vous demander...

— Une grâce s'accorde toujours; demandez.

— J'ai apporté une feuille de papier et de l'encre de Chine, et je vous supplie de me permettre de faire le portrait de votre pied droit.

— Ah! quelle idée chinoise! s'écria la danseuse avec un éclat de rire infini; vous appelez cela une grâce!..... Prenez votre crayon, cher docteur, je vous livre mon pied. Voulez-vous le copier au naturel ou en sandale d'odalisque?

— Je veux le peindre tel qu'il est en ce moment.

—Comme vous voudrez. En attendant, je vais m'amuser avec ma petite sœur à regarder les illustrations de vos trente éventails.

Au troisième éventail, j'avais en main le précieux pied, frappant de ressemblance; la danseuse, en y jetant un coup-d'œil, poussa un cri d'admiration, et dit :

— Cher docteur, vous avez copié mon pied droit d'un trait de plume.

— Madame, lui répondis-je, on a dit de moi que je copierais le vent, si je pouvais le voir passer. J'ai copié votre pied qui est plus agile que le vent.

— Si cela continue, j'ai peur de vous aimer, cher docteur, moi qui ai fermé ma

porte à un prince grec, l'autre jour, et à deux banquiers.

La candeur de l'innocence était empreinte sur la figure de la danseuse; je m'inclinai avec respect devant cette femme ingénue qui m'ouvrait ainsi son cœur sans détour.

En prenant congé d'elle, j'eus le bonheur d'effleurer du bout de mes lèvres le bout de ses doigts, charmants comme ses pieds.

Le kolao des affaires étrangères m'attendait à cinq heures pour me demander des renseignements sur le cérémonial usité à Zhé-Holl et à Péking, à la réception des ambassadeurs européens, et pour me sonder sur les arcanes de la politique chinoise vis-à-vis de la reine Victoria. Pendant cette audience, je fus assailli de distractions, et je dus commettre bien des erreurs. Fasse

le Tien que mes distractions n'attirent pas un jour des malheurs sur le céleste empire ! Pendant que le grand kolao des chrétiens me parlait, je pensais au pied de mademoiselle Alexandrine de Saint-Phar ! Vous verrez que ce pied bouleversera Péking.

Le soir après mon dîner, on me remit un billet parfumé, dont le papier ressemblait à deux ailes de papillon. Voici ce que je lus :

« Cher docteur,

» On dit que vous avez apporté de vo-
» tre pays une foule de chinoiseries adora-
» bles. Dileri, votre charmante filleule,
» s'est tant réjouie avec vos éventails,
» qu'elle veut connaître toutes les richesses
» de son parrain ; caprice d'enfant ! Je lui

» ai promis de la conduire demain chez
» vous, à midi.

» Votre filleule vous donne son front à
» baiser, et moi je vous mets à mes pieds.

ALEXANDRINE DE SAINT-PHAR. »

Vous savez, mon cher Tching-bit-Ké-ki, que je n'ai pas embarqué un grande quantité de nos bagatelles. Je n'avais fait qu'une petite provision de cadeaux pour les kolaos et les agos. Heureusement, quand je reçus le billet de mademoiselle Alexandrine, rien de chinois n'était encore sorti de mon cabinet. Néanmois je trouvais que mes pauvres richesses étaient indignes d'être honorées par les regards de la divine danseuse, et je résolus de me faire plus riche que je n'étais.

Mes renseignements pris à bonne source,

je me rendis chez Darbo, rue Richelieu, et chez Gamba, rue Neuve-des-Capucines, deux marchands renommés pour leurs chinoiseries. J'achetai chez eux deux paravents, une pagode en pâte de riz; deux boîtes de clous de girofles, quatre vases à tulipes; deux services de porcelaine de table, avec un thé de harem; une table de camphrier avec des incrustations de cyprès; quatre mandarins en argile du Peï-Ho; douze souliers de femmes; un *abacus* de marchand; un *lo* avec sa baguette, deux feuilles de tam-tam; un parasol; deux lions frisés; la charrue de l'empereur Tsieng-Long.

Une bonne moitié de ces chinoiseries était faite à Paris; je me méfiai surtout de la charrue impériale : mais la contrefaçon était généralement réussie, et le regard seul d'un mandarin pouvait distinguer le

vrai du faux. Aussi je ne marchandai pas sur la valeur des objets, et je les payai une somme énorme, trente-sept mille *lan*.

La nuit venue, je me disposai à faire des rêves de bonheur, et je m'endormis le pied à la main.

Les heures matinales du lendemain furent consacrées à mettre en ordre toutes mes richesses chinoises, et à leur donner un ensemble satisfaisant d'exhibition. «Quel bonheur, disais-je en moi-même, si elle daignait me désigner du pied la plus précieuse de ces bagatelles et me dire : — Cher docteur, donnez-moi cela pour mon boudoir ! »

Enfin midi sonna, et la porte s'ouvrit... Oh ! la ville des houris sera un jour détruite pour avoir oublié d'enfanter mademoiselle Alexandrine de Saint-Phar ! Sa beauté virginale me foudroya. La divine danseuse

conduisait sa petite sœur par la main. Elle jeta son châle et son chapeau sur le premier fauteuil, me serra la main, et courut dans tout le salon, en pirouettant devant chaque chinoiserie, avec des cris d'admiration qui m'allaient au cœur.

Quand elle eut épuisé toutes les formules d'enthousiasme, elle me dit :

« Cher docteur, je suis vraiment fâchée, à présent, de vous avoir conduit votre filleule ; elle demande tout ce qu'elle voit. Oh ! les enfants ! il ne faudrait jamais rien leur montrer ! Il est vrai, cher docteur, que je suis un peu comme cela, moi. S'il me fallait choisir ici, je serais bien embarrassée. Je n'oserais rien prendre, de peur d'avoir un regret le lendemain. »

En disant ces mots avec une volubilité gracieuse, elle avançait son pied droit en dehors de la plus courte des robes ; elle aurait

séduit le plus vertueux lama de Linching.

« Madame, lui dis-je, permettez-moi de vous indiquer un moyen de vous dispenser de choisir.

— Ah ! oui, voyons, cher docteur, enseignez-moi ce moyen.

— Vous vous en servirez, madame,.. vous le jurez?

— Je vous le jure...

— Vous tiendrez votre serment?...

— Je le tiendrai.

— Eh bien, madame, prenez tout. »

La danseuse souleva gracieusement ses bras, rejeta sa tête en arrière, et je vis son cou d'ivoire s'agiter sous les convulsions d'un éclat de rire, comme le gosier d'un oiseau qui chante de bonheur.

« En voilà un d'homme rare ! s'écria-t-elle; après sa mort il faudra l'empailler !... Comment ! cher docteur, vous ne

connaissez donc pas les femmes! vous ne savez pas à quoi vous vous exposez? Que diriez-vous si je vous prenais au mot?

— Je dirais que vous êtes femme de parole, et que vous savez tenir un serment.

— Non, non, ne plaisantons pas... Ce cher docteur! il voulait me mettre à l'épreuve...

— Point du tout; je parle sérieusement. Toutes ces chinoiseries ne m'appartiennent plus; elles sont à vous.

— Alors, vous êtes l'empereur de la Chine déguisé en monsieur. Vive l'empereur!

— Je suis, m'écriai-je en tombant à ses pieds, je suis un simple mortel qui a oublié sa sagesse devant votre beauté.

— Relevez-vous donc, docteur! relevez-vous, dit la danseuse avec un visage

qui se fit subitement sévère ; point de sottise devant votre filleule ! Que voulez-vous que pense cette enfant ? Elle ira faire mille cancans à la famille ! Vous n'avez donc jamais vu les *Enfants terribles* de Gavarni ? Ce sont des mouchards, ces innocents ! »

Je me relevai confus, en m'excusant de mon mieux : sa colère parut se calmer ; elle me tendit la main, et poussant un long soupir :

« Ah ! vraiment ! dit-elle, si j'avais toutes ces belles choses dans mon salon, je me croirais plus heureuse que la sultane Validé.

— Ce soir, madame, mon salon chinois sera chez vous.

— Eh bien, cher docteur, je vais lui préparer son logement. Pour la rareté du fait, je désire que votre promesse soit sérieuse ; ne serait-ce que pour humilier les

Parisiens ! Voulez-vous me faire poser pour le pied gauche? ne vous gênez pas. Que ferez-vous d'un seul pied ? il vous faut le pendant.

— Madame, je n'osais vous le demander...

— Ah ! je suis généreuse, moi; je ne fais pas les choses à demi...

— Que de grâce et de bonté ! Madame, ce n'est pas ce misérable salon qu'il faudrait vous offrir, je voudrais mettre à vos pieds la pagode du faubourg de Vai-lo-tchhing, qui a des soubassements de porcelaine et des tuiles d'or massif.

— Cela m'irait, cher docteur, surtout les tuiles !... Mon pied est-il bien posé comme ça ?... Vous pouvez y mettre votre main, ce n'est pas une relique...

— Mon dessin est fini, madame, mais ma reconnaissance ne finira jamais. Pour-

rai-je aller vous présenter mes hommages demain?

— Demain... cher docteur... attendez, c'est un mauvais jour, je danse; j'ai cinq heures de battements...

— Après-demain?...

— Après-demain..... c'est samedi; je dîne chez maman tous les samedis... Dimanche, je suis libre comme l'air. Voulez-vous aller à Versailles, dimanche? Nous mangerons un civet chez le garde champêtre, et nous boirons du lait..... Je sais des vers sur Versailles, je vous les réciterai.

Grand palais du grand roi, Versailles, sous tes arbres,
J'aime à voir dans tes eaux se refléter tes marbres;
J'aime.....

Vous acceptez? Bien! partie convenue!

Oh ! que j'ai besoin de respirer un peu l'air des champs !...

A dimanche donc, cher docteur : ma voiture sera devant votre porte à midi. Je suis exacte comme une montre de Bréguet. Adieu. »

Vraiment, en Chine, nous n'avons pas de femmes. La femme est la seule chose que nos aïeux ont oublié d'inventer. Si mademoiselle Alexandrine paraissait à Péking, elle ravagerait le céleste empire. Vous ne pouvez vous faire une idée de cette charmante créature, vive comme l'oiseau, parlant comme il chante, marchant comme il saute, faisant à la fois toutes sortes de choses délicieuses, et vous lançant des regards doux et lumineux, comme des échantillons d'étoiles au bazar du ciel. En quittant mon salon, elle y laissa une tristesse sourde qui brisa mes nerfs. J'éprouvai le

besoin de m'occuper de cette femme pour ne pas succomber au poison de l'ennui. Mes ordres coururent aux quatre coins de ma rue. Il me fallait des roues et des bras. En prodiguant l'argent, j'avais mis en chemin, au bout d'une heure, mon salon de chinoiseries. Avant l'heure du dîner, ma belle danseuse avait tout reçu.

Quelle douce nuit cela me donna ! J'avais un de ses pieds à chaque main, et je me disais : « A cette heure, elle me bénit ; elle élève ma générosité au-dessus du trône du Tien ; à ses yeux, un seul homme existe, moi ! le reste de la terre a disparu. »

Avec quelle impatience j'attendis ce bienheureux dimanche qui me promettait tant de bonheur ! J'aurais voulu briser toutes les horloges, parce qu'elles semblaient avoir organisé contre moi une conspiration

générale pour éterniser le samedi. Malgré la mauvaise volonté du temps, il faut toujours que les heures s'écoulent ; et le dimanche, un siècle après onze heures, j'entendis sonner midi

J'étais à mon balcon, et mes yeux dévoraient toutes les voitures... A six heures j'avais épuisé tous les fiacres et tous les cabriolets de Paris, et j'étais seul !

Seul, quand on s'est promis d'être deux! il y a dans cette déception tout le délire du désespoir.

J'eus le courage d'attendre le lendemain.

Au premier moment convenable de visite, je courus au domicile de mademoiselle de Saint-Phar. Un concierge sérieusement railleur me dit : « Mademoiselle de Saint-Phar est partie à la campagne. —Et quand reviendra-t-elle? demandai-je avec une

voix de mort. — A Pâques ou à la Trinité répondit le concierge.

En me retirant, j'entendis un de ces éclats de rire qui ont été mis en musique par une famille de portiers.

Plus de nouvelles de mademoiselle de Saint-Phar ! Chaque soir d'Opéra, j'allais voir le ballet : elle ne dansait plus ; son nom avait disparu de l'affiche, comme son corps de sa maison.

Pouvais-je avilir ma dignité de représentant du Céleste Empire jusqu'à mendier l'aumône des renseignements à propos d'une danseuse? qu'aurait dit et pensé de moi le grand kolao des affaires étrangères, dans son palais du boulevart des Capucines? Il fallait souffrir et me taire ; je souffris et je me tus.

Le quarantième jour après le fatal dimanche, je traversai une longue et large

rue dont j'ai oublié le nom, j'ai l'habitude de lire les enseignes, et celle-ci me frappa de stupeur :

A LA VILLE DE PÉKING.

CHINOISERIES

A PRIX FIXE.

En donnant un coup-d'œil à l'étalage sous vitre, je reconnus sans peine une partie de mes anciens cadeaux, et j'entrai dans la boutique pour connaître le prix fixe de mes marchandises, et les racheter si le vendeur n'était pas trop exigeant.

Un cri involontaire sortit de mon gosier; le vendeur était une jeune femme : c'était mademoiselle de Saint-Phar.

J'étais anéanti et immobile comme mon compatriote de porcelaine qui était

marchandé à côté de moi. Mais la danseuse me fit un sourire charmant, et sans interrompre un petit travail de broderie, elle me dit avec un sang-froid sublime :

« Eh ! bonjour, cher docteur. Vous êtes bien aimable de nous faire une petite visite. Voyez si nous avons ici quelque petite chose à votre goût. Votre filleule a la rougeole. Elle demande tous les jours des nouvelles de son parrain, cette chère Dileri ! »

Je croisai mes bras sur ma poitrine, et je secouai la tête ; pantomime que j'avais remarquée dans un drame de l'Ambigu, et qui signifie : *Infâme.*

Mademoiselle de Saint-Phar me regarda obliquement, haussa les épaules, coupa un fil rouge avec ses dents, et me dit :

« A propos, cher docteur, je me suis mariée... Vous voyez en moi une dame de

quinze jours : madame Télamon. Je vous présenterai mon mari. Vous verrez un bel homme. Votre tête peut arriver à sa ceinture, si vous vous haussez sur les talons... Tenez, le voici. »

Je saluai brusquement, et je sortis avec une fureur qu'il fallut maîtriser en songeant au kolao du boulevart des Capucines. Un seul coup-d'œil jeté sur ce mari vrai ou faux m'avait suffi pour reconnaître ce prétendu décorateur qui était venu m'inviter à voir un kiosque de sa façon dans les coulisses de l'Opéra. J'avais été la victime de l'Opéra. J'avais été la victime d'une horrible combinaison, rien de plus évident. Il fallut donc encore se résigner.

Une quinzaine après, je pris un déguisement subalterne, et j'eus l'impardonnable faiblesse d'aller rôder, au crépuscule, devant la boutique de mes chinoiseries, pour

voir une dernière fois l'idole indigne de mon amour.

Le mari colossal époussetait un mandarin de porcelaine, et je l'entendis murmurer ces paroles affreuses :

« Si ce magot de docteur I s'avise de remettre le pied chez nous, je l'assomme, je le fais empailler, et je le vends quinze louis. »

Oh ! non, je ne reverrai plus ce monstre de beauté ; j'aurai le courage de l'homme et du savant ; je remplirai ma noble mission jusqu'au bout ; et tu me retrouveras bientôt digne de toi, ville sainte que la lune éclaire avec tant d'amour lorsque le mont Tyrgheton suspend cet astre à sa cime, comme une lanterne d'étoffe de Nanking !

Il y a dans cette ville de Paris des docteurs spéciaux pour guérir les maladies de

l'humanité. Il y a des médecins qui ne traitent que les enfants à la mamelle ! d'autres qui ne les prennent qu'après le sevrage ; d'autres qui se consacrent aux malades sexagénaires et au-dessus. Il y a des affiches au coin des rues et des annonces dans les journaux qui proclament mille recettes infaillibles pour les six cents maladies dont le célèbre Pi-Hé a trouvé le germe dans le corps humain ; on a inventé à Paris des procédés admirables pour placer un nez sur les figures privées de cet ornement, ou pour l'allonger lorsqu'il est trop court. On fabrique des dents d'ivoire pour les vieillards, des cheveux pour les chauves, des jambes pour les boiteux, des yeux pour les borgnes, des langues pour les muets, des cerveaux raisonnables pour les fous, des mains pour les manchots, des oreilles pour les sourds, des embaume-

ments merveilleux pour faire vivre les morts.... Un seul remède à été oublié! un remède contre l'amour malheureux! En Chine, nous ne connaissons pas l'amour. Cette passion a été inventée en France par un troubadour nommé Raymond. Depuis cinq siècles, elle cause de grands ravages. On évalue à onze millions sept cent trente-huit le nombre d'assassinats, de morts de langueur et de suicides causés par ce Fléau. C'est presque le double des catastrophes domestiques attribuées au choléra depuis le règne d'Aureng-Zeb. Le gouvernement français n'a jamais pris aucune mesure pour combattre les progrès de cette épidémie; au contraire, il paye avec opulence quatre théâtres royaux où l'on célèbre l'amour, et un autre fléau mortel appelé le champagne. M. Scribe a gagné cent mille francs de rentes en célé-

brant le champagne et l'amour pour le compte des théâtres du gouvernement.

En sortant de la boutique de mes chinoiseries vendues par mademoiselle Alexandrine de Saint-Phar, je reconnus que j'avais été saisi d'un accès d'amour, et il m'est impossible de vous dépeindre le mouvement de colère que j'adressai au troubadour Raymond. Cela fait, je songeai sérieusement à me guérir, et je dévorai en un jour toutes les affiches et toutes les annonces dans l'espòir de trouver un remède sauveur. Soins inutiles: Je rendis une visite au médecin de l'hospice des incurables, et je lui demandai s'il n'avait pas dans l'établissement quelque sujet tourmenté de cette maladie morale inconnue dans nos harems. Le médecin haussa les épaules et me tourna le dos. Ma tête brûlait de tous les feux du délire ; mon cœur

battait avec violence; mes yeux se vitraient. Le fantôme de mademoiselle Alexandrine dansait toujours devant moi avec une grâce formidable ; mes oreilles étaient pleines de sa voix de bengali ; hélas ! je ne vivais plus.

« Médecin, a dit le sage Menu, guéris-toi toi-même ! » Cette sentence me réveilla comme en sursaut. Puisque les docteurs français n'ont rien inventé pour guérir l'amour, me dis-je un matin, inventons un remède, et attachons un nom chinois à cette grande consolation du monde européen souffrant.

Si je puis, m'ajoutai-je à moi-même, vivre huit jours sans penser à mademoiselle Alexandrine, je suis sauvé. Impossible de rester dans ma chambre; là, tout me rappelle la femme infidèle ; et d'ailleurs la solitude ne guérit jamais les blessures

du cœur; elle les envenime. Des promenades aux champs sont encore plus dangereuses. La campagne est une grande causeuse d'amour. Les rues, les boulevards, les théâtres sont pleins de femmes, et l'espèce rappelle trop souvent l'individu. Il faut pourtant vivre une semaine en oubliant une ingrate beauté. Une semaine d'oubli continuel !

Fo m'a inspiré. Rendons grâces à Fo !

Paris est plein de monuments fort élevées. J'en choisis quatre ; les tours de Notre-Dame, le Panthéon, la colonne Vendôme, la tour Saint-Jacques. En payant quelques *fuens*, on arrive au sommet de ces édifices, gardé par un concierge assez doux. Je résolus de consacrer mes journées à monter et à descendre les escaliers de ces monuments, sans prendre de repos. Seulement, pour briser la monotonie de

ces descentes et de ces ascencions, lorsque j'arrivais sur la place Vendôme, je me précipitais en cabriolet, au bureau du chemin de fer de Versailles, et je parcourais six fois cette route, les yeux fermés. A la nuit venue, je rentrais chez moi, et après un léger repas, je m'endormais d'un profond sommeil. Dans mes rêves, je me figurais que des géants me balançaient dans une escarpolette accrochée à la lune, comme à un clou d'or ; et l'effroi qui m'agitait dans cette vision était si vif, qu'il éloignait le fantôme d'Alexandrine de l'espace infini, où je bondissais entre les étoiles et le Panthéon.

Au huitième jour, les quatre concierges me fermèrent la porte de leurs monuments publics, en me disant que j'abusais de ces édifices, et en m'invitant à me promener ailleurs. Ma guérison n'étant point encore

complète, je me repliai sur le chemin de Versailles ; je louai un wagon garni, et je roulai cinq jours pleins sur la rive droite et la rive gauche, avec le plus salutaire étourdissement. Au bout de deux semaines, le remède triomphait. En rejetant mes regards en arrière, à travers ce tourbillon d'escaliers noirs, d'escarpolettes infinies, de wagons volcaniques, j'aperçus, dans un lointain brumeux, l'image insaisissable d'Alexandrine, et je ne la reconnus pas. Il me semblait que l'histoire de mon amour appartenait à un siècle et à un monde éteints.

Un seul instant me ramena matériellement au souvenir de mademoiselle Alexandrine. En comptant les pièces d'or enfermées dans ma caisse, je m'attendris sur le vide énorme laissé par les 37,000 *lan* dépensés en chinoiseries chez Darbo et Gam-

ba. L'esprit de commerce et d'industrie, fils du génie chinois, m'a bien inspiré en cette circonstance. Je suis à la veille de ressaisir mes beaux *lan* perdus. J'ai fait insérer à la quatrième page des journaux de toutes couleurs cette annonce :

GUÉRISON RADICALE

DE

L'AMOUR MALHEUREUX,

EN QUINZE JOURS!!!

Consultations de midi à deux heures chez le docteur I, rue Neuve-de-Luxembourg.

On ne paye qu'avant la guérison.

Oh! je vous l'avoue! je ne m'attendais pas à mon triomphe! quelle ville! quel peuple! Comme les doctrines nouvelles se mettent promptement en vogue! Le pre-

mier jour, j'ai donné trois cents consultations de vingt francs, le second jour j'ai été forcé de demander quatre gardes municipaux à la préfecture de police ; on prenait mon cabinet d'assaut. Maintenant, je donne mes consultations à douze personnes à la fois ; cela marche plus vite. La semaine prochaine j'ouvre un cours public, dans la salle de l'Athénée, à 5 francs le billet. M. Lefort m'a dit que cette vogue ne sera pas longue, et qu'il faut profiter de la veine. On craint d'ailleurs que le préfet de police ne fasse fermer les portes des monuments. J'ai donc signé un bail pour un mois avec le propriétaire de la tour Saint-Jacques ; il s'engage à traiter avec mes malades par abonnement de quinze jours. Les deux chemins de fer de Versailles sont encombrés. On m'a dit que si j'avais demandé un brevet

d'invention au ministre, on m'aurait donné, comme à M. Daguerre, une bonne pension de six mille francs. Ma plus belle récompense est dans la bénédiction unanime de mes clients heureux et guéris : ils vont me faire frapper une médaille d'or. C'est un enthousiasme inouï ! Cinq malades invétérés, de vingt à cinquante-sept ans, échappés, grâces à moi, aux ravages d'une passion de vaudeville, se sont constitués les héritiers de mes doctrines, et ils les feront fleurir après mon départ. Ils se proposent d'acheter, par actions, la tour Saint-Jacques, et d'ajouter deux cents marches à son escalier.

Le Tien n'a donné à ce monde aucun mal incurable ; il a placé le nénufar auprès du piment, et le bois qui fait l'écluse auprès du torrent de Kiang-Ho. C'est à l'homme à découvrir le remède. Le Tien

sait toujours ce qu'il fait ; et nous, nous faisons ce que nous ne savons pas.

Mon esprit est calme; mon cœur est léger comme tout ce qui est vide. Je vais maintenant faire mes adieux au kalao des affaires étrangères et corriger toutes les fautes de diplomatie que j'ai faites lorsque j'étais poursuivi par le pied de mademoiselle Alexandrine de Saint-Phar.

Le docteur I.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.